

0
11
16
18
20
22
25
28
32
36

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
16
18
20
22
25
28
32
36

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

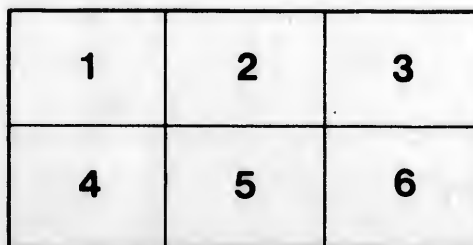
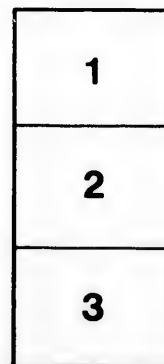
Library Division
Provincial Archives of British Columbia

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library Division
Provincial Archives of British Columbia

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

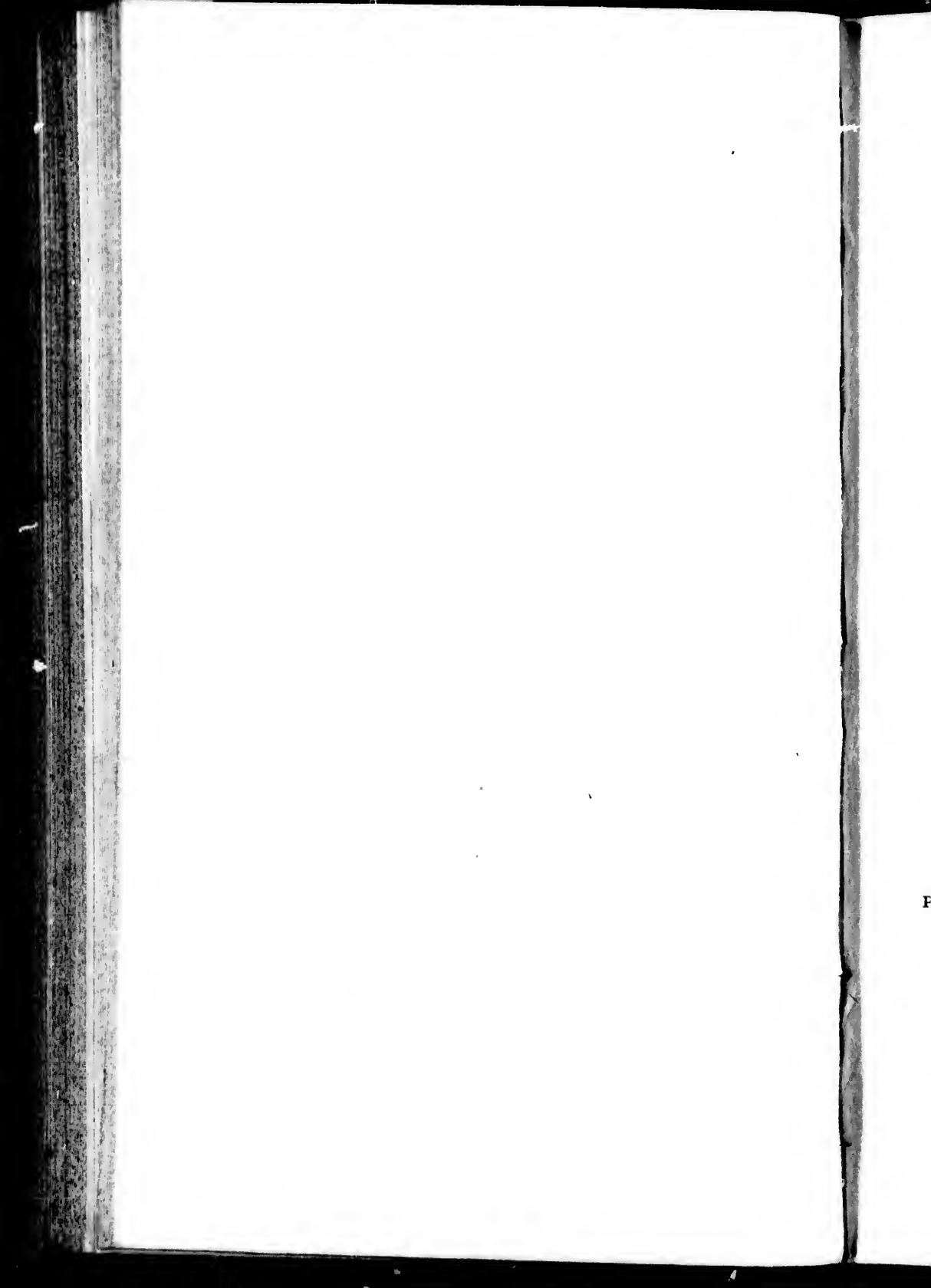
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

rrata
to

pelurc,
n à



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES VOYAGES.

TOME SOIXANTE-DIX-HUIT.



Voyage de la Dérourse

AUTOUR DU MONDE ,

PENDANT LES ANNÉES 1785, 1786, 1787 ET 1788.



Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES,

OU

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

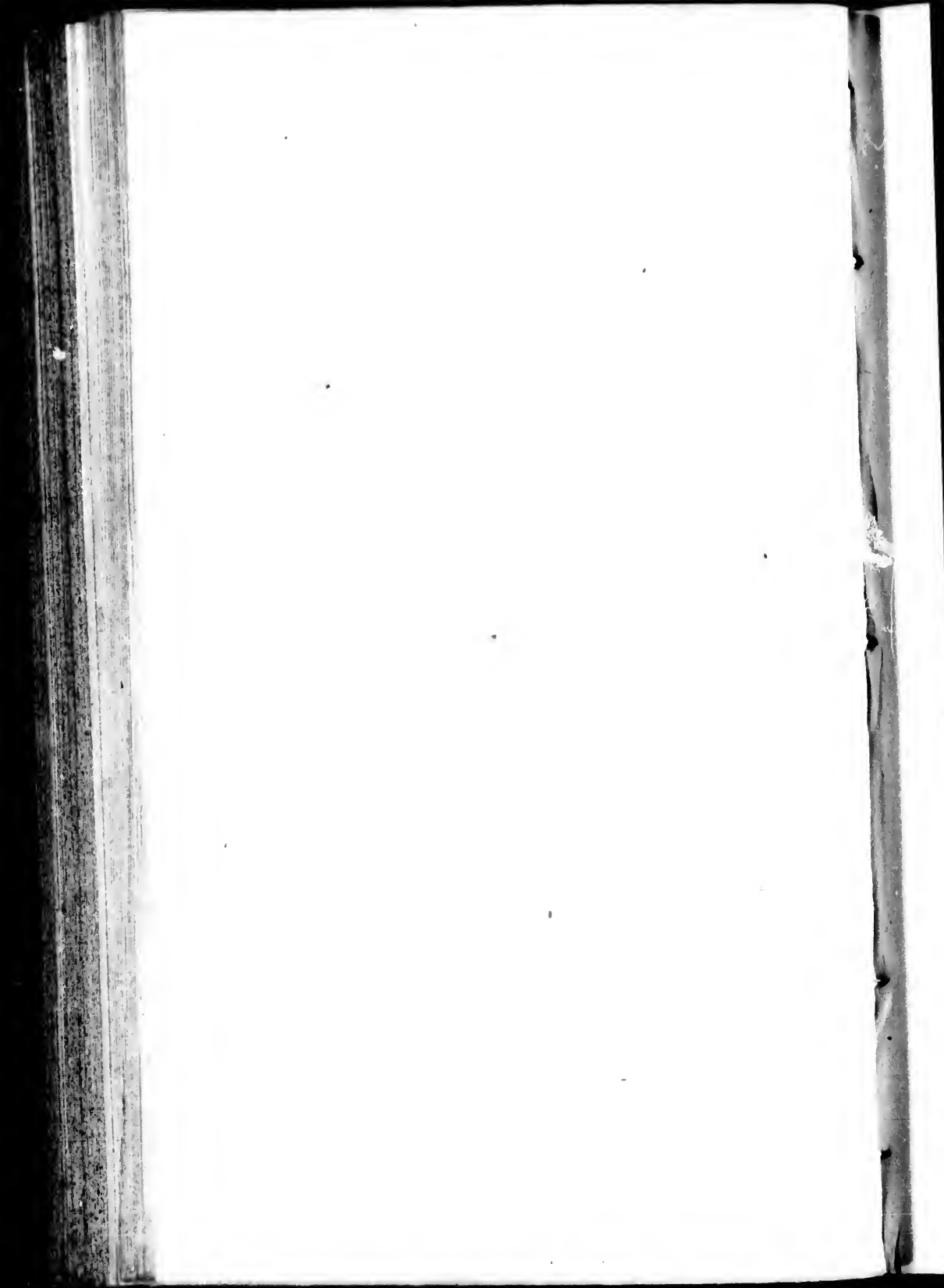
LA PÉROUSE.

II.

A PARIS,
CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, N^o 49.

1832.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES VOYAGES.

VOYAGE

DE

LA PÉROUSE.

Continuation de notre séjour au port des Français. — Au moment d'en partir, nous éprouvons le plus affreux malheur. — Précis historique de cet événement. — Nous reprenons notre premier mouillage. — Départ.

Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me

vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il était plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrain ; le gouvernement de ces peuples est tel , que le pays doit appartenir à la société entière : cependant , comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché , j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction ; et j'acceptai l'offre du chef , convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourrait être cassé par plusieurs tribunaux , si jamais la nation plaidait contre nous , car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentans , et le chef , le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit , je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge , des haches , des herminettes , du fer en barre , des clous , je fis aussi des présens à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé , j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires ; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette prise de possession , et je mis auprès une des médailles de

bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été l'objet de notre relâche, était achevé, nos canons étaient en place, notre arrimage réparé, et nous avons embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili. Nul port dans l'univers ne peut présenter plus de commodités pour hâter ce travail, qui est souvent si difficile dans d'autres contrées. Des cascades, comme je l'ai déjà dit, tombant du haut des montagnes, versent l'eau la plus claire dans des barriques qui restent dans la chaloupe : le bois, tout coupé, est épars sur le rivage bordé par une mer tranquille. Le plan de MM. de Monneron et Bernizet était achevé, ainsi que la mesure d'une base prise par M. Blondela, qui avait servi à M. de Langle, à M. Dagelet et au plus grand nombre des officiers, à mesurer trigonométriquement la hauteur des montagnes ; nous n'avions à regretter que le cahier d'observations de M. Dagelet, et ce malheur était presque réparé par les différentes notes qui avaient été retrouvées : nous nous regardions enfin

comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres évènements des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connaître que mes regrets ont été, depuis cet événement, cent fois accompagnés de mes larmes; que le temps n'a pu calmer ma douleur: chaque objet, chaque instant me rappelle la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil événement.

J'ai déjà dit que les sondes devaient être placées, sur le plan de MM. de Monneron et Bernizet, par les officiers de la marine; en conséquence, la biscayenne de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Mar-

chainville , fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate , ainsi que le petit canot dont je donnai le commandement à M. Boutin. M. d'Escures , mon premier lieutenant , commandait la biscayenne de la Boussole , et était le chef de cette petite expédition. Comme son zèle m'avait paru quelquefois un peu ardent , je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels j'étais entré sur la prudence que j'exigeais , lui parurent si minutieux , qu'il me demanda si je le prenais pour un enfant , ajoutant qu'il avait déjà commandé des bâtimens. Je lui expliquai amicalement le motif de mes ordres ; je lui dis que M. de Langle et moi avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant , et que j'avais trouvé que l'officier commandant le deuxième canot qui était avec nous , avait passé trop près de la pointe , sur laquelle même il avait touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton , pendant les sièges , de monter sur le parapet des tranchées , et que ce même esprit leur fait braver , dans les canots , les roches et les brisans ; mais que

cette audace peu réfléchie pouvait avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre , où ces sortes de périls se renouvelaient à chaque minute. Après cette conversation , je lui remis les instructions suivantes, que je lus à M. Boutin : elles feront mieux connaître qu'aucun autre exposé , la mission de M. d'Escures , et les précautions que j'avais prises.

Instructions données par écrit à M. d'Escures, par M. de la Pérouse.

« AVANT de faire connaître à M. d'Escures l'objet de sa mission , je le préviens qu'il lui est expressément défendu d'exposer les canots à aucun danger , et d'approcher la passe si elle brise. Il partira à six heures du matin avec deux autres canots commandés par MM. de Marchainville et Boutin , et il sondera la baie depuis la passe jusqu'à la petite anse qui est dans l'est des deux mamelons ; il portera les sondes sur le plan que je lui ai remis , ou il en figurera un d'après lequel on pourra les rapporter. Si la passe ne bri-

sait point, mais qu'elle fût houleuse, comme ce travail n'est pas pressé, il remettrait à un autre jour de la sonder, et il ne perdrait pas de vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait difficilement, sont toujours mal faites. Il est probable que le meilleur moment pour approcher la passe sera à la mer étale, vers huit heures et demie; si alors les circonstances sont favorables, il tâchera d'en mesurer la largeur avec une ligne de loch, et il placera les trois canots parallèlement, sondant dans le sens de la largeur, ou de l'est à l'ouest. Il sondera ensuite du nord au sud; mais il n'est guère vraisemblable qu'il puisse faire cette seconde sonde dans la même marée, parce que le courant aura pris trop de force.

» En attendant l'heure de la mer étale, ou en supposant que la mer soit mauvaise, M. d'Escures fera sonder l'intérieur de la baie, particulièrement l'anse qui est derrière les mamelons, où je crois qu'il doit y avoir un très-bon mouillage; il tâchera aussi de fixer sur le plan les limites du fond de roche et du fond de sable, afin que le bon fond soit bien connu. Je crois

que , lorsque le canal du sud de l'île est ouvert par la pointe des mamelons , on est sur un bon fond de sable. M. d'Escures vérifiera si mon opinion est fondée ; mais je lui répète encore que je le prie de ne pas s'écarter de la plus extrême prudence. »

Ces instructions devaient-elles me laisser quelques craintes ? elles étaient données à un homme de trente-trois ans , qui avait commandé des bâtimens de guerre : combien de motifs de sécurité !

Nos canots partirent , comme je l'avais ordonné , à six heures du matin ; c'était autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chasser et déjeuner sous des arbres. Je joignis à M. d'Escures M. de Pierrevert , et M. de Montarnal , le seul parent que j'eusse dans la marine , et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils ; jamais jeune officier ne m'avait donné plus d'espérance , et M. de Pierrevert avait déjà acquis ce que j'attendais très-incessamment de l'autre.

Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement de cette biscayenne , dans laquelle le maître-pilote

de ma frégate s'était aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avait pour second dans son petit canot M. Mouton, lieutenant de frégate : je savais que le canot de l'Astrolabe était commandé par M. de Marchainville; mais j'ignorais s'il y avait d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas sitôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau; je craignis dans ce premier instant quelque attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisans qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière

de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisans, dans l'espoir de sauver quelqu'un; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée; enfin il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir ! tout avait été englouti..... et M. Boutin rentra à la marée haute. La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelque espérance pour la biscayenne de l'Astrolabe; il n'avait vu périr que la nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'âme trop élevée, le courage trop grand

pour faire cette réflexion lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui.

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères* pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble; car c'était presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce fu-

* MM. la Borde Marchainville et la Borde Boutervilliers.

nesté événement; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tous secours avaient été impossibles : nous les comblâmes de présens, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendraient à celui qui aurait sauvé un seul homme.

Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité; ils coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avais déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'est, où, si quelqu'un, contre toute apparence, avait eu le bonheur de se sauver, il était probable qu'il aborderait. M. de Langle se porta sur la côte de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter, et je restai à bord, chargé de la garde des deux vaisseaux, avec les équipages nécessaires pour n'avoir rien à craindre des sauvages, contre lesquels la prudence voulait que nous fussions toujours en garde. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avaient suivi MM. de Langle et Clonard; ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même

jeté. J'avais cependant conservé un peu d'espoir; l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde : mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très-imparfaitement. Je vais rapporter ici la relation de M. Boutin ; il était l'ami de M. d'Escures, et nous ne pensons pas également l'un et l'autre sur l'imprudencence de cet officier.

Relation de M. Boutin.

« LE 13 juillet, à cinq heures cinquante minutes du matin, je partis du bord de la Boussole dans le petit canot; j'avais ordre de suivre M. d'Escures, qui commandait notre biscayenne; et M. de Marchainville, commandant la biscayenne de l'Astrolabe, devait se joindre à nous. Les instructions que M. d'Escures avait reçues par écrit de M. de la Pérouse, et qui m'avaient été communiquées, lui en-

joignaient d'employer ces trois canots à sonder la baie ; d'y placer les sondes , d'après des relèvemens , sur le plan qui lui avait été donné ; de sonder la passe , si la mer était belle , et d'en mesurer la largeur : mais il lui était expressément défendu d'exposer au moindre danger les canots qui étaient sous ses ordres , et d'approcher de la passe , pour peu qu'elle brisât , ou même qu'il y eût de la houle. Après avoir doublé la pointe ouest de l'île près de laquelle nous étions mouillés , je vis que la passe brisait dans toute sa largeur , et qu'il serait impossible de s'y présenter. M. d'Escures était alors de l'avant , ses avirons levés , et semblait vouloir m'attendre : mais lorsque je l'eus approché à portée de fusil , il continua sa route ; et comme son canot marchait beaucoup mieux que le mien , il répéta plusieurs fois la même manœuvre , sans qu'il me fût jamais possible de le joindre. A sept heures un quart , ayant toujours gouverné sur la passe , nous n'en étions plus qu'à deux encâblures : notre biscayenne vira de bord. Je suivis son mouvement dans ses eaux ; nous fîmes route pour rentrer dans la baie , laissant la

Mon canot était derrière nous. Mon canot était derrière notre biscayenne, à portée de la voix : j'apercevais celle de l'Astrolabe à un quart de lieue, en dedans de la baie. M. d'Escures me héla alors en riant : « Je crois que nous n'avons rien de mieux à faire que d'aller déjeuner, car la passe brise horriblement ». Je répondis : « Certainement, et j'imagine que notre travail se bornera à fixer les limites de la baie de sable, qui est à bâbord en entrant ». M. de Pierrevert, qui était avec M. d'Escures, allait me répondre ; mais ses yeux s'étant tournés vers la côte de l'est, il vit que nous étions entraînés par le jusant : je m'en aperçus aussi, et dans l'instant nos deux canots furent nagés avec la plus grande force, le cap au nord, pour nous éloigner de la passe, dont nous étions encore à cent toises. Je ne croyais pas être exposé au moindre danger, puisqu'en gagnant seulement vingt toises sur l'un ou l'autre bord, nous avions toujours la ressource d'échouer nos canots sur le rivage. Après avoir vogué plus d'une minute sans pouvoir refouler la marée, j'essayai inutilement de gagner la côte de l'est ; notre biscayenne, qui était

devant moi , essaya aussi inutilement de gagner la côte de l'ouest : nous fîmes donc forcés de remettre le cap au nord , pour ne pas tomber en travers dans les brisans. Les premières lames commençaient à déployer à peu de distance de mon canot : je crus devoir mouiller le grappin , mais il ne tint pas ; heureusement le cablot n'était pas étalingué à un des bancs , il fila en entier dans la mer , et nous déchargea d'un poids qui aurait pu nous être funeste. Dans l'instant , je fus au milieu des plus fortes lames qui remplirent presque le canot ; il ne coula cependant pas , et ne cessa point de gouverner ; de manière que je pouvais toujours présenter l'arrière aux lames , ce qui me donna le plus grand espoir d'échapper au danger.

« Notre biscayenne s'était éloignée de moi pendant que je mouillais le grappin , et elle ne se trouva que quelques minutes après dans les brisans ; je l'avais perdue de vue en recevant les premières lames : mais dans un des momens où je me trouvais au-dessus de ces brisans , je la revis entre deux eaux , à trente ou quarante toises de l'avant ; elle était en travers ; je

n'aperçus ni hommes ni avirons. Ma seule espérance avait été qu'elle pourrait refouler le courant : mais j'étais trop certain qu'elle périrait si elle était entraînée ; car, pour échapper, il fallait un canot qui portât son plein d'eau, et qui, dans cette situation, pût gouverner, afin de ne pas chavirer : malheureusement notre biscayenne n'avait aucune de ces qualités.

» J'étais toujours au milieu des brisans, regardant de tous côtés, et je vis que derrière mon canot, vers le sud, les lames formaient une chaîne que mon œil suivait jusqu'à mon horizon ; les brisans paraissaient aussi aller fort loin dans l'ouest : je vis enfin que, si je pouvais gagner seulement cinquante toises dans l'est, je trouverais une mer moins dangereuse. Je fis tous mes efforts pour y réussir, en donnant des élans sur tribord dans l'intervalle des lames ; et, à sept heures vingt-cinq minutes, je fus hors de tout danger, n'ayant plus à combattre qu'une forte houle et de petites lames produites par la brise de l'ouest-nord-ouest.

» Après avoir vidé l'eau de mon canot, je cherchai les moyens de donner du se-

cours à mes malheureux camarades ; mais dès-lors je n'avais plus aucun espoir.

» Depuis le moment où j'avais vu notre biscayenne couler dans les brisans , j'avais toujours donné des élans dans l'est , et je n'avais pu en sortir qu'au bout de quelques minutes. Il était impossible que les naufragés , au milieu d'un courant si rapide , pussent jamais s'éloigner de sa direction , et ils devaient être entraînés pendant tout le reste de la marée , qui a porté au large jusqu'à huit heures quarante-cinq minutes : d'ailleurs , comment le meilleur nageur aurait-il pu résister quelques instans seulement à la force de ces lames ? Cependant , comme je ne pouvais faire aucune recherche raisonnable que dans la partie où portait le courant , je mis le cap au sud , côtoyant les brisans qui me restaient à tribord , et changeant de route à chaque instant , pour m'approcher de quelques loups marins ou goémons , qui me donnaient de temps en temps quelque espérance.

» Comme la mer était très-houleuse , lorsque j'étais sur le sommet des lames , mon horizon s'étendait assez loin , et j'au-

rais pu distinguer un aviron ou un débris à plus de deux cents toises.

» Bientôt mes regards se portèrent vers la pointe de l'est de l'entrée ; j'y aperçus des hommes qui , avec des manteaux , faisaient des signaux : c'étaient des sauvages , ainsi que je l'ai appris depuis ; mais je les pris alors pour l'équipage de la biscayenne de l'Astrolabe , et j'imaginai qu'elle attendait l'étalement de la marée pour venir à notre secours ; j'étais bien loin de penser que mes malheureux amis étaient victimes de leur hardiesse généreuse.

» A huit heures trois quarts * , la marée ayant reversé , il n'y avait point de brisans , mais seulement une forte houle. Je crus devoir continuer mes recherches dans cette houle , suivant la direction du jusant qui avait cessé ; je fus aussi malheureux dans cette seconde recherche que dans la

* Huit heures et demie était l'heure que j'avais indiquée dans mes instructions pour approcher de la passe sans danger , parce que le courant , dans tous les cas , eût porté en-dedans et à sept heures un quart , les chaloupes étaient englouties !

première. A neuf heures , voyant que le flot venait du sud-ouest , que je n'avais ni vivres , ni grappins , ni voiles , mon équipage mouillé et saisi de froid ; craignant de ne pouvoir rentrer dans la baie lorsque le flot aurait acquis toute sa force ; voyant d'ailleurs qu'il portait déjà avec violence au nord-est , ce qui m'empêchait de gagner au sud , où j'aurais dû continuer mes recherches , si la marée l'avait permis , je rentrai dans la baie , faisant route au nord.

» La passe m'était déjà presque fermée par la pointe de l'est : la mer brisait encore sur les deux pointes ; mais elle était calme au milieu. Je parvins enfin à gagner cette entrée , rangeant beaucoup la pointe de bâbord , sur laquelle étaient les Américains qui m'avaient fait des signaux , et que j'avais crus Français. Ils m'exprimèrent par leurs gestes qu'ils avaient vu chavirer deux embarcations , et , ne voyant pas la biscayenne de l'Astrolabe , je ne fus que trop certain du sort de M. de Marchainville , que je connaissais trop pour croire qu'il eût réfléchi sur l'inutilité du danger auquel il allait s'exposer. Comme

on aime cependant à se flatter, il me restait un très-léger espoir que je le trouverais à bord de nos vaisseaux, où il était possible qu'il eût été demander du secours : mes premières paroles, en arrivant à bord, furent : Avez-vous des nouvelles de M. de Marchainville ? Non , fut pour moi la certitude de sa perte.

» Après tous ces détails, je crois devoir expliquer les motifs de la conduite de M. d'Escures. Il est impossible qu'il ait jamais songé à se présenter dans la passe ; il voulait seulement s'en approcher, et il a cru se tenir à une distance plus que suffisante pour être hors de tout danger : c'est cette distance qu'il a mal jugée, ainsi que moi, ainsi que les dix-huit personnes qui étaient dans nos deux canots. Je ne puis dire combien cette erreur est pardonnable, ni pourquoi il était impossible de juger la violence du courant ; on croirait que je m'excuse moi-même : car, je le répète, je jugeais cette distance plus que suffisante, et l'aspect même de la côte qui fuyait dans le nord avec la plus grande vitesse, ne me causa que de l'étonnement. Sans vouloir détailler toutes les raisons qui devaient

contribuer à nous inspirer une confiance bien funeste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que, le jour de notre entrée dans cette baie, nos canots sondèrent la passe en tous sens pendant plus de deux heures, sans éprouver aucun courant. Il est vrai que, quand nos frégates s'y présentèrent, elles furent repoussées par le jusant; mais le vent était si faible, que dans le même instant nos canots refoulaient la marée avec la plus grande facilité. Enfin, le 11 juillet, jour de la pleine lune, nos deux commandans furent eux-mêmes, avec plusieurs officiers, sonder cette passe; ils sortirent avec le jusant, rentrèrent avec le flot, et n'y remarquèrent rien qui pût faire juger qu'il y eût le moindre danger, surtout avec des canots bien armés. Ainsi on doit conclure que, le 13 juillet, la violence du courant tenait à des causes particulières, comme une fonte extraordinaire de neige, ou des vents forcés qui n'avaient pas pénétré dans la baie, mais qui, sans doute, avaient soufflé avec violence au large.

» M. de Marchainville était à un quart de lieue en dedans de la passe, au moment

où j'y fus entraîné ; je ne l'ai pas vu depuis ce moment : mais tous ceux qui le connaissent savent ce que son caractère noble et généreux l'a porté à faire. Il est probable que, lorsqu'il a aperçu nos deux canots au milieu des brisans , ne pouvant concevoir comment nous y avions été entraînés , il a supposé ou un cablot cassé ou des avirons perdus ; dans l'instant , il aura nagé pour venir à nous jusqu'au pied des premiers brisans : nous voyant lutter au milieu des lames , il n'aura écouté que son courage , et il aura cherché à franchir les brisans pour nous porter des secours en dehors , au risque de périr avec nous. Cette mort sans doute est glorieuse ; mais combien elle est cruelle pour celui qui , échappé au danger , n'a plus la possibilité d'espérer revoir jamais aucun de ceux qui l'ont accompagné , ou aucun des héros qui venaient pour le sauver !

» Il est impossible que j'aie voulu omettre aucun fait essentiel , ou dénaturer ceux que j'ai rapportés ; M. Mouton , lieutenant de frégate , qui était en second dans mon canot , est à portée de relever mes erreurs , si ma mémoire m'avait

trompé : sa fermeté , celle du patron et des quatre canotiers , n'ont pas peu contribué à nous sauver. Mes ordres ont été exécutés au milieu des brisans avec la même exactitude que dans les circonstances les plus ordinaires. »

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste ; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes , des doutes , en Europe ; on n'aurait pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe , que ni les canots ni les naufragés n'avaient pu être entraînés qu'à cette distance , et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissait aucun espoir de leur retour. Si , contre toute vraisemblance , quelqu'un d'eux avait pu y revenir , comme ce ne pouvait être que dans les environs de la baie , je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours ; mais je quittai le mouillage de l'île , et je pris celui du platin de sable qui est à l'entrée , sur la côte de l'ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet qui n'est que d'une lieue , pendant

lesquels nous essayâmes un coup de vent d'est qui nous aurait mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase. Les vents contraires nous retinrent plus longtemps que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa l'inscription suivante, qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe :

A l'entrée du port ont péri vint-un braves marins. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres.

LE 14 juillet 1786, les frégates la Boussole et l'Astrolabe, parties de Brest le 1^{er} août 1785, sont arrivées dans ce port. Par les soins de M. de la Pérouse, commandant en chef l'expédition ; de

M. le vicomte de Langle , commandant la deuxième frégate ; de MM. de Clonard et de Monti , capitaines en second des deux bâtimens , et des autres officiers et chirurgiens , aucune des maladies qui sont la suite des longues navigations , n'avait atteint les équipages. M. de la Pérouse se félicitait , ainsi que nous tous , d'avoir été d'un bout du monde à l'autre , à travers toutes sortes de dangers , ayant fréquenté des peuples réputés barbares , sans avoir perdu un seul homme , ni versé une goutte de sang. Le 13 juillet , trois canots partirent à cinq heures du matin pour aller placer des sondes sur le plan de la baie , qui avait été dressé. Ils étaient commandés par M. d'Escures , lieutenant de vaisseau , chevalier de Saint-Louis : M. de la Pérouse lui avait donné des instructions par écrit , pour lui défendre expressément de s'approcher du courant ; mais au moment qu'il croyait encore en être éloigné , il s'y trouva engagé. MM. de la Borde frères , et de Flassan , qui étaient dans le canot de la deuxième frégate , ne craignirent pas de s'exposer pour voler au secours de leurs camarades ; mais , hélas ! ils ont eu le même sort..... Le troisième canot était sous les ordres de M. Boutin , lieutenant de vaisseau. Cet officier , luttant avec courage contre les brisans , fit pendant plusieurs heures de grands mais inutiles efforts pour secourir ses amis , et ne dut lui-même son salut qu'à la meilleure construction de son canot , à sa prudence éclairée , à celle de M. Laprise Mouton , lieutenant de frégate , son second , et à l'ac-

tivité et prompte obéissance de son équipage, composé de Jean-Marie, patron, Lhostis, le Bas, Corentin Jers et Monens, tous quatre matelots. Les Indiens ont paru prendre part à notre douleur; elle est extrême. Emus par le malheur, et non découragés, nous partons le 30 juillet pour continuer notre voyage.

Noms des officiers, soldats et matelots qui ont naufragé le 13 juillet, à sept heures un quart du matin.

LA BOUSSOLE.

Officiers. — MM. d'Escures, de Pierrevert, de Montarnal.

Equipage. — Le Maître, premier pilote; Lieutot, caporal et patron; Prieur, Fraichot, Berrin, Bolet, Fleury, Chaub, tous sept soldats: le plus âgé n'avait pas trente-trois ans.

L'ASTROLABE.

Officiers. — MM. de la Borde Marchainville, de la Borde Boutervilliers, frères; Flassan.

Equipage. — Soulas, caporal et patron; Philiby, Julien le Penn, Pierre Rabier, tous quatre soldats, Thomas Andrieux, Goulven Tarreau, Guillaume Duquesne, tous trois gabiers, à la fleur de leur âge.

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages, beaucoup de connaissances

qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage : nos vaisseaux étaient à l'ancre auprès de leurs villages ; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et, chaque jour, nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Le 22 juillet, ils nous apportèrent des débris de nos canots naufragés, que la lame avait poussés sur la côte de l'est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre, par des signes, qu'ils avaient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage où il avait été jeté par la lame. Sur ces indices, MM. de Clonard, de Monneron, de Monti, partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'est, accompagnés des mêmes sauvages qui nous avaient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présents.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable ; à chaque demi-heure, les guides exigeaient un nouveau paiement, ou refusaient de

suivre ; enfin , ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent , mais trop tard , que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présens. Ils virent , dans cette course , des forêts immenses de sapins de la plus belle dimension ; ils en mesurèrent de cinq pieds de diamètre , et qui paraissaient avoir plus de cent quarante pieds de hauteur.

Le récit qu'ils nous firent de la manœuvre des sauvages ne nous surprit pas ; leur adresse en fait de vol et de fourberies ne peut trouver aucun terme de comparaison. MM. de Langle et de Lamanon , avec plusieurs officiers et naturalistes , avaient fait , deux jours auparavant , dans l'ouest , une course qui avait également pour objet ces tristes recherches : elle fut aussi infructueuse que l'autre ; mais ils rencontrèrent un village d'Indiens sur le bord d'une petite rivière entièrement barrée par des piquets pour la pêche du Saumon. Nous soupçonnions depuis long-temps que ce poisson venait de cette partie de la côte ; mais nous n'en étions pas certains , et cette découverte satisfit notre curiosité. La pê-

che de ce poisson est si abondante , que les équipages des deux bâtimens en ont eu en très-grande quantité pendant notre séjour, et que chaque frégate en a fait saler deux barriques.

Nos voyageurs rencontrèrent aussi un morai * qui leur prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête ; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consiste en quatre piquets assez forts , qui portent une petite chambre en planches , dans laquelle reposent les cendres contenues dans des coffres : ils ouvrirent ces coffres , défirent le paquet de peaux qui enveloppait la tête , et après avoir satisfait à leur curiosité , ils remirent scrupuleusement chaque chose à sa place ; ils y ajoutèrent beaucoup de présens en instrumens de fer et en rassades. Les sauvages qui avaient été témoins de cette visite, montrèrent un peu d'inquiétude ; mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-

* J'ai conservé le nom de *morai* , qui , mieux que tombeau , exprime une exposition en plein air.

promptement les présens que nos voyageurs avaient laissés. D'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu, n'y trouvèrent que les cendres et la tête : ils y mirent de nouvelles richesses, qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens auraient désiré plusieurs visites par jour. Mais s'ils nous permirent, quoique avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes ; ils ne consentirent à nous en laisser approcher qu'après en avoir écarté leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtans de l'univers.

Nous voyions, chaque jour, entrer dans la baie de nouvelles pirogues, et, chaque jour, des villages entiers en sortaient et cédaient leur place à d'autres. Ces Indiens paraissaient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardaient jamais qu'à la mer étale du flot ou du jusant : nous apercevions distinctement, à l'aide de nos lunettes, que, lorsqu'ils étaient entre les deux pointes, le chef, ou du moins l'Indien le plus considérable, se levait, tendait les bras vers le soleil, et paraissait lui

adresser des prières , pendant que les autres pagayaient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissements sur cette coutume que nous apprîmes que depuis peu de temps sept très-grandes pirogues avaient fait naufrage dans la passe : la huitième s'était sauvée ; les Indiens qui échappèrent à ce malheur la consacrèrent ou à leur Dieu , ou à la mémoire de leurs compagnons : nous la vîmes à côté d'un morai qui contenait sans doute les cendres de quelques naufragés.

Cette pirogue ne ressemblait point à celles du pays , qui ne sont formées que d'un arbre creusé , relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue : celle-ci avait des couples , des lisses , comme nos canots , et cette charpente , très-bien faite , avait un étui de peau de loup marin qui lui servait de bordage ; il était si parfaitement cousu , que les meilleurs ouvriers d'Europe auraient de la peine à imiter ce travail : l'étui dont je parle , que nous avons mesuré avec la plus grande attention , était déposé dans le morai à côté des coffres cinéraires ; et la charpente de la pirogue ,

élevée sur des chantiers , restait nue auprès de ce monument.

J'aurais désiré emporter cette enveloppe en Europe ; nous en étions absolument les maîtres ; cette partie de la baie n'étant pas habitée , aucun Indien ne pouvait y mettre obstacle ; d'ailleurs , je suis très-persuadé que les naufragés étaient étrangers , et j'expliquerai mes conjectures à cet égard dans le chapitre suivant : mais il est une religion universelle pour les asyles des morts , et j'ai voulu que ceux-ci fussent respectés. Enfin , le 30 juillet , à quatre heures du soir , nous appareillâmes : l'horizon était si clair , que nous apercevions et relevions le mont Saint-Élie au nord-ouest corrigé , distant au moins de quarante lieues. A huit heures du soir , l'entrée de la baie me restait à trois lieues dans le nord , et la sonde rapportait quatre-vingt-dix brasses , fond de vase.

Description du port des Français. — Sa latitude, sa longitude. — Avantages et inconvéniens de ce port. — Ses productions végétales et minérales. — Oiseaux, poissons, coquilles, quadrupèdes. — Mœurs et coutumes des Indiens. — Leurs arts, leurs armes, leur habillement, leur inclination au vol. — Forte présomption que les Russes seuls communiquent indirectement avec ces peuples. — Leur musique, leur danse, leur passion pour le jeu. — Dissertation sur leur langue.

LA baie ou plutôt le port auquel j'ai donné le nom de Port des Français, est situé, suivant nos observations et d'après celles de M. Dagelet, par $58^{\circ} 37'$ de latitude nord, et $139^{\circ} 56'$ de longitude occidentale. La mer y monte de sept pieds et demi aux nouvelles et pleines lunes; elle est haute à une heure: les vents du large, ou peut-être d'autres causes, agissent si puissamment sur le courant de la passe, que j'ai vu le flot y entrer comme le fleuve le plus rapide; et dans d'autres circon-

stances , quoiqu'aux mêmes époques de la lune , il pouvait être refoulé par un canot. Lorsque les vents soufflent avec violence de la partie du sud , la passe doit être impraticable , et , dans tous les temps, les courans rendent l'entrée difficile ; la sortie exige aussi une réunion de circonstances qui peuvent retarder le départ d'un vaisseau de plusieurs semaines ; on ne peut appareiller qu'au moment de la pleine mer ; la brise de l'ouest au nord-ouest n'est souvent formée que vers onze heures , ce qui ne permet pas de profiter des marées du matin ; enfin les vents d'est , qui sont contraires , m'ont paru plus fréquens que ceux de l'ouest , et la hauteur des montagnes environnantes ne permet jamais aux vents de terre ou du nord de pénétrer dans la rade. Comme ce port présente de grands avantages , j'ai cru devoir en faire connaître aussi tous les inconvéniens. Il me paraît que cette relâche ne convient point aux bâtimens qui seraient expédiés pour traiter des pelleteries à l'aventure : ceux-ci doivent mouiller dans beaucoup de baies et n'y faire qu'un très-court séjour , parce que les Indiens ont tout vendu dans la première

la latitude,
véniens de
s et miné-
lles , qua-
s Indiens.
billement ,
résomption
indirecte-
musique ,
le jeu. —

quel j'ai
çais , est
et d'après
' de lati-
ude occi-
t pieds et
ines ; elle
du large ,
gissent si
la passe ,
le fleuve
s circon-

semaine , et que toute perte de temps est très-préjudiciable aux intérêts des traiteurs ; mais une nation qui aurait des projets de factorerie sur cette côte , à l'instar de celle des Anglais dans la baie d'Hudson , ne pourrait faire choix d'un lieu plus propre à un pareil établissement : une simple batterie de quatre canons de gros calibre , placée sur la pointe du continent , suffirait pour défendre une entrée aussi étroite , et que les courans rendent si difficile ; cette batterie ne pourrait être tournée ni enlevée par terre , parce que la mer brise toujours avec fureur sur la côte , et que le débarquement y est impossible. Le fort , les magasins , et tous les établissemens de commerce , seraient élevés sur l'île du Cénotaphe , dont la circonférence est à peu près d'une lieue : elle est susceptible de culture ; on y trouve de l'eau et du bois. Les vaisseaux , n'ayant point à chercher leur cargaison et certains de la trouver rassemblée dans un seul point , ne seraient exposés à aucun retard : quelques corps morts , placés pour la navigation intérieure de la baie , la rendraient extrêmement facile et sûre ; il se formerait des

pilotes qui , connaissant mieux que nous la direction et la vitesse du courant , à certaines époques de la marée , assureraient l'entrée et la sortie des bâtimens. Enfin notre traite de peaux de loutre a été si considérable , que je dois présumer qu'on ne peut en rassembler une plus grande quantité dans aucune autre partie de l'Amérique.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson , par cette même latitude. Nous avons mesuré des pins de six pieds de diamètre et de cent quarante pieds de hauteur : ceux de même espèce ne sont , au fort de Wales et au fort d'York , que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors.

La végétation est aussi très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année : je serais peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie , et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri , l'oseille à feuille ronde , le lupin , le pois sauvage , la mille-feuille , la chicorée , le mimulus. Chaque jour et à chaque repas , la chaudière de l'équipage en était remplie ; nous en mangions dans la soupe.

dans les ragoûts , en salade ; et ces herbes n'ont pas peu contribué à nous maintenir dans notre bonne santé. On voyait parmi ces plantes potagères presque toutes celles des prairies et des montagnes de France ; l'angélique , le bouton d'or , la violette , plusieurs espèces de gramen propres aux fourrages : on aurait pu , sans aucun danger , faire cuire et manger de toutes ces herbes , si elles n'avaient pas été mêlées avec quelques pieds d'une ciguë très-vivace , sur laquelle nous n'avons fait aucune expérience.

Les bois sont remplis de fraises , de framboises , de groseilles ; on y trouve le sureau à grappes , le saule nain , différentes espèces de bruyère qui croissent à l'ombre , le peuplier-baumier , le peuplier-liard , le saule-marsaut , le charme , et enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourrait faire les mâtures de nos plus grands vaisseaux. Aucune production végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe. M. de la Martinière , dans ses différentes excursions , n'a rencontré que trois plantes qu'il croit nouvelles ; et on sait qu'un botaniste peut faire une pareille fortune aux environs de Paris.

Les rivières étaient remplies de truites et de saumons ; mais nous ne primes dans la baie que des fletans , dont quelques-uns pesaient plus de cent livres , de petites vieilles , une seule raie , des caplans et quelques plies. Comme nous préférions les saumons et les truites à tous ces poissons , et que les Indiens nous en vendaient en plus grande quantité que nous ne pouvions en consommer , nous avons très-peu pêché , et seulement à la ligne : nos occupations ne nous ont jamais permis de jeter la seine , qui exigeait , pour être tirée à terre , les forces réunies de vingt-cinq ou trente hommes. Les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer , et les rochers sont mailletés de petits lepas assez curieux. On trouve aussi dans le creux de ces rochers différentes espèces de buccins et d'autres limaçons de mer : j'ai vu sur le sable du rivage d'assez grosses comes , et M. de Lamanon rapporta d'un endroit élevé de plus de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer , des pétrifications très-bien conservées et de la plus grande dimension , de la coquille connue des conchyliologistes

sous le nom de *manteau royal*, et plus vulgairement *coquille de Saint-Jacques*. Ce fait n'est pas nouveau pour les naturalistes, qui ont pu en trouver même à des hauteurs infiniment plus considérables ; mais je crois qu'il leur sera long-temps difficile à expliquer d'une manière qui satisfasse à toutes les objections. Nous ne trouvâmes aucune coquille de cette espèce roulée sur le sable du rivage, et l'on sait que c'est là le cabinet de la nature.

Nos chasseurs virent, dans les bois, des ours, des martres, des écureuils ; et les Indiens nous vendirent des peaux d'ours noir et brun, de lynx du Canada, d'hermine, de martre, de petit-gris, d'écureuil, de castor, de marmotte du Canada ou monax, et de renard roux. M. de Lamanon prit aussi une musaraigne ou rat d'eau en vie. Nous vîmes des peaux tannées d'original ou d'élan, et une corne de bouquetin ; mais la pelleterie la plus précieuse et la plus commune est celle de la loutre de mer, de loup et d'ours marins. Les oiseaux sont peu variés, mais les individus y sont assez multipliés. Les bois taillis étaient pleins de fauvettes, de rossi-

gnols, de merles, de gelinottes; nous étions dans la saison de leurs amours, et leur chant me parut fort agréable. On voyait planer dans les airs l'aigle à tête blanche, le corbeau de la grande espèce; nous surprîmes et tuâmes un martin-pêcheur, et nous aperçûmes un très-beau geai bleu, avec quelques colibris. L'hirondelle ou martinet et l'huîtrier noir font leurs nids dans le creux des rochers sur le bord de la mer. Le goéland, le guillemot à pattes rouges, les cormorans, quelques canards et des plongeurs de la grande et de la petite espèce, sont les seuls oiseaux de mer que nous ayons vus.

Mais, si les productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé, et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même temps si pittoresque, qu'il mériterait d'être visité par les curieux, s'il n'était pas à une des extrémités de la terre.

Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'aperçoit ni ar-

bres ni plantes , ont leur base dans l'eau , et forment sur le rivage une espèce de quai : leur talus est si rapide , qu'après les deux ou trois cents premières toises , les bouquetins ne pourraient les gravir ; et toutes les coulées qui les séparent sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être aperçu , et dont la base est baignée par la mer. A une encâblure de terre , on ne peut trouver le fond avec une sonde de cent soixante brasses.

Les côtes du port sont formées par des montagnes du deuxième ordre , de huit à neuf cents toises seulement d'élévation ; elles sont couvertes de pins , tapissées de verdure , et on n'aperçoit la neige que sur le sommet ; elles m'ont paru entièrement composées de schiste qui est dans un commencement de décomposition ; elles ne sont pas entièrement inaccessibles , mais extrêmement difficiles à gravir. MM. de Lamanon , de la Martinière , Collignon , l'abbé Mongès et le père Receveur , naturalistes zélés et infatigables , ne purent parvenir jusqu'au sommet ; mais ils montèrent , avec des fatigues inexprimables , à une assez grande hauteur : aucune pierre,

aucun caillou n'échappa à leurs recherches. Trop bons physiciens pour ignorer qu'on trouve dans les vallons les échantillons de tout ce qui constitue la masse des montagnes, ils colligèrent l'ochre, la pyrite cuivreuse, le grenat friable mais très-gros et parfaitement cristallisé, le schorl en cristaux, le granit, les schistes, la pierre de corne, le quartz très-pur, le mica, la plombagine, et le charbon de terre : quelques-unes de ces matières annoncent que ces montagnes recèlent des mines de fer et de cuivre ; mais nous n'aperçûmes la trace d'aucun autre métal.

La nature devait à un pays aussi affreux des habitans qui différassent autant des peuples civilisés, que le site que je viens de décrire diffère de nos plaines cultivées : aussi grossiers et aussi barbares que leur sol est rocailleux et agreste, il n'habitent cette terre que pour la dépeupler ; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des enfans manger quelques fraises et quelques framboises ; mais c'est sans doute un mets insipide pour ces hommes qui ne sont sur

la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation, à cet égard, a fait de grands progrès; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance: la manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance; colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver, parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont pendant l'été dans la plus grande abondance, pouvant prendre en moins d'une heure le poisson nécessaire à la subsistance de leur famille; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion aussi violente que quelques habitants de nos grandes villes: c'est la grande source de leurs querelles. Je ne craindrais pas d'annoncer que cette peuplade s'anéantirait entièrement, si à tous ces vices destructeurs elle joignait le malheur de connaître l'usage de quelque liqueur enivrante.

Les philosophes se récrieraient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin de leur feu, et je voyage depuis trente ans ; je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont très-près de la nature : mais cette nature n'est sublime que dans ses masses ; elle néglige tous les détails. Il est impossible de pénétrer dans les bois que la main des hommes civilisés n'a point élagués ; de traverser les plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées de marais impraticables ; de faire société enfin avec l'homme de la nature, parce qu'il est barbare, méchant et fourbe. Confirmé dans cette opinion par ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins devoir user des forces dont la direction m'était confiée, pour repousser l'injustice de ces sauvages, et pour leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne viole jamais impunément.

Des Indiens, dans leurs pirogues, étaient sans cesse autour de nos frégates ; ils y passaient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutre ;

ils saisissaient toutes les occasions de nous voler ; ils arrachaient le fer qui était facile à enlever , et ils examinaient , surtout , par quels moyens ils pourraient , pendant la nuit , tromper notre vigilance. Je faisais monter à bord de ma frégate les principaux personnages ; je les comblais de présens ; et ces mêmes hommes que je distinguais si particulièrement , ne dédaignaient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenaient un air riant et doux , j'étais assuré qu'ils avaient volé quelque chose , et très-souvent je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir.

J'avais expressément recommandé d'accabler de caresses les enfans , de les combler de petits présens ; les parens étaient insensibles à cette marque de bienveillance que je croyais de tous les pays : la seule réflexion qu'elle fit naître chez eux , c'est qu'en demandant à accompagner leurs enfans , lorsque je les faisais monter à bord , ils auraient une occasion de nous voler ; et , pour mon instruction , je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de voir le père profiter du moment où nous paraissions le plus occupés de son enfant , pour

enlever et cacher sous sa couverture de peau tout ce qui lui tombait sous la main.

J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de valeur, qui appartenaien à des Indiens que je venais de combler de présens ; c'était un essai que je faisais de leur générosité, mais toujours inutilement.

J'admettrai enfin, si l'on veut, qu'il est impossible qu'une société existesans quelques vertus ; mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas eu la sagacité de les apercevoir : toujours en querelle entre eux, indifférens pour leurs enfans, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles ; je n'ai rien observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir les couleurs de ce tableau.

Nous ne descendions à terre qu'armés et en force. Ils craignaient beaucoup nos fusils ; et huit ou dix Européens rassemblés imposaient à tout un village. Les chirurgiens-majors de nos deux frégates, ayant eu l'imprudence d'aller seuls à la chasse, furent attaqués ; les Indiens voulurent leur arracher leurs fusils : mais ils ne purent y réussir ; deux hommes seuls

leur imposèrent assez pour les faire reculer. Le même événement arriva à M. de Lesseps , jeune interprète russe , qui fut heureusement secouru par l'équipage d'un de nos canots. Ces commencemens d'hostilité leur paraissaient si simples , qu'ils ne discontinuaient pas de venir à bord , et ils ne soupçonnèrent jamais qu'il nous fût possible d'user de représailles.

J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois , de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large , couverts , seulement du côté du vent , avec des planches ou des écorces d'arbres ; au milieu était un feu au-dessus duquel pendaient des fletans et des saumons qui séchaient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis ; les femmes et les enfans d'un côté , et les hommes de l'autre. Il m'a paru que chaque cabane constituait une petite peuplade indépendante de la voisine ; chacune avait sa pirogue et une espèce de chef ; elle partait , sortait de la baie , emportait son poisson et ses planches , sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part.

Je crois pouvoir assurer que ce port n'est habité que pendant la belle saison , et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver ; je n'ai pas vu une seule cabane à l'abri de la pluie : et quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble dans la baie trois cents Indiens , nous avons été visités par sept ou huit cents autres.

Les pirogues entraient et sortaient continuellement , et emportaient ou rapportaient chacune leur maison et leurs meubles , qui consistent en beaucoup de petits coffres , dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux ; ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes , qui sont d'ailleurs d'une malpropreté et d'une puanteur à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin ; ils ne cherchent dans ces occasions ni l'ombre ni le mystère ; ils continuent la conversation qu'ils ont commencée , comme s'ils n'avaient pas un instant à perdre ; et lorsque c'est pendant le repas , ils reprennent leur place , dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise. Les vases de bois dans lesquels ils font

cuire leurs poissons, ne sont jamais lavés; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis, qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs alimens. Ils connaissent aussi la manière de les rôtir; elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps. Il est probable que nous n'avons vu qu'une très-petite partie de ces peuples, qui occupent vraisemblablement un espace assez considérable sur le bord de la mer : ils sont errans pendant l'été dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme les loups marins; et l'hiver ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays pour chasser les castors et les autres animaux dont ils nous ont apporté les dépouilles : quoiqu'ils aient toujours les pieds nus, la plante n'en est point calleuse et ils ne peuvent marcher sur les pierres; ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues, ou sur la neige avec des raquettes.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance; il y en a assez ordinairement trois ou quatre par

cabane : ils sont petits , et ressemblent au chien de berger de M. de Buffon ; ils n'aboient presque pas ; ils ont un sifflement fort approchant de l'adive du Bengale ; et ils sont si sauvages , qu'ils paraissent être aux autres chiens ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles ; ils y attachent différens petits ornemens ; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine , avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguissent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent pour cette opération d'un grès arrondi, ayant la forme d'une langue. L'ochre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup marin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer ; c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille : une simple peau couvre leurs épaules ; le reste du corps est

absolument nu , à l'exception de la tête , qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé ; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes , des plumes d'aigle , et enfin des têtes d'ours entières , dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées ; mais elles ont pour objet principal , comme presque tous leurs autres usages , de les rendre effrayans , peut-être afin d'imposer davantage à leurs ennemis.

Quelques Indiens avaient des chemises entières de peau de loutre , et l'habillement ordinaire du grand chef était une chemise de peau d'original tannée , bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux , qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'il dansait : ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada , et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique.

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes ; celles-ci ont un usage qui les rend hideuses , et que j'aurais peine à croire si je n'en avais été le

témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche ; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle : nous les avons quelquefois engagées à quitter cet ornement ; elles s'y déterminaient avec peine ; elles faisaient alors le même geste et témoignaient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvrirait la gorge. La lèvre inférieure tombait alors sur le menton, et ce second tableau ne valait guère mieux que le premier.

Ces femmes, les plus dégoûtantes qu'il y ait sur la terre, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées, ne laissèrent pas d'exciter des désirs chez quelques personnes, à la vérité très-pri vilégiées : elles firent d'abord des difficultés, et assurèrent par des gestes qu'elles

s'exposaient à perdre la vie ; mais , vaincues par des présens, elles voulurent avoir le soleil pour témoin et refusèrent de se cacher dans les bois. On ne peut douter que cet astre ne soit le dieu de ces peuples ; ils lui adressent très-fréquemment des prières : mais je n'ai vu ni temple, ni prêtres , ni la trace d'aucun culte.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre ; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air ; mais leurs enfans naissent aussi blancs que les nôtres. Ils ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter ; et c'est une erreur trop légèrement adoptée de croire que tous les Américains sont imberbes. J'ai vu les indigènes de la nouvelle Angleterre, du Canada, de l'Acadie, de la baie d'Hudson, et j'ai trouvé chez ces différentes nations plusieurs individus ayant de la barbe ; ce qui m'a

porté à croire que les autres étaient dans l'usage de l'arracher*. La charpente de leur corps est faible; le moins fort de nos matelots aurait culbuté à la lutte le plus robuste des Indiens. J'en ai vu dont les jambes enflées semblaient annoncer le scorbut; leurs gencives étaient cependant en bon état: mais je doute qu'ils parviennent à une grande vieillesse, et je n'ai

* « Les jeunes hommes n'ont pas de barbe, » ce qui me fit d'abord croire que c'était un défaut naturel à ces peuples: mais je fus bien-tôt détrompé à cet égard; car tous les Indiens avancés en âge que je fus à portée de voir, avaient le menton entièrement garni de barbe, et plusieurs d'entre eux portaient une moustache de chaque côté de la lèvre supérieure. ✓

» Comme ce défaut de barbe que l'on suppose aux naturels de l'Amérique, a occasioné bien des recherches parmi les savans, je saisis toutes les occasions possibles qui purent me faire connaître les causes de cette différence entre les jeunes et les vieux Indiens, et l'on m'apprit que les jeunes hommes s'arrachaient les poils de la barbe pour s'en débarrasser, et qu'ils les laissaient croître quand ils avançaient en âge ». (*Voyage de Dixon*, page 337 de la traduction Française.)

aperçu qu'une seule femme qui parût avoir soixante ans ; elle ne jouissait d'aucun privilège, et elle était assujettie, comme les autres, aux différens travaux de son sexe.

Mes voyages m'ont mis à portée de comparer les différens peuples, et j'ose assurer que les Indiens du Port des Français ne sont point Esquimaux ; ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitans de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique.

Des usages absolument différens, une physionomie très-particulière, distinguent les Esquimaux des autres Américains. Les premiers me paraissent ressembler aux Groënländais ; ils habitent la côte de Labrador, le détroit d'Hudson, et une lisière de terre dans toute l'étendue de l'Amérique, jusqu'à la presque île d'Alaska. Il est fort douteux que l'Asie ou le Groënländ aient été la première patrie de ces peuples ; c'est une question oiseuse à agiter, et le problème ne sera jamais résolu d'une manière sans réplique : il suffit de dire que les Esquimaux sont un peuple

beaucoup plus pêcheur que chasseur, préférant l'huile au sang, et peut-être à tout; mangeant très-ordinairement le poisson cru : leurs pirogues sont toujours bordées avec des peaux de loup marin très-tendues; ils sont si adroits, qu'ils ne diffèrent presque pas des phoques; ils se retournent dans l'eau avec la même agilité que les amphibies; leur face est quarrée, leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paraît convenir aux indigènes de la baie des Français; ils sont beaucoup plus grands, maigres, point robustes, et maladroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche.

Ils pêchent, comme nous, en barrant les rivières, ou à la ligne; mais leur manière de pratiquer cette dernière pêche est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau; chaque pirogue jette douze à quinze lignes : à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après;

ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à la main.

Ces Indiens ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitans des îles de la mer du Sud ; j'en excepte cependant l'agriculture, qui, en rendant l'homme casanier, assurant sa subsistance et lui laissant la crainte de voir ravager la terre qu'il a plantée, est peut-être plus propre qu'aucun autre moyen à adoucir ses mœurs et à le rendre sociable.

Les Américains du Port des Français savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différens animaux, et fabriquer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie ; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de joncs ; ils y figurent des dessins assez agréables ; ils sculptent aussi très-passablement toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux,

en bois ou en pierre ; ils marquétent , avec des opercules de coquilles , des coffres dont la forme est assez élégante ; ils taillent en bijoux la pierre serpentine , et lui donnent le poli du marbre.

Leurs armes sont le poignard que j'ai déjà décrit , une lance de bois durci au feu , ou de fer , suivant la richesse du propriétaire ; et enfin l'arc et les flèches , qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre : mais les arcs n'ont rien de particulier , et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

J'ai trouvé parmi leurs bijoux des morceaux d'ambre jaune ou de succin ; mais j'ignore si c'est une production de leur pays , ou si , comme le fer , ils l'ont reçu de l'ancien continent par leur communication indirecte avec les Russes.

J'ai déjà dit que sept grandes pirogues avaient fait naufrage à l'entrée du port ; ces pirogues , dont le plan est pris sur la seule qui se soit sauvée , avaient trente-quatre pieds de long , quatre de large et six de profondeur : ces dimensions considérables les rendaient propres à faire de

longs voyages. Elles étaient bordées avec des peaux de loup marin , à la manière des Esquimaux ; ce qui nous fit croire que le Port des Français était un lieu d'entrepôt , habité seulement dans la saison de la pêche. Il nous parut possible que les Esquimaux des environs des îles Shumagin , et de la presqu'île parcourue par le capitaine Cook , étendissent leur commerce jusque dans cette partie de l'Amérique , qu'ils y répandissent le fer et les autres articles , et qu'ils rapportassent, avec avantage pour eux , les peaux de loutre , que ces derniers recherchent avec tant d'empressement. La forme des pirogues perdues, ainsi que la grande quantité de peaux que nous traitâmes , et qui pouvaient être rassemblées ici pour être vendues à ces étrangers , semblent appuyer cette conjecture ; je ne la hasarde cependant que parce qu'elle me paraît expliquer mieux qu'une autre l'origine du fer et des autres marchandises européennes qu'ils possèdent.

J'ai parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu; celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur , est absolument un

rdées avec
la manière
croire que
u d'entre-
saison de
le que les
îles Shu-
ourue par
leur com-
ie de l'A-
t le fer et
portassent,
peaux de
chent avec
des piro-
de quantité
t qui pou-
r être ven-
t appuyer
rde cepen-
expliquer
a fer et des
mes qu'ils
es Indiens
vrent avec
ument un

jeu de hasard : ils ont trente bûchettes ayant chacune des marques différentes comme nos dés ; ils en cachent sept ; chacun joue à son tour , et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept bûchettes , gagne l'enjeu convenu , qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux : je les ai cependant entendus chanter très-souvent ; et lorsque le chef venait me visiter , il faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant , les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montait ensuite à bord , et y jouait une pantomime qui exprimait , ou des combats , ou des surprises , ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse était agréable et assez harmonieux.

Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples : il ont , à la vérité , quelques articulations semblables aux nôtres ; mais plusieurs nous sont absolument étrangères. On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent. Je n'ai trouvé aucune ressemblance entre les mots de cette langue et celle d'Alaska , Norton , Nootka , ni celle des Groënlan-

dais , des Esquimaux , des Mexicains, des Nadoësis et des Chipavas , dont j'ai comparé les vocabulaires.

Je finirai l'article de ces peuples en disant que nous n'avons aperçu chez eux aucune trace d'anthropophagie ; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique , que j'aurais peut-être encore ce trait à ajouter à leur tableau , s'ils eussent été en guerre et qu'ils eussent fait un prisonnier.

Dé
l.
C
d
S
C
n
n
—
fi
d
te

I
dan
tra
tion
cor
dét
imp
lâc
que
vaie
abs

Départ du Port des Français. — Exploration de la côte d'Amérique. — Baie des îles du capitaine Cook. — Port de los Remedios et de Bucarelli du pilote Maurelle. — Îles de la Croÿère. — Îles Saint-Carlos. — Description de la côte depuis Cross-sound jusqu'au cap Hector. — Reconnaissance d'un grand golfe ou canal, et détermination exacte de sa largeur. — Îles Sartine. — Pointe boisée du capitaine Cook. — Vérification de nos horloges marines. — Pointe des brisans. — Îles Necker. — Arrivée à Monterey.

LE séjour forcé que je venais de faire dans le Port des Français, m'avait contraint de changer le plan de ma navigation sur la côte d'Amérique: j'avais encore le temps de la prolonger, et d'en déterminer la direction; mais il m'était impossible de songer à aucune autre relâche, et moins encore à reconnaître chaque baie: toutes mes combinaisons devaient être subordonnées à la nécessité absolue d'arriver à Manille à la fin de jan-

vier, et à la Chine dans le courant de février, afin de pouvoir employer l'été suivant à la reconnaissance des côtes de Tartarie, du Japon, du Kamtschatka, et jusqu'aux îles Aleutiennes. Je voyais avec douleur qu'un plan si vaste ne laissait que le temps d'apercevoir les objets, et jamais celui d'éclaircir aucun doute; mais obligé de naviguer dans des mers à mousson, il fallait, ou perdre une année, ou arriver à Monterey du 10 au 15 septembre, n'y passer que six à sept jours pour compléter l'eau et le bois que nous aurions consommés, et traverser ensuite, le plus promptement possible, le grand Océan sur un espace de plus de 120° de longitude, ou près de deux mille quatre cents lieues marines, parce qu'entre les Tropiques, les degrés diffèrent peu de ceux du grand cercle. J'avais la crainte la plus fondée de n'avoir pas le temps de visiter, ainsi qu'il m'était ordonné, les îles Carolines, et celles au nord des îles Marianes. L'exploration des Carolines devait dépendre du plus ou moins de bonheur de notre traversée, et nous devions la supposer très-longue, vu la mauvaise

Marche de nos bâtimens ; d'ailleurs la position géographique de ces îles, qui sont beaucoup à l'ouest ou sous le vent, ne me permettait que bien difficilement de les comprendre dans les projets ultérieurs de ma navigation au sud de la Ligne.

Ces différentes considérations me déterminèrent à donner à M. de Langle de nouveaux rendez-vous en cas de séparation ; je lui avais assigné précédemment les ports de los Remedios et de Nootka : il fut convenu entre nous que nous ne relâcherions qu'à Monterey ; et ce dernier port fut préféré, parce qu'étant le plus éloigné, nous aurions une plus grande quantité d'eau et de bois à y remplacer.

Nos malheurs, au Port des Français, avaient exigé quelques changemens dans les états-majors ; je donnai à M. Darbaud, garde de la marine extrêmement instruit, un ordre pour faire les fonctions d'enseigne, et je remis un brevet de lieutenant de frégate à M. Broudou, jeune volontaire [qui, depuis mon départ de France, m'avait donné des preuves d'intelligence et de zèle.

Je proposai aux officiers et passagers de

ne vendre nos pelleteries à la Chine qu'au profit des seuls matelots : ma proposition ayant été reçue avec transport et unanimement, je donnai un ordre à M. Dufresne pour être leur subrécargue. Il fut chargé en chef de la traite, de l'emballage, du triage et de la vente de ces différentes ourrures : et comme je suis certain qu'il n'y eut pas une seule peau de traitée en particulier, cet arrangement nous mit à même de connaître, avec la plus grande précision, leur prix en Chine, qui aurait pu varier par la concurrence des vendeurs ; il fut en outre plus avantageux aux matelots, et ils furent convaincus que leurs intérêts et leur santé n'avaient jamais cessé d'être l'objet principal de notre attention.

Les commencemens de notre nouvelle navigation ne furent pas heureux, et ils ne répondirent point à mon impatience. Nous ne fîmes que six lieues dans les premières quarante-huit heures ; les petites fraîcheurs, pendant ces deux jours, varièrent du nord au sud par l'est ; le temps fut couvert et brumeux : nous étions toujours à trois ou quatre lieues et en vue

ine qu'au
roposition
et unani-
M. Du-
ue. Il fut
mballage,
différentes
rtain qu'il
traitée en
ous mit à
us grande
qui aurait
des ven-
avantageux
aincus que
avaient ja-
l de notre

e nouvelle
ux, et ils
mpatience.
ans les pre
les petites
jours, va-
; le temps
étions tou-
et en vue

des terres basses ; mais nous n'aperce-
vions les hautes montagnes que par inter-
valles : c'était assez pour lier nos relève-
mens , et pour déterminer avec précision
le gisement de la côte , dont nous avons
soin d'assujettir les points les plus remar-
quables à de bonnes déterminations de
latitude et de longitude. J'aurais bien dé-
siré que les vents m'eussent permis d'ex-
plorer rapidement cette côte jusqu'au cap
Edgecumbe ou Enganno , parce qu'elle
avait déjà été vue par le capitaine Cook ,
qui , à la vérité , en avait passé à une
grande distance ; mais ses observations
étaient si exactes , qu'il ne pouvait avoir
commis que d'infiniment petites erreurs ,
et je sentais qu'aussi pressé que ce cé-
lèbre navigateur , je ne pouvais pas , plus
que lui , soigner les détails qui auraient
pu être l'objet d'une expédition particu-
lière , et à laquelle il eût fallu employer
plusieurs saisons. J'avais la plus vive im-
patience d'arriver au 55° , et d'avoir un
peu de temps à donner à cette recon-
naissance jusqu'à Nootka , dont un coup
de vent avait éloigné le capitaine Cook de
cinquante ou soixante lieues. C'est dans

cette partie de l'Amérique que des Chinois ont dû aborder, suivant M. de Guignes; et c'est aussi par ces mêmes latitudes que l'amiral Fuentes a trouvé l'embouchure de l'archipel Saint-Lazare.

J'étais bien éloigné de croire aux conjectures de M. de Guignes, ni à la relation de l'amiral espagnol, dont je pense qu'on peut contester jusqu'à l'existence: mais, frappé de l'observation que j'ai déjà faite, qu'on a retrouvé dans ces derniers temps toutes les îles, toutes les contrées consignées dans les anciennes relations des Espagnols, quoique très-mal déterminées en latitude et en longitude, j'étais porté à croire que quelque ancien navigateur de cette nation laborieuse avait trouvé un enfoncement dont l'embouchure pouvait être dans cette partie de la côte, et que cette seule vérité avait servi de fondement au roman ridicule de Fuentes et de Bernarda. Je ne me proposais pas de pénétrer dans ce canal, si je le rencontrais; la saison était trop avancée; et je n'aurais pu sacrifier à cette recherche le plan entier de mon voyage, que dans l'espoir de pouvoir arriver dans la mer de l'Est.

en traversant l'Amérique : mais , certain, depuis le voyage de Hearn , que ce passage était une chimère , j'étais très-décidé à ne déterminer que la largeur de ce canal et son enfoncement jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues , suivant le temps que j'aurais , laissant aux nations qui , comme les Espagnols , les Anglais et les Américains , ont des possessions sur le continent de l'Amérique , à faire une exploration plus exacte , et qui ne pouvait être d'aucun intérêt pour la grande navigation , seul objet de notre voyage.

La brume , la pluie et les calmes ne discontinuèrent pas jusqu'au 4 à midi : nous observâmes $57^{\circ} 45'$ de latitude nord à trois lieues de la terre , qu'on n'apercevait que confusément à cause de la brume ; elle se dissipa heureusement à quatre heures , et nous reconnûmes parfaitement l'entrée de Cross-sound , qui me parut former deux baies très-profondes , où il est vraisemblable que les vaisseaux trouveraient un bon mouillage.

C'est à Cross-sound que se terminent les hautes montagnes couvertes de neige , dont les pics ont de treize à quatorze

cents toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au sud-est de Cross-sound, quoique encore élevées de huit ou neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet; et la chaîne de montagnes primitives me parut s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique. Au coucher du soleil, je relevai la pointe de l'ouest de Cross-sound au nord 25° ouest, à environ cinq lieues; le mont Beau-Temps me restait alors au nord 50° ouest, et le mont Crillon au nord 45° ouest. Cette montagne, presque aussi élevée que le mont Beau-Temps, est au nord de Cross-sound, comme le mont Beau-Temps est au nord de la baie des Français; elles servent de reconnaissance au port qu'elles avoisinent: il serait aisé de prendre l'une pour l'autre en venant du sud, si leur latitude ne différait pas de $15'$; d'ailleurs, de tous les points, le mont Beau-temps paraît accompagné de deux montagnes moins élevées, et le mont Crillon, plus isolé, a sa pointe inclinée vers le sud. Je continuai à prolonger la côte à trois lieues de distance, les montagnes toujours fort embrumées; nous

n'apercevions que par intervalles les terres basses, et nous tâchions d'en reconnaître les sommets, afin de ne pas perdre le fil de nos relèvemens.

Nous faisons très-peu de chemin; la route de vingt-quatre heures ne fut que de dix lieues : je relevai à la pointe du jour, au nord 29° ouest, un cap qui est au sud de l'entrée de Cross-sound; je l'appelai *cap Cross*. Nous avions, par le travers, une infinité de petites îles basses, très-boisées; les hautes collines paraissaient sur le second plan, et nous n'apercevions plus les montagnes couvertes de neige. J'approchai les petites îles, jusqu'à voir de dessus le pont les brisans de la côte, et je reconnus entre elles plusieurs passages qui devaient former de bonnes rades : c'est à cette partie de l'Amérique que le capitaine Cook a donné le nom de *baie des Iles*. L'entrée du port de los Remedios nous restait, au coucher du soleil, à l'est 2° sud, celle de la baie Guadeloupe à l'est 21° sud, et le cap Enganno aussi à l'est 33° sud; mais toutes ces pointes, tous ces caps, étaient mal prononcés, à cause de la brume qui en couvrait les sommets.

Depuis Cross-sound jusqu'au cap Enganno, sur une étendue de côte de vingt-cinq lieues, je suis convaincu qu'on trouverait vingt ports différens, et que trois mois suffiraient à peine pour développer ce labyrinthe. Je me suis borné, suivant le plan que je m'étais fait en partant du Port des Français, à déterminer bien précisément le commencement et la fin de ces îles, ainsi que leur direction le long de la côte, avec l'entrée des principales baies.

Le 6, le temps s'éclaircit un peu, et nos relèvemens ne nous laissèrent rien à désirer; à sept heures du soir, nous apercevions encore le mont Crillon au nord 66° ouest, le mont Saint-Hyacinthe au nord 78° est, et le cap Enganno à l'est 10° sud: ce dernier est une terre basse couverte d'arbres, qui s'avance beaucoup dans la mer, et sur laquelle repose le mont Saint-Hyacinthe, dont la forme est un cône tronqué, arrondi au sommet; son élévation doit être au moins de deux cents toises.

Le 7 au matin, nous apercevions le côté du cap Enganno opposé à celui que nous avions prolongé la veille. Le mont

cap En-
 e vingt-
 on trou-
 que trois
 velopper
 , suivant
 artant du
 bien pré-
 fin de ces
 e long de
 les baies.
 eu, et nos
 rien à dé-
 us aperce-
 nord 66°
 e au nord
 t 10° sud :
 e couverte
 p dans la
 ont Saint-
 un cône
 son éléva-
 eux cents
 cevions le
 celui que
 . Le mont

Saint-Hyacinthe était parfaitement pro-
 noncé, et nous découvrions, à l'est de ce
 mont, une large baie dont un brouillard
 nous cachait la profondeur; mais elle est
 si ouverte aux vents de sud et de sud-est,
 qui sont les plus dangereux, que les na-
 vigateurs doivent craindre d'y mouiller.
 Les terres sont couvertes d'arbres, et de
 la même élévation que celles au sud de
 Cross-sound : un peu de neige en couvre
 les sommets; et ils sont si pointus et si
 multipliés, qu'il suffit d'un petit déplace-
 ment pour en changer l'aspect : ces som-
 mets sont à quelques lieues dans l'inté-
 rieur, et paraissent en troisième plan; des
 collines leur sont adossées, et celles-ci
 sont liées à une terre basse et ondulée
 qui se termine à la mer. Des îles comme
 celles dont j'ai déjà parlé sont en avant de
 cette côte ondulée : nous n'avons placé
 que les plus remarquables; les autres sont
 jetées au hasard, afin d'indiquer qu'elles
 sont très-nombreuses : ainsi, au nord et
 au sud du cap Enganno, sur un espace
 de dix lieues, la côte est bordée d'îles.
 Nous les eûmes toutes doublées à dix
 heures du matin; les collines paraissaient

à nu , et nous pûmes en saisir les contours. A six heures du soir , nous relevâmes au nord-est un cap qui avançait beaucoup à l'ouest , et formait , avec le cap Enganno , la pointe du sud-est du grand enfoncement , dont le tiers , comme je l'ai déjà dit , est rempli de petites îles. Depuis la fin de ces îles jusqu'au nouveau cap , nous vîmes deux larges baies qui paraissaient d'une très-grande profondeur ; je donnai à ce dernier cap le nom de *cap Tschirikow* , en l'honneur du célèbre navigateur russe qui , en 1741 , aborda dans cette même partie de l'Amérique. Derrière ce cap , on trouve , à l'est , une large et profonde baie , que je nommai aussi *baie Tschirikow*. A sept heures du soir , j'eus connaissance d'un groupe de cinq îlots , séparés du continent par un canal de quatre ou cinq lieues , et dont ni le capitaine Cook ni le pilote Maurelle n'ont fait mention. J'appelai ce groupe *îles de la Croyère* , du nom du géographe français Delisle de la Croyère , qui s'était embarqué avec le capitaine Tschirikow , et qui mourut pendant cette campagne. Comme la nuit s'approchait , je dirigeai ma route pour en

passer au large. La brise de l'ouest continua à nous être favorable pendant toute la journée du 8 ; nous observâmes $55^{\circ} 39' 31''$ de latitude nord, et $137^{\circ} 5' 23''$ de longitude occidentale. Nous apercevions plusieurs grandes ouvertures entre des îles considérables qui se montraient à nous sur plusieurs plans ; et le continent était dans un si grand éloignement, que nous ne le voyions plus. Ce nouvel archipel, très-différent du premier, commence à quatre lieues au sud-est du cap Tschirikow, et se prolonge vraisemblablement jusqu'au caplector : les courans étaient très-forts aux environs de ces îles, et leur influence s'étendait jusqu'à nous, qui en étions éloignés de trois lieues. Le port Bucarelli du pilote espagnol Maurelle est dans cette partie. Je n'ai rien conçu à sa carte, ni au discours qui devait l'éclaircir ; mais ses volcans et son port Bucarelli sont dans des îles éloignées peut-être de quarante lieues du continent. J'avoue que je serais peu surpris que depuis Cross-sound nous eussions côtoyé que des îles ; car l'aspect de la terre a été très-différent de celui que nous au nord, et j'ai vu la haute chaîne

du mont Crillon se perdre dans l'est.

Le 9 , à sept heures du matin , continuant à prolonger la terre à trois lieues , j'ai eu connaissance des îles S. Carlos : la plus considérable court sud-est et nord-ouest , et peut avoir deux lieues de circonférence ; une longue chaîne la lie à d'autres petits îlots très-bas , qui s'avancent beaucoup dans le canal. Je suis persuadé cependant qu'il reste un passage assez large : mais je n'en étais pas assez certain pour l'essayer , d'autant qu'il fallait y aller vent arrière ; et si mes conjectures sur ce passage n'eussent pas été fondées , il m'eût été très-difficile de doubler au large les îles S. Carlos , et j'aurais perdu un temps très-précieux. Je rangeai à une demi-lieue celle qui était le plus en dehors ; et comme , à midi , j'en étais à cette distance , est et ouest de la pointe du sud-est , nous déterminâmes sa position , avec la plus grande précision , à $54^{\circ} 48'$ de latitude nord , et $136^{\circ} 19'$ de longitude occidentale.

La brise était forte de l'ouest-nord-ouest ; le temps devenait brumeux ; je forçai de voiles vers la terre , qui s'enve

loppait de brume à mesure que nous en approchions. A sept heures et demie du soir, nous n'étions guère qu'à une lieue de la côte, et je l'apercevais à peine, quoique j'en visse les brisans de dessus le pont : je relevai un gros cap à l'est-nord-est du compas ; on n'apercevait rien au-delà ; il nous était impossible de juger la direction de cette terre ; je pris le parti de virer de bord, et d'attendre un temps plus clair. La brume ne se dissipa qu'un moment.

Le 10 août, j'avais reviré sur la terre à quatre heures du matin, et je l'aperçus à une lieue et demie au sud-est ; elle ressemblait à une île : mais l'éclaircie fut si courte et si peu étendue, qu'il fut impossible de rien distinguer. Nous ne soupçonnions pas de terre dans cette aire de vent ; ce qui augmenta notre incertitude sur la direction de la côte. Nous avons traversé pendant la nuit les courans les plus rapides que j'eusse jamais rencontrés en pleine mer : mais comme, d'après nos observations, il n'y eut point de différence dans notre route estimée, il est probable que les courans étaient formés par la marée, et qu'ils s'étaient compensés.

Le temps devint très-mauvais pendant la nuit du 10 au 11 ; la brume s'épaissit ; il venta grand frais : je fis prendre la bordée du large. Au jour, nous revirâmes vers la côte ; nous l'approchâmes de si près, que , quoiqu'elle fût embrumée , je reconnus à une heure après midi la même pointe de la veille qui s'étendait du nord-nord-est au sud-est un quart sud, ce qui lie presque tous nos relèvemens , laissant cependant une ouverture de huit à neuf lieues , où nous n'aperçûmes pas de terre : je ne sais si la brume nous la cacha , ou s'il y a quelque profonde baie ou autres ouvertures dans cette partie ; ce que je présume , à cause de la violence des courans dont j'ai déjà parlé. Si le temps eût été plus clair, nous n'aurions laissé aucun doute sur cela ; car nous approchâmes à moins d'une lieue de la côte, dont on apercevait distinctement les brisans : elle court beaucoup plus au sud-est que je ne le pensais. Nous avons observé à midi $54^{\circ} 9' 26''$ de latitude nord ; je continuai à prolonger la côte à une lieue de distance, jusqu'à quatre heures du soir : alors la brume s'épaissit si fort , que nous n'aper-

ais pendant que s'épaissit; à portée de la voix; je pris la bordée du large. Il n'y eut point d'éclaircie dans la bordée la bordée. Il n'y eut point d'éclaircie dans la journée du 12, et je m'éloignai de terre de dix lieues, à cause de l'incertitude où j'étais de sa direction. Le 13 et le 14, le temps fut brumeux et presque calme; je profitai des petites brises pour rallier la côte, dont nous étions encore éloignés de cinq lieues, à six heures du soir.

Depuis les îles S. Carlos, nous ne trouvions plus fond, même à une lieue de terre, avec une sonde de cent vingt brasses.

Le 15 au matin, le temps s'éclaircit; nous rapprochâmes la côte à deux lieues; elle était, en quelques endroits, bordée de brisans qui s'étendaient considérablement au large; les vents soufflaient de la partie de l'est, et nous relevions dans cette baie de vent une grande baie; l'horizon était très-étendu, quoique le ciel fût couvert: nous apercevions dix-huit à vingt lieues de côte de chaque côté.

A huit heures du matin, je fus obligé de prendre le large, à cause d'une brume épaisse dont nous fûmes enveloppés, et qui dura jusqu'au 16, à dix heures; nous

aperçûmes alors la terre très-confusément dans le nord-est : la brume me fit bientôt reprendre le large. Toute la journée du 17 fut calme ; le brouillard se dissipa enfin , et je vis la côte à huit lieues. Ce défaut de vent ne me permit pas de l'approcher ; mais le 18 à midi, je n'en étais qu'à une lieue et demie ; je la prolongeai à cette distance , et j'eus connaissance d'une baie si profonde , que je n'apercevais pas les terres qui la terminaient : je lui donnai le nom de *baie de la Touche* ; elle est située par $52^{\circ} 39'$ de latitude nord , et $134^{\circ} 49'$ de longitude occidentale ; je ne doute pas qu'elle n'offre un très-bon mouillage.

Une lieue et demie plus à l'est, nous vîmes un enfoncement dans lequel il serait possible de trouver également un abri pour les vaisseaux ; mais ce lieu me parut très-inférieur à la baie de la Touche. Depuis le 55° jusqu'au 53° degré , la mer fut couverte de l'espèce de plongeon nommé par Buffon *macarcoux du Kamtschatka* ; il est noir ; son bec et ses pattes sont rouges , et il a sur la tête deux raies blanches qui s'élèvent en huppés , comme celles du *catakoua*. Nous en aperçûmes quelques-

uns au sud ; mais ils étaient rares , et on voyait que c'était en quelque sorte des voyageurs. Ces oiseaux ne s'éloignent jamais de terre de plus de cinq à six lieues ; et les navigateurs qui les rencontrent pendant la brume doivent être à peu près certains qu'ils n'en sont qu'à cette distance : nous en tuâmes deux qui furent empaillés. Cet oiseau n'est connu que par le voyage de Behring.

Le 19 au soir, nous eûmes connaissance d'un cap qui paraissait terminer la côte d'Amérique ; l'horizon était très-clair, et nous n'apercevions au-delà que quatre ou cinq petits îlots, auxquels je donnai le nom d'*îlots Kerouart*, et j'appelai la pointe *cap Hector*. Nous restâmes en calme plat toute la nuit, à trois ou quatre lieues de la terre, qu'une petite brise du nord-ouest me permit d'approcher à la pointe du jour : il me fut alors prouvé que la côte que je suivais depuis deux cents lieues finissait ici, et formait vraisemblablement l'ouverture d'un golfe ou d'un canal fort large, puisque je n'apercevais point de terre dans l'est, quoique le temps fût très-clair ; je dirigeai ma route au nord, afin de décou-

vrir le revers des terres que je venais de prolonger à l'est. Je rangeai à une lieue les îlots Kerouart et le cap Hector, et je traversai des courans très-forts; ils m'obligèrent même d'arriver, et de m'éloigner de la côte. Le cap Hector, qui forme l'entrée de ce nouveau canal, me parut un point très-intéressant à déterminer : sa latitude nord est par $51^{\circ} 57' 20''$; et sa longitude occidentale, suivant nos horloges marines, $133^{\circ} 37'$. La nuit ne me permit pas d'avancer davantage vers le nord, et je me tins bord sur bord. Au jour, je repris ma route de la veille; le temps était très-clair : je vis le revers de la baie de la Touche, auquel je donnai le nom de *cap Buache*, et plus de vingt lieues de la côte orientale que j'avais prolongée les jours précédens. Me rappelant alors la forme de la terre depuis Cross-sound, je fus assez porté à croire que cet enfoncement ressemblait à la mer de Californie, et s'étendait jusque par 57° de latitude nord. Ni la saison, ni mes projets ultérieurs, ne me permettaient de m'en assurer; mais je voulus au moins déterminer avec précision la largeur est et ouest de ce canal

venais de
une lieue
ector, et
forts; ils
de m'é-
ctor, qui
anal, me
détermi-
57' 20";
ivant nos
a nuit ne
tage vers
bord. Au
veille; le
revers de
donnai le
ngt lieues
prolongée
t alors la
ound, je
enfonce-
ornie, et
de nord.
térieurs,
er; mais
avec pré-
ce canal

ou golfe, comme on voudra l'appeler, et je dirigeai ma route au nord-est. J'observai, le 21 à midi, $52^{\circ} 1'$ de latitude nord, et $133^{\circ} 7' 31''$ de longitude occidentale: le cap Hector me restait à dix ou douze lieues au sud-ouest, et la sonde ne rapportait pas de fond. Les vents passèrent bientôt au sud-est; une brume épaisse succéda à ce ciel pur qui nous avait permis, le matin, de découvrir des terres à dix-huit ou vingt lieues; il venta grand frais: la prudence ne me permit plus de continuer ma route au nord-nord-est; je tins le vent, et je courus des bords pendant la nuit. Au jour, le vent ayant molli, quoique l'horizon fût aussi embrumé, je repris la bordée de terre, et je l'aperçus à midi à travers le brouillard. Ma latitude estimée était alors $52^{\circ} 22'$; la côte s'étendait du nord un quart nord-est à l'est un quart nord-est: la sonde rapporta cent brasses, fond de roche. Après une éclaircie de courte durée, le ciel se rembruma; le temps avait mauvaise apparence: je repris la bordée du large; mais j'avais heureusement fait de très-bons relèvemens, et je m'étais assuré de la largeur de ce canal ou

golfe, de l'est à l'ouest; elle était d'environ trente lieues comprises entre le cap Hector et le *cap Fleurieu*, du nom que j'avais donné à l'île la plus sud-est du nouveau groupe que je venais de découvrir sur la côte orientale de ce canal; et c'est derrière ce groupe d'îles que j'avais aperçu le continent, dont les montagnes primitives, sans arbres et couvertes de neige, se montraient sur plusieurs plans, ayant des pics qui paraissaient situés à plus de trente lieues dans l'intérieur des terres. Nous n'avions vu comparativement que des collines depuis Cross-sound, et mes conjectures sur un enfoncement de six ou sept degrés au nord en devinrent plus fortes. La saison ne me permettait pas d'éclaircir davantage cette opinion; nous étions déjà à la fin d'août; les brumes étaient presque continuelles; les jours commençaient aussi à devenir courts: mais, bien plus que tous ces motifs, la crainte de manquer la mousson de la Chine me fit abandonner cette recherche, à laquelle il aurait fallu sacrifier au moins six semaines, à cause des précautions nécessaires dans ces sortes de navigations,

était d'en-
tre le cap
a nom que
sud-est du
e découvrir
il ; et c'est
vais aperçu
nes primi-
de neige,
dans, ayant
s à plus de
des terres.
ement que
ad, et mes
t de six ou
nt plus for-
it pas d'é-
ion ; nous
es brumes
les jours
r courts :
motifs, la
son de la
recherche,
r au moins
utions né-
avigations,

qui ne peuvent être entreprises que pendant les plus longs et les plus beaux jours de l'année. Une saison entière suffirait à peine pour un pareil travail, qui doit être l'objet d'une mission particulière : la nôtre, infiniment plus étendue, était remplie par la détermination exacte de la largeur de ce canal, dont nous parcourûmes la profondeur à environ trente lieues au nord : nous assignâmes aussi aux caps qui forment les deux extrémités de son entrée, des latitudes et des longitudes qui méritent la même confiance que celles des caps les plus remarquables des côtes d'Europe. Je voyais avec douleur que depuis vingt-trois jours que nous étions partis de la baie des Français, nous avions fait bien peu de chemin, et je n'avais pas un instant à perdre jusqu'à Monterey. Le lecteur s'apercevra aisément que, pendant tout le cours de cette campagne, mon imagination a toujours été contrainte de se porter à deux ou trois mille lieues de mon vaisseau, parce que mes routes étaient assujetties ou aux moussons, ou aux saisons, dans tous les lieux des deux hémisphères que j'avais à parcourir, de-

vant y naviguer dans des latitudes élevées, et traverser, entre la nouvelle Hollande et la nouvelle Guinée, des détroits vraisemblablement assujettis aux mêmes moussons que ceux des Moluques, ou des autres îles de cette mer.

La brume fut très-épaisse pendant la nuit; je fis route au sud-sud-ouest: il y eut une très-belle éclaircie au jour; elle dura peu: mais, à onze heures, le ciel devint pur. Nous relevâmes le cap Fleurieu au nord-est un quart nord, et nous fîmes d'excellentes observations. Notre latitude nord était $51^{\circ} 47' 54''$, et la longitude occidentale par nos horloges marines $132^{\circ} 0' 50''$. Nous restâmes en calme toute la journée; les vents passèrent au nord-ouest, après le coucher du soleil, avec un horizon très-brumeux: j'avais relevé auparavant le cap Fleurieu au nord un quart nord-est; sa latitude et sa longitude, déterminées par M. Dagelet, sont de $51^{\circ} 45'$, et de $131^{\circ} 0' 15''$.

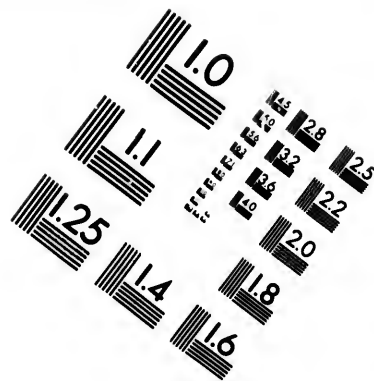
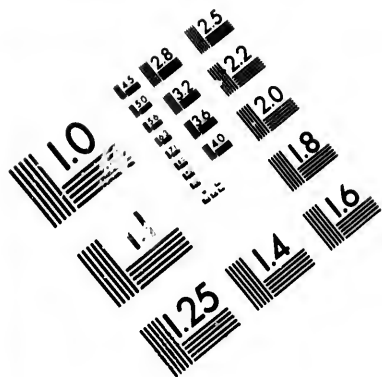
J'ai déjà dit que ce cap forme la pointe d'une île fort élevée, derrière laquelle je n'apercevais plus alors le continent, qui m'était caché par la brume; elle devint

encore plus épaisse pendant la nuit, et je perdis souvent de vue l'Astrolabe, dont j'entendais cependant la cloche.

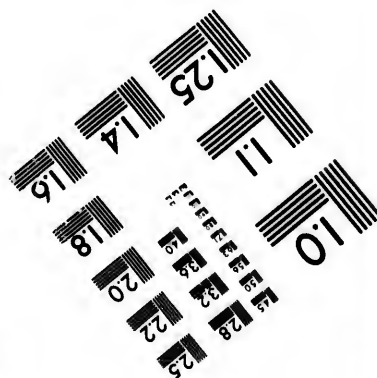
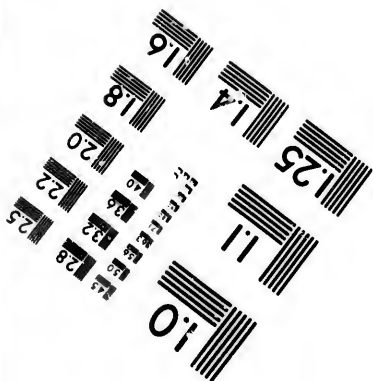
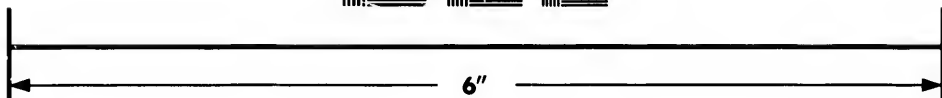
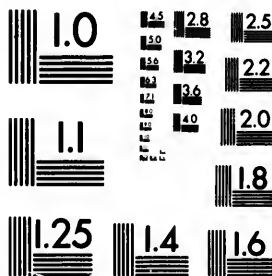
Au jour, le ciel devint beau; le cap Fleurieu me restait à dix-huit lieues dans le nord-ouest, 18° ouest; le continent s'étendait jusqu'à l'est; l'horizon, quoique terne, permettait de l'apercevoir à vingt lieues. Je fis route à l'est pour m'en approcher; mais bientôt la côte se rembruna, et il y eut, dans le sud-sud-est, une éclaircie qui me fit découvrir un cap dans cette aire de vent.

Je changeai de route, afin de ne pas m'enfoncer, en courant à l'est vent arrière, dans un golfe dont j'aurais eu beaucoup de peine à sortir; je reconnus bientôt que cette terre du sud-sud-est, sur laquelle je gouvernais, était formée de plusieurs groupes d'îles qui s'étendaient du continent aux îles du large, et sur lesquelles je n'aperçus pas un buisson; j'en passai à un tiers de lieue: on y voyait de l'herbe et du bois flotté sur la côte; la latitude et la longitude de l'île le plus à l'ouest, sont $50^{\circ} 56'$ et $151^{\circ} 38'$; je nommai ces différens groupes, *îles Sartine*. Il est vraisemblable





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WERSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
11
15 28
13 32
11 36
9 22
7 20
5 18
3 16

11
10
9 28
7 22

qu'on trouverait entre elles un passage : mais il ne serait pas prudent de s'y engager sans précaution. Après les avoir doublées, je portai vers le continent le cap à l'est-sud-est ; il s'étendait du nord-nord-est au sud-est un quart est : l'horizon était un peu brumeux , quoique assez étendu. Nous ne pouvions distinguer les sommets des montagnes ; mais nous apercevions parfaitement les terres basses.

Je restai bord sur bord toute la nuit, afin de ne pas dépasser la pointe boisée du capitaine Cook, que ce navigateur a déterminée ; ce qui formait une continuation de côte depuis le mont Saint-Élie jusqu'à Nootka, et, en me procurant l'avantage de comparer nos longitudes aux siennes, anéantissait tous les doutes qui auraient pu rester sur l'exactitude de nos déterminations. Au jour, je fis route sur la terre ; je passai à une lieue et demie de la pointe boisée, qui me restait, à midi, au nord un quart nord-ouest, à environ trois lieues : sa latitude nord précise est de $50^{\circ} 4'$, et sa longitude occidentale de $130^{\circ} 25'$.

Le 25, je continuai de courir à l'est

vers l'entrée de Nootka, dont j'aurais voulu avoir connaissance avant la nuit, quoique cette vue n'eût plus rien d'intéressant après la détermination précise de la pointe boisée. Une brume très-épaisse, qui s'éleva à cinq heures du soir, me cacha entièrement la terre, et je dirigeai ma route vers la pointe des brisans, quinze lieues au sud de Nootka, afin de reconnaître la partie de côte comprise entre le cap Flattery et la pointe des brisans, que le capitaine Cook n'a pas été à portée d'explorer : cet espace est d'environ trente lieues.

Le 26, le temps resta fort embrumé ; nous restâmes en calme et sans gouverner jusqu'au 28. J'avais profité de quelques petites brises pour m'éloigner de la côte, dont je supposais la direction au sud-est : nous étions environnés de petits oiseaux de terre qui se reposaient sur nos manœuvres ; nous en prîmes plusieurs dont les espèces sont si communes en Europe, qu'ils ne méritent pas une description. Enfin, le 28 au soir, à cinq heures, il y eut une éclaircie ; nous reconnûmes et relevâmes la pointe des brisans de Cook,

qui nous restait au nord : la terre s'étendait ensuite jusqu'au nord-est.

Le temps ne fut pas plus clair le 29 août ; mais le baromètre montait , et je fis route vers la terre , espérant qu'il y aurait éclaircie avant la nuit : je sondai de demi-heure en demi-heure ; nous passâmes de soixante-dix brasses , fond de sable , à un fond de cailloux roulés de quarante brasses , et nous retombâmes , après avoir fait une lieue , à soixante-quinze brasses , sable vaseux. Il était évident que nous avions passé sur un banc ; et il n'est peut-être pas bien aisé d'expliquer comment une montagne de cailloux roulés de cent cinquante pieds d'élévation , et d'une lieue d'étendue , se trouve sur un plateau de sable , à huit lieues au large : on sait que ces cailloux ne prennent une forme ronde que par l'effet des frottemens ; et cet amoncèlement suppose , au fond de la mer , un courant comme celui d'une rivière.

Enfin , comme je m'en étais flatté , il y eut une éclaircie au coucher du soleil. Nous relevâmes la terre depuis l'est-nord-est jusqu'au nord-ouest un quart nord. La

dernière pointe que nous avons vue au sud-est ne pouvait être qu'à six ou sept lieues du cap Flattery, dont j'aurais beaucoup désiré avoir connaissance; mais la brume fut très-épaisse.

Le 30, je repris le large; et l'horizon ayant moins d'une demi-lieue de rayon, je dirigeai ma route parallèlement à la côte, afin d'arriver promptement au 47° , dans l'intention d'en reconnaître le développement jusqu'au 45° , attendu que cette partie forme une lacune sur la carte du capitaine Cook.

Le 1^{er} septembre, à midi, j'eus connaissance d'une pointe ou d'un cap qui me restait au nord-nord-est, à environ dix lieues. La terre s'étendait jusqu'à l'est; je l'approchai jusqu'à trois ou quatre lieues: elle se dessinait mal; la brume en enveloppait toutes les formes. Les courans sont, sur cette côte, d'une violence extraordinaire; nous étions dans des tourbillons qui ne nous permettaient pas de gouverner avec un vent à filer trois nœuds, et à une distance de cinq lieues de terre.

Je prolongeai la côte pendant la nuit.

Au jour, je songeai à me rapprocher de la terre ; nous restâmes en calme plat , à quatre lieues de la côte, ballottés par les courans qui nous faisaient virer de bord à chaque instant , et dans la crainte continue d'aborder l'Astrolabe, qui n'était pas en meilleure position. Cette journée de calme fut une des plus inquiétantes que nous eussions passées depuis notre départ de France ; il n'y eut pas un souffle de vent pendant la nuit.

Au jour, nous étions à la même distance de la terre que la veille. Nos relèvemens furent presque les mêmes ; et entraînés par des courans qui s'étaient compensés , il semblait que nous eussions tourné pendant les vingt-quatre heures sur un pivot.

Enfin , à trois heures , il s'éleva une petite brise du nord-nord-ouest , à l'aide de laquelle nous pûmes gagner le large , et sortir de ces courans où nous étions engagés depuis deux jours ; cette brise poussait devant elle un banc de brume dont nous fûmes enveloppés , et qui nous fit perdre la terre de vue. Il ne nous restait guère que cinq ou six lieues de côte à développer jusqu'au 45° , point qui a été

reconnu par le capitaine Cook : le temps était trop favorable et j'étais trop pressé pour ne pas profiter de ce bon vent. Nous forçâmes de voiles. La nuit fut belle ; au jour , nous aperçûmes la terre dans le nord un quart nord-est ; le ciel était pur dans cette partie de l'horizon , mais fort embrumé plus à l'est : nous vîmes cependant la côte dans l'est-nord-est , et jusqu'à l'est-sud-est , mais pendant des instans seulement. A midi , nous étions à environ huit lieues de la côte , que nous approchâmes en faisant prendre un peu l'est à notre route. A six heures du soir , notre distance était de quatre lieues ; la terre s'étendait du nord-est à l'est-sud-est , et elle était très-embrumée. La nuit fut belle ; je prolongai la terre , qu'on apercevait au clair de la lune : le brouillard nous la cacha au lever du soleil ; mais elle reparut à midi , dans une éclaircie , depuis le nord-est jusqu'au sud un quart sud-est.

A deux heures , nous étions par le travers de neuf petites îles ou rochers éloignés d'environ une lieue du cap Blanc , qui restait au nord-est un quart est. Je les nommai *îles Necker*. Je continuai à pro-

longer la terre , le cap au sud-sud-est : à trois ou quatre lieues de distance , nous n'apercevions que le sommet des montagnes au-dessus des nuages ; elles étaient couvertes d'arbres , et on n'y voyait point de neige. A la nuit , la terre s'étendait jusqu'au sud-est ; mais nos vigies assuraient l'avoir vue jusqu'au sud un quart sud-est. Incertain de la direction de cette côte qui n'avait jamais été explorée , je fis petites voiles au sud-sud-ouest. Au jour , nous apercevions encore la terre , qui s'étendait du nord au nord un quart nord-est. Je fis gouverner au sud-est un quart est pour m'en approcher ; mais , à sept heures du matin , un brouillard épais nous la fit perdre de vue. Nous trouvâmes le ciel moins pur dans cette partie de l'Amérique que dans les hautes latitudes , où les navigateurs jouissent , au moins par intervalles , de la vue de tout ce qui se trouve au-dessus de leur horizon : la terre ne s'y montra pas une seule fois avec toutes ses formes. Le 7 , le brouillard fut encore plus épais que le jour précédent ; il s'éclaircit cependant vers midi , et nous vîmes des sommets de montagnes dans

l'est , à une assez grande distance. Je continuai à faire route pour approcher la terre, dont je n'étais qu'à quatre lieues à l'entrée de la nuit. Nous aperçûmes alors un volcan sur la cime de la montagne qui nous restait à l'est ; la flamme en était très-vive : mais bientôt une brume épaisse vint nous dérober ce spectacle ; il fallut encore s'éloigner de terre. Comme je craignais, en suivant une route parallèle à la côte , de rencontrer quelque île ou rocher un peu écarté du continent , je pris la bordée du large. La brume fut très-épaisse. Le 8 , vers dix heures du matin , il y eut une éclaircie : nous aperçûmes la cime des montagnes ; mais une barrière impénétrable à notre vue nous cacha constamment les terres basses. Le temps était devenu très-mauvais ; il ventait grand frais , et le baromètre baissait considérablement : je continuai jusqu'à l'entrée de la nuit à courir au sud-est, route qui, en me faisant prolonger la côte , devait aussi m'en approcher ; mais je l'avais perdue de vue depuis midi ; et , à l'entrée de la nuit , l'horizon était si gras , que j'aurais pu en être très-près sans la voir. Au jour , le

temps fut couvert, mais le vent modéré ; je fis gouverner à l'est vers la terre. La brume me fit bientôt changer de route, et courir à peu près parallèlement à la côte. Le temps ne fut pas plus clair le 10 et le 11 ; le résultat des routes de ces deux jours fut aussi le sud un quart sud-est. Notre horizon ne s'étendit jamais à deux lieues, et très-souvent à moins d'une portée de fusil. Les courans, ou une fausse estime, nous avaient portés 30' au sud ; mais nous étions encore à 16' au nord de Monterey. Je fis gouverner à l'est directement sur la terre : quoique le temps fût brumeux, nous avions un horizon de deux lieues. Je restai bord sur bord toute la nuit. Le ciel fut aussi couvert le lendemain ; je continuai cependant ma route sur la terre : je n'apercevais point de terre ; mais la brume nous enveloppa à quatre heures du soir, et je pris le parti de courir des bords, en attendant un temps plus clair. Nous devions être très-près de la côte ; plusieurs oiseaux de terre volaient autour de nos bâtimens, et nous primes un faucon de l'espèce des gerfauts. La brume continua toute la nuit ; et le len-

demain, à dix heures du matin, nous aperçûmes la terre très-embrumée et très-près de nous. Il était impossible de la reconnaître; j'en approchai à une lieue; je vis les brisans très-distinctement: mais quoique je fusse certain d'être dans la baie de Monterey, il était impossible de reconnaître l'établissement espagnol par un temps aussi embrumé. A l'entrée de la nuit, je repris la bordée du large, et au jour je portai vers la terre, avec une brume épaisse qui ne se dissipa qu'à midi. Je suivis alors la côte de très-près; et à trois heures après midi, nous eûmes connaissance du fort de Monterey, et de deux bâtimens à trois mâts qui étaient dans la rade. Les vents contraires nous forcèrent de mouiller à deux lieues au large, et le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre. Le commandant de ces deux bâtimens, don Estevan Martinez, nous envoya des pilotes pendant la nuit: il avait été informé par le vice-roi du Mexique, ainsi que par le gouverneur du présidio, de notre arrivée présumée dans cette baie.

Il est remarquable que, pendant cette longue traversée, au milieu des brumes

les plus épaisses, l'Astrolabe navigua toujours à la portée de la voix de ma frégate, et ne s'en écarta que lorsque je lui donnai l'ordre de reconnaître l'entrée de Monterey.

Avant de terminer ce chapitre, je crois devoir exposer mon opinion sur le prétendu canal de Saint-Lazare de l'amiral de Fuentes. Je suis convaincu que cet amiral n'a jamais existé, et qu'une navigation dans l'intérieur de l'Amérique, à travers les lacs et les rivières, et faite en aussi peu de temps, est si absurde, que sans l'esprit de système, qui est préjudiciable à toutes les sciences, des géographes d'une certaine réputation auraient rejeté une histoire dénuée de toute vraisemblance, et fabriquée en Angleterre dans le temps où les partisans et les détracteurs du passage du nord-ouest soutenaient leur opinion avec autant d'enthousiasme qu'on pouvait en mettre, à cette même époque en France, aux questions de théologie, cent fois plus ridicules encore. La relation de l'amiral de Fuentes est donc comme ces fraudes pieuses que la saine raison a rejetées depuis avec tant de mépris, et

qui ne peuvent soutenir le flambeau de la discussion : mais on peut presque regarder comme certain que , depuis Cross-sound , ou du moins depuis le port de los Remedios jusqu'au cap Hector , tous les navigateurs n'ont côtoyé que des îles par 52° , et qu'entre les îles et le continent il existe un canal dont la largeur , est et ouest , peut être plus ou moins considérable ; mais je ne crois pas qu'elle excède cinquante lieues , puisqu'elle est réduite à trente à son embouchure , entre le cap Fleurieu et le cap Hector. Ce canal doit être parsemé d'îles d'une navigation difficile , et je suis assuré qu'entre ces îles il y a plusieurs passages qui communiquent avec le grand Océan. Le port de los Remedios et le port Bucarelli des Espagnols sont à une grande distance du continent ; et si les prises de possession qui ne sont suivies d'aucun établissement n'étaient pas des titres ridicules, ceux des Espagnols dans cette partie de l'Amérique pourraient être contestés ; car il m'est démontré que le pilote Maurelle n'a pas aperçu ce continent depuis 50° jusqu'au $57^{\circ} 20'$: j'ai d'ailleurs la certitude absolue qu'au nord de Cross-sound ,

au Port des Français , nous étions en Amérique , parce que la rivière de Behring , par $59^{\circ} 9'$, est si considérable , qu'on n'en pourrait rencontrer de pareilles sur une terre qui ne serait pas d'une extrême profondeur. Je voulus la faire visiter par nos canots , mais ils ne purent vaincre les courans de l'entrée. Nos frégates mouillaient à son embouchure ; l'eau était blanchâtre et douce à trois ou quatre lieues au large : ainsi il est vraisemblable que le canal , entre les îles et le continent , ne court pas plus nord que le $57^{\circ} 30'$. Je sais que les géographes peuvent tirer des lignes au nord-est , laisser le Port des Français et la rivière de Behring en Amérique , et prolonger leur canal au nord et à l'est jusqu'aux bornes de leur imagination : mais un pareil travail , dénué de faits , ne sera qu'une absurdité ; et il est assez vraisemblable que , sur la côte de l'Amérique qui borne ce nouveau canal à l'est , on trouvera l'embouchure de quelque rivière peut-être navigable , parce qu'on ne peut guère supposer que la pente du terrain les dirige toutes vers l'est. La rivière de Behring ferait cependant exception à cette

règle : les probabilités seraient même qu'il n'y aurait point de barre à l'embouchure de ces rivières supposées , parce que ce canal , qui a peu de largeur , est abrité par les îles qui lui sont opposées à l'ouest ; et l'on sait que les barres sont formées par la réaction de la mer sur le courant des rivières.

Description de la baie de Monterey. — Détails historiques sur les deux Californies et sur leurs missions. — Mœurs et usages des Indiens convertis et des Indiens indépendans. — Grains, fruits, légumes de toute espèce. — Quadrupèdes, oiseaux, poissons, coquilles, etc. — Constitution militaire de ces deux provinces. — Détails sur le commerce, etc.

LA baie de Monterey, formée par la pointe du Nouvel-An au nord, et par celle des Cyprès au sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'est, où les terres sont basses et sablonneuses; la mer y roule jusqu'au pied des dunes de sable

dont la côte est bordée , avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue. Les terres du nord et du sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres : les vaisseaux qui veulent y relâcher doivent suivre la côte du sud ; et , après avoir doublé la pointe des Pins , qui s'avance au nord , ils ont connaissance du presidio , et ils peuvent mouiller par dix brasses en dedans et un peu en terre de cette pointe , qui les met à l'abri des vents du large. Les bâtimens espagnols qui se proposent de faire une longue relâche à Monterey , sont dans l'usage d'approcher la terre à une ou deux encâblures , par six brasses ; et ils s'amarrent à une ancre qu'ils enfoncent dans le sable du rivage : ils n'ont plus à craindre alors les vents du sud , qui sont quelquefois assez forts , mais qui n'exposent à aucun danger , puisqu'ils viennent de la côte. Nous trouvâmes fond dans toute la baie , et nous mouillâmes à quatre lieues de terre , par soixante brasses , fond de vase molle ; mais la mer y est fort grosse , et on ne peut rester que quelques heures dans un pareil mouillage , en attendant le jour , ou une éclaircie. La

marée est haute aux nouvelles et pleines lunes à une heure et demie : elle y monte de sept pieds ; et comme cette baie est très-ouverte , le courant y est presque insensible ; je ne l'ai jamais vu filer un demi-nœud. On ne peut exprimer ni le nombre de baleines dont nous fûmes environnés , ni leur familiarité ; elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet de nos frégates, et occasionaient dans l'air une très-grande puanteur. Nous ne connaissons pas cet effet des baleines ; mais les habitans nous apprirent que l'eau qu'elles lançaient était imprégnée de cette mauvaise odeur, et qu'elle se répandait assez au loin : ce phénomène n'en eût vraisemblablement pas été un pour les pêcheurs du Groënland ou de Nantuket.

Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche assez difficile ; sans cette circonstance , il y en aurait peu de plus faciles à aborder : aucune roche cachée sous l'eau ne s'étend à une encablure du rivage ; et si la brume est trop épaisse, on a la ressource d'y mouiller, et d'y attendre une éclaircie qui permette

d'avoir bonne connaissance de l'établissement espagnol, situé dans l'angle formé par la côte du sud et de l'est.

La mer était couverte de pélicans ; il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance. Nous en aperçûmes pour la première fois dans la baie de Monterey, et j'ai appris depuis qu'ils étaient très-communs sur toute la côte de la Californie : les Espagnols les appellent *alkatræ*.

Un lieutenant-colonel qui fait sa résidence à Monterey, est gouverneur des deux Californies : son gouvernement a plus de huit cents lieues de circonférence ; mais ses vrais subordonnés sont deux cent quatre-vingt-deux soldats de cavalerie qui doivent former la garnison de cinq petits forts, et fournir des escouades de quatre ou cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses établies dans l'ancienne et dans la nouvelle Californie. D'aussi petits moyens suffisent pour contenir environ cinquante mille Indiens er-

rans * dans cette vaste partie de l'Amérique , parmi lesquels dix mille à peu près ont embrassé le christianisme. Ces Indiens sont généralement petits , faibles , et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les nations du nord , dont ils n'ont ni les arts ni l'industrie ; leur couleur est très-approchante de celle des nègres dont les cheveux ne sont point laineux : ceux de ces peuples sont longs et très-forts ; ils les coupent à quatre ou cinq pouces de la racine. Plusieurs ont de la barbe ; d'autres , suivant les pères missionnaires , n'en ont jamais eu , et c'est une question qui n'est pas même décidée dans le pays **. Le gouverneur , qui avait beaucoup voyagé dans l'intérieur de ces terres , et qui vit avec les sauvages depuis quinze ans , nous assura

* Ils changent très-fréquemment de demeure , suivant la saison de la pêche ou de la chasse.

** Nous avons dit notre opinion sur la barbe des Américains , dans le chapitre précédent : mais nous écrivons les chapitres à mesure que nous voyageons ; et comme nous n'avons pas de système , lorsque nous apprenons des faits nouveaux , nous ne craignons pas de les rapporter.

que ceux qu'on voyait sans barbe, l'avaient arrachée avec des coquilles bivalves qui leur servaient de pinces; le président des missions, qui réside dans la Californie depuis cette même époque, soutenait le contraire: il était difficile à des voyageurs de décider entre eux. Obligés de ne rapporter que ce que nous avons vu, nous sommes forcés de convenir que nous n'avons aperçu de la barbe qu'à la moitié des adultes; elle était chez quelques-uns très-fournie, et aurait figuré avec éclat en Turquie, ou dans les environs de Moscow*.

Ces Indiens sont très-adroits à tirer de l'arc; ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits: il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas.

Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vîmes un

* Le gouverneur avait beaucoup plus voyagé que le missionnaire; et son opinion aurait prévalu dans mon esprit, si j'eusse été obligé de prendre un parti.

Indien ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe, et jouer cette pantomime avec une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auraient tiré à trente pas, s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches.

Lorette est le seul presidio de l'ancienne Californie sur la côte de l'est de cette presqu'île. La garnison est de cinquante-quatre cavaliers, qui fournissent de petits détachemens aux quinze missions suivantes, desservies par des pères dominicains qui ont succédé aux jésuites et aux franciscains : ces derniers sont restés seuls possesseurs des dix missions de la nouvelle Californie. Les quinze missions du département de Lorette sont : Saint-Vincent, Saint-Dominique, le Rosaire, Saint-Fernand, Saint-François de Borgia, Sainte-Gertrude, Saint-Ignace, la Guadeloupe, Sainte-Rosalie, la Conception, Saint-Joseph, Saint-François-Xavier, Lorette, Saint-Joseph du cap Lucar, et Tous-les-Saints. Environ quatre mille In-

diens , convertis et rassemblés auprès des quinze paroisses dont je viens de donner les noms , sont le seul fruit du long apostolat des différens ordres religieux qui se sont succédé dans ce pénible ministère. On peut lire dans *l'Histoire de la Californie* du père Vénégas , l'époque de l'établissement du fort Lorette , et des différentes missions qu'il protège. En comparant leur état passé avec celui de cette année , on s'apercevra que les progrès temporels et spirituels de ces missions sont bien lents ; il n'y a encore qu'une seule peuplade espagnole : il est vrai que le pays est malsain ; et la terre de la province de Sonora , qui borde la mer Vermeille au levant , et la Californie au couchant , est bien plus attrayante pour des Espagnols : ils trouvent dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes , objets bien plus précieux à leurs yeux que la pêche de perles de la presqu'île , qui exige un certain nombre d'esclaves plongeurs qu'il est souvent très-difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale , malgré son grand éloignement de Mexico , me paraît réunir infiniment plus d'avantages ;

son premier établissement , qui est Saint-Diego , ne date que du 26 juillet 1769 : c'est le présidio le plus au sud , comme Saint-François le plus au nord ; celui-ci fut bâti le 9 octobre 1776 , le canal de Sainte-Barbe en septembre 1786 , et enfin Monterey , aujourd'hui capitale et chef-lieu des deux Californies , le 3 juin 1770. La rade de ce présidio fut découverte en 1602 par Sébastien Viscaino , commandant d'une petite escadre armée à Acapulco , par ordre du vicomte de Monterey , vice-roi du Mexique. Depuis cette époque , les galions , à leur retour de Manille , ont quelquefois relâché dans cette baie , pour s'y procurer quelques rafraîchissemens après leurs longues traversées : mais ce n'est qu'en 1770 que les religieux franciscains y ont établi la première mission ; ils en ont dix aujourd'hui , dans lesquelles on compte cinq mille cent quarante-trois Indiens convertis.

La piété espagnole avait entretenu jusqu'à présent , et à grands frais , ces missions , dans l'unique vue de convertir et de civiliser les Indiens de ces contrées ; système bien plus digne d'éloge que celui

de ces hommes avides qui semblaient n'être revêtus de l'autorité nationale que pour commettre impunément les plus cruelles atrocités. Le lecteur verra bientôt qu'une nouvelle branche de commerce peut procurer à la nation espagnole plus d'avantages que la plus riche mine du Mexique; et que la salubrité de l'air, la fertilité du terrain, l'abondance enfin de toutes les espèces de pelleteries dont le débit est assuré à la Chine, donnent à cette partie de l'Amérique des avantages infinis sur l'ancienne Californie, dont l'insalubrité et la stérilité ne peuvent être compensées par quelques perles qu'il faut aller arracher du fond de la mer.

Avant l'établissement des Espagnols, les Indiens de la Californie ne cultivaient qu'un peu de maïs, et vivaient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce : les lièvres, les lapins et les cerfs y sont très-communs; les loutres de mer et les loups marins s'y trouvent en aussi grande abondance qu'au nord, et on y tue pendant l'hiver une très-grande quantité d'ours, de renards, de

loux et de chats sauvages. Les bois taillis et les plaines sont couverts de petites perdrix grises huppées qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnies de trois ou quatre cents; elles sont grasses et de fort bon goût. Les arbres servent d'habitation aux plus charmans oiseaux; nos ornithologistes ont empaillé plusieurs variétés de moineaux, de geais bleu, de mésanges, de pics tachetés, et de troupiales. Parmi les oiseaux de proie, on voyait l'aigle à tête blanche, le grand et le petit faucon, l'autour, l'épervier, le vautour noir, le grand duc, et le corbeau. On trouvait sur les étangs et sur le bord de la mer, le canard, le pélican gris et blanc à huppe jaune, différentes espèces de goélands, des cormorans, des courlis, des pluviers à collier, de petites mouettes de mer, et des hérons; enfin nous tuâmes et empaillâmes un promérops, que le plus grand nombre des ornithologistes croyait appartenir à l'ancien continent.

Cette terre est aussi d'une fertilité inexprimable; les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement: nous enrichî-

mes les jardins du gouverneur et des missions de différentes graines que nous avons apportées de Paris; elles s'étaient parfaitement conservées, et leur procureront de nouvelles jouissances.

Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois, ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili; nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité: le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un; les extrêmes, soixante et cent. Les arbres fruitiers y sont encore très-rares, mais le climat leur convient infiniment: il diffère peu de celui de nos provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif; mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent dans ces contrées, et qui procurent à cette terre une humidité très-favorable à la végétation.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert, et le platane d'occident: ils sont clair-semés, et une pelouse, sur laquelle il est très-agréable de marcher, couvre la terre de ces

forêts; on y rencontre des lacunes de plusieurs lieues, formant de vastes plaines couvertes de toute sorte de gibier. La terre, quoique très-végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air; car elle est fort mal arrosée. Le courant d'eau le plus à portée du présidio en est éloigné de deux lieues: ce ruisseau, qui coule auprès de la mission de Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel*. Cette trop grande distance de nos frégates ne nous permit pas d'y faire notre eau; nous la puisâmes dans des mares, derrière le fort, où elle était d'une très-médiocre qualité, et dissolvant à peine le savon. La rivière du Carmel, qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires et à leurs Indiens, pourrait encore, avec peu de travail, arroser leur jardin.

C'est avec la plus douce satisfaction que je vais faire connaître la conduite pieuse et sage de ces religieux qui remplissent si parfaitement le but de leur institution: je ne dissimulerai pas ce qui m'a paru répréhensible dans leur régime intérieur; mais j'annoncerai qu'individuellement bons et

humains, ils tempèrent, par leur douceur et leur charité, l'austérité des règles qui leur ont été tracées par leurs supérieurs. J'avoue que, plus ami des droits de l'homme que théologien, j'aurais désiré qu'aux principes du christianisme on eût joint une législation qui peu à peu eût rendu citoyens des hommes dont l'état ne diffère presque pas aujourd'hui de celui des nègres des habitations de nos colonies, régies avec le plus de douceur et d'humanité.

Je connais parfaitement l'extrême difficulté de ce nouveau plan; je sais que ces hommes ont bien peu d'idées, encore moins de constance, et que si on cesse de les considérer comme des enfans, ils échappent à ceux qui se sont donné la peine de les instruire; je sais aussi que les raisonnemens ne peuvent presque rien sur eux, et qu'il faut nécessairement frapper leurs sens, et que les punitions corporelles, avec les récompenses en double ration, ont été jusqu'à présent les seuls moyens adoptés par leurs législateurs: mais serait-il impossible à un zèle ardent et à une extrême patience de faire con-

naître à un petit nombre de familles les avantages d'une société fondée sur le droit des gens ; d'établir parmi elles un droit de propriété , si séduisant pour tous les hommes ; et , par ce nouvel ordre de choses , d'engager chacun à cultiver son champ avec émulation , ou à se livrer à tout autre genre de travail ?

Je conviens que les progrès de cette nouvelle civilisation seraient bien lents ; les soins qu'il faudrait se donner , bien pénibles et bien ennuyeux ; les théâtres sur lesquels il faudrait se transporter , bien éloignés ; et que les applaudissemens ne se feraient jamais entendre à celui qui aurait consacré sa vie à les mériter : aussi je ne crains pas d'annoncer que des motifs humains sont insuffisans pour un pareil ministère , et que l'enthousiasme de la religion , avec les récompenses qu'elle promet , peuvent seuls compenser les sacrifices , l'ennui , les fatigues et les risques de ce genre de vie : il ne me reste qu'à désirer un peu plus de philosophie dans les hommes austères , charitables et religieux , que j'ai rencontrés dans ces missions.

J'ai déjà fait connaître avec liberté mon opinion sur les moines du Chili, dont l'irrégularité m'a paru en général scandaleuse*. C'est avec la même vérité que je peindrai ces hommes vraiment apostoliques, qui ont abandonné la vie oisive d'un cloître, pour se livrer aux fatigues, aux soins et aux sollicitudes de tous les genres. Je vais, suivant mon usage, faire notre propre histoire en racontant la leur, et mettre sous les yeux du lecteur ce que nous avons vu et appris pendant notre court séjour à Monterey.

Nous mouillâmes, le 14 septembre au soir, à deux lieues au large, en vue du présidio et des deux bâtimens qui étaient dans la rade. Ils avaient tiré des coups de canon de quart d'heure en quart d'heure, afin de nous faire connaître le mouillage que le brouillard pouvait nous cacher. A dix heures du soir, le capitaine de la corvette *la Favorite* arriva à mon bord dans

* On peut aussi rencontrer au Chili des religieux d'un grand mérite; mais en général ils y jouissent d'une liberté contraire à l'état qu'ils ont embrassé.

sa chaloupe, et m'offrit de piloter nos bâtimens dans le port. La corvette *la Princesse* avait aussi envoyé un pilote avec sa chaloupe à bord de l'Astrolabe. Nous apprîmes que ces deux bâtimens étaient espagnols, qu'ils étaient commandés par don Estevan Martinez, lieutenant de frégate du département de Saint-Bias, dans la province de Guadalaxara. Le gouvernement entretient une petite marine dans ce port, sous les ordres du vice-roi du Mexique; elle est composée de quatre corvettes de douze canons, et d'une goëlette; leur destination particulière est l'approvisionnement des présidios de la Californie septentrionale. Ce sont ces mêmes bâtimens qui ont fait les deux dernières expéditions des Espagnols sur la côte du nord-ouest de l'Amérique; ils sont aussi quelquefois envoyés en paquebot à Manille, pour y faire promptement parvenir les ordres de la cour.

Nous appareillâmes à dix heures du matin, et mouillâmes dans la rade à midi; nous y fûmes salués de sept coups de canon, que nous rendîmes; et j'envoyai un officier chez le gouverneur avec la lettre

du ministre d'Espagne , qui m'avait été remise en France avant mon départ : elle était décachetée et adressée au vice-roi du Mexique , dont l'autorité s'étend jusqu'à Monterey, quoiqu'à onze cents lieues par terre de sa capitale.

M. Fagès, commandant du fort des deux Californies , avait déjà reçu des ordres pour nous faire le même accueil qu'aux vaisseaux de sa nation ; il mit dans leur exécution une grâce et un air d'intérêt qui méritent de notre part la plus vive reconnaissance. Il ne s'en tint pas à des paroles obligeantes : les bœufs , les légumes , le lait , furent envoyés à bord avec abondance. L'envie même de nous servir pensa troubler la paix qui régnait entre le commandant des deux corvettes et le commandant du fort : chacun voulait avoir exclusivement le droit de pourvoir à nos besoins ; et lorsqu'il fallut en solder le compte , nous fûmes obligés d'insister pour qu'on reçût notre argent. Les légumes , le lait , les poules , tous les travaux de la garnison pour nous aider à faire l'eau et le bois , furent fournis *gratis* ; et les bœufs , les moutons , le grain , furent taxés à un prix

si modéré , qu'il est évident qu'on ne nous présentait un compte que parce que nous l'avions rigoureusement exigé.

M. Fagès joignait à ces manières généreuses les procédés les plus honnêtes ; sa maison était la nôtre , et nous pouvions disposer de tous ses subordonnés.

Les pères de la mission de Saint-Charles , éloignée de deux lieues de Monterey , arrivèrent bientôt au presidio* : aussi obligés pour nous que les officiers du fort et des deux frégates , ils nous engagèrent à aller dîner chez eux , et nous promirent de nous faire connaître avec détail le régime de leurs missions , la manière de vivre des Indiens , leurs arts , leurs nouvelles mœurs , et généralement tout ce qui peut intéresser la curiosité des voyageurs. Nous acceptâmes avec empressement des offres que nous n'aurions pas craint de solliciter si nous n'eussions été prévenus ;

* Les Espagnols donnent généralement le nom de *presidio* à tous les forts , tant en Afrique qu'en Amérique , qui sont au milieu des pays infidèles ; ce qui suppose qu'il n'y a pas d'habitans , mais seulement une garnison demeurant dans l'intérieur de la citadelle.

il fut convenu que nous partirions le surlendemain. M. Fagès voulut nous accompagner, et il se chargea de nous procurer des chevaux. Après avoir traversé une petite plaine couverte de troupeaux de bœufs, et dans laquelle il ne reste que quelques arbres pour servir d'abri à ces animaux contre la pluie ou les trop grandes chaleurs, nous montâmes des collines et nous entendîmes le son de plusieurs cloches qui annonçaient notre arrivée, dont les religieux avaient été prévenus par un cavalier détaché par le gouverneur.

Nous fûmes reçus comme des seigneurs de paroisse qui font leur première entrée dans leurs terres : le président des missions, revêtu de sa chape, le goupillon à la main, nous attendait sur la porte de l'église, qui était illuminée comme aux plus grands jours de fête ; il nous conduisit au pied du maître-autel, où il entonna le *Te Deum* en actions de grâces de l'heureux succès de notre voyage.

Nous avons traversé, avant d'entrer dans l'église, une place sur laquelle les Indiens des deux sexes étaient rangés en haie ; leur physionomie n'annonçait point

l'étonnement, et laissait à douter si nous serions le sujet de leur conversation pendant le reste de la journée. La paroisse est fort propre, quoique couverte en chaume; elle est dédiée à saint Charles, et ornée d'assez bonnes peintures, copiées sur des originaux d'Italie. On y voit un tableau de l'enfer, où le peintre paraît avoir un peu emprunté l'imagination de Callot : mais comme il est absolument nécessaire de frapper vivement les sens de ces nouveaux convertis, je suis persuadé qu'une pareille représentation n'a jamais été dans aucun pays plus utile, et qu'il serait impossible au culte protestant, qui proscriit les images, et presque toutes les autres cérémonies de notre église, de faire aucun progrès parmi ce peuple. Je doute que le tableau du paradis, qui est vis-à-vis celui de l'enfer, produise sur eux un aussi bon effet : le quiétisme qu'il représente, et cette douce satisfaction des élus qui environnent le trône de l'Être suprême, sont des idées trop sublimes pour des hommes grossiers; mais il fallait mettre les récompenses à côté des châtimens, et il était d'un devoir rigoureux de

ne se permettre aucun changement dans le genre de délices que la religion catholique promet.

Nous traversâmes, en sortant de l'église, la même haie d'Indiens et d'Indiennes : ils n'avaient point abandonné leur poste pendant le *Te Deum* ; les enfans s'étaient seulement un peu écartés , et formaient des groupes auprès de la maison des missionnaires , qui est en face de la paroisse , ainsi que les différens magasins. Sur la droite est placé le village indien, composé d'environ cinquante cabanes qui servent de logement à sept cent quarante personnes des deux sexes , les enfans compris , qui composent la mission de Saint-Charles ou de Monterey.

Ces cabanes sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple ; elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur : quelques piquets de la grosseur du bras , fixés en terre , et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente ; huit à dix bottes de paille mal arrangées sur ces piquets garantissent bien ou mal les habitans de la pluie ou du vent , et plus

de la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le temps est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun , près de leur case , deux ou trois bottes de paille en réserve.

Cette architecture générale des deux Californies n'a jamais pu être changée par les exhortations des missionnaires ; les Indiens disent qu'ils aiment le grand air , qu'il est commode de mettre le feu à sa maison lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité de puces , et d'en pouvoir construire une autre en moins de deux heures. Les Indiens indépendans , qui changent si fréquemment de demeure , comme les peuples chasseurs , ont un motif de plus.

La couleur de ces Indiens , qui est celle des nègres ; la maison des religieux ; leurs magasins , qui sont bâtis en briques et enduits en mortier ; l'aire du sol sur lequel on foule le grain ; les bœufs , les chevaux , tout enfin nous rappelait une habitation de Saint-Domingue , ou de toute autre colonie. Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche ; un religieux les conduit au travail , à l'église et

à tous les exercices. Nous le disons avec peine , la ressemblance est si parfaite , que nous avons vu des hommes et des femmes chargés de fers , d'autres au bloc* ; et enfin le bruit des coups de fouet aurait pu frapper nos oreilles , cette punition étant aussi admise , mais exercée avec peu de sévérité.

Les moines , par leurs réponses à nos différentes questions , ne nous laissèrent rien ignorer du régime de cette espèce de communauté religieuse ; car on ne peut donner d'autre nom à la législation qu'ils ont établie : ils sont les supérieurs au temporel comme au spirituel ; les produits de la terre sont confiés à leur administration. Il y a sept heures de travail par jour , deux heures de prière , et quatre ou cinq les dimanches et les fêtes , qui sont consacrés entièrement au repos et au culte divin.

* Le bloc est une poutre sciée dans le sens de la longueur , dans laquelle on a creusé un trou de la grosseur d'une jambe ordinaire : une charnière de fer unit une des extrémités de cette poutre ; on l'ouvre de l'autre côté pour y faire passer la jambe du prisonnier , et on la referme avec un cadenas ; ce qui l'oblige à rester couché et dans une attitude assez gênante.

Les punitions corporelles sont infligées aux Indiens des deux sexes qui manquent aux exercices de piété; et plusieurs péchés dont le châtiment n'est réservé en Europe qu'à la justice divine, sont punis par les fers ou le bloc. Pour achever enfin la comparaison avec les communautés religieuses, du moment qu'un néophyte a été baptisé, c'est comme s'il avait prononcé des vœux éternels: s'il s'échappe pour retourner chez ses parens, dans les villages indépendans, on le fait sommer trois fois de revenir; et s'il refuse, les missionnaires réclament l'autorité du gouverneur, qui envoie des soldats pour l'arracher du milieu de sa famille*, et le fait conduire aux missions, où il est condamné à recevoir une certaine quantité de coups de fouet. Ces peuples sont si peu courageux, qu'ils n'opposent jamais aucune résistance aux trois ou quatre soldats qui violent si évidemment à leur égard le droit des gens; et cet usage, contre lequel la raison ré-

* Comme ces peuples sont en guerre avec leurs voisins, ils ne peuvent jamais s'écarter de plus de vingt ou trente lieues.

clame si fortement , est maintenu , parce que des théologiens ont décidé qu'on ne pouvait , en conscience , administrer le baptême à des hommes aussi légers , à moins que le gouvernement ne leur servît en quelque sorte de parrain , et ne répondît de leur persévérance.

Le prédécesseur de M. Fagès , M. Philippe de Nève , mort depuis quatre ans , commandant des provinces intérieures du Mexique , homme plein d'humanité , et chrétien philosophe , avait réclamé contre cette coutume ; il pensait que les progrès de la foi seraient plus rapides , et les prières des Indiens plus agréables à l'Être suprême , si elles n'étaient pas contraintes : il aurait désiré une constitution moins monarchale , plus de liberté civile aux Indiens , moins de despotisme dans la puissance exécutrice des présidios , dont le gouvernement pouvait être confié à des hommes barbares et avides ; il pensait aussi qu'il était peut-être nécessaire de modérer leur autorité par l'érection d'un magistrat qui fût comme le tribun des Indiens , et eût assez d'autorité pour les garantir des vexations. Cet homme juste servait sa patrie

depuis son enfance ; mais il n'avait point les préjugés de son état, et il savait que le gouvernement militaire est sujet à de grands inconvéniens, lorsqu'il n'est modéré par aucune puissance intermédiaire : il aurait dû sentir cependant la difficulté de maintenir ce conflit de trois autorités dans un pays aussi éloigné du gouverneur général du Mexique, puisque les missionnaires, qui sont si pieux, si respectables, sont déjà en querelle ouverte avec le gouverneur, qui m'a paru de son côté un loyal militaire.

Nous voulûmes être témoins des distributions qu'on faisait à chaque repas ; et comme tous les jours se ressemblent pour ces espèces de religieux, en traçant l'histoire d'un de ces jours, le lecteur saura celle de toute l'année.

Les Indiens se lèvent, ainsi que les missionnaires, avec le soleil, vont à la prière et à la messe, qui durent une heure ; et pendant ce temps-là on fait cuire au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu : cette espèce de bouillie, que les Indiens appellent

atole, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre ni de sel, et serait pour nous un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitans dans un vase d'écorce : il n'y a ni confusion ni désordre; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le gratin aux enfans qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Ce repas dure trois quarts d'heure; après quoi ils se rendent tous au travail : les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin; chacun enfin est employé aux différens besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou deux religieux.

Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfans, et de faire rôtir et moudre les grains : cette dernière opération est très-pénible et très-longue, parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir que d'écraser le grain sur une pierre avec un cylindre. M. de Langle, témoin de cette opération, fit présent de son moulin aux missionnaires; il était difficile de leur rendre un plus grand service : quatre femmes

feront aujourd'hui le travail de cent , et il restera du temps pour filer la laine des troupeaux , et pour fabriquer quelques étoffes grossières. Mais jusqu'à présent les religieux , plus occupés des intérêts du ciel que des biens temporels, ont beaucoup négligé l'introduction des arts les plus usuels : ils sont si austères pour eux-mêmes , qu'ils n'ont pas une seule chambre à feu , quoique l'hiver y soit quelquefois rigoureux ; et les plus grands anachorètes n'ont jamais mené une vie plus édifiante *.

À midi , les cloches annoncent le dîner ; les Indiens laissent alors leur ouvrage , et envoient prendre leur ration dans le même vase que pour le déjeuner : mais cette seconde bouillie est plus épaisse que la première ; on y mêle au blé et au maïs , des pois et des fèves ; les Indiens lui donnent le nom de *poussole*. Ils retournent au

* Le père Firmin de la Suen , président des missions de la nouvelle Californie , est un des hommes les plus estimables et les plus respectables que j'aie jamais rencontrés ; sa douceur , sa charité , son amour pour les Indiens , sont inexprimables.

travail depuis deux heures jusqu'à quatre à cinq ; ils font ensuite la prière du soir , qui dure près d'une heure , et qui est suivie d'une nouvelle ration d'*atole* pareille à celle du déjeuner. Ces trois distributions suffisent à la subsistance du plus grand nombre de ces Indiens , et on pourrait peut-être adopter cette soupe très-économique dans nos années de disette ; il faudrait y joindre quelque assaisonnement : toute la science de cette cuisine consiste à faire rôtir le grain avant de le réduire en farine. Comme les Indiennes n'ont point de vases de terre ni de métal pour cette opération , elles la font dans des corbeilles d'écorce sur de petits charbons allumés ; elles tournent ces espèces de vases avec tant d'adresse et de rapidité , qu'elles parviennent à faire enfler et crever le grain sans brûler la corbeille, quoiqu'elle soit d'une matière très-combustible ; et nous pouvons assurer que le café le mieux brûlé n'approche pas de l'égalité de torréfaction que les Indiennes savent donner à leur grain : on le leur distribue tous les matins , et la plus petite infidélité , lorsqu'elles le rendent , est punie par des

coups de fouet ; mais il est assez rare qu'elles s'y exposent. Ces punitions sont ordonnées par des magistrats indiens appelés *caciques* ; il y en a dans chaque mission trois , choisis par le peuple parmi ceux que les missionnaires n'ont pas exclus : mais , pour donner une juste idée de cette magistrature, nous dirons que ces caciques sont, comme les commandeurs d'habitation, des êtres passifs, exécuteurs aveugles des volontés de leurs supérieurs, et que leurs principales fonctions consistent à servir de bedeaux dans l'église, et à y maintenir le bon ordre et l'air de recueillement. Les femmes ne sont jamais fouettées sur la place publique, mais dans un lieu fermé et assez éloigné, peut-être afin que leurs cris n'excitent pas une trop vive compassion, qui pourrait porter les hommes à la révolte ; ces derniers, au contraire, sont exposés aux regards de tous leurs concitoyens, afin que leur punition serve d'exemple : ils demandent ordinairement grâce ; alors l'exécuteur diminue la force des coups, mais le nombre en est toujours irrévocablement fixé.

Les récompenses sont de petites distri-

butions particulières de grains , dont ils font de petites galettes cuites sous la braise ; et les jours de grandes fêtes , la ration est en bœuf : plusieurs le mangent cru , surtout la graisse , qui leur paraît un mets aussi délicieux que l'excellent beurre , ou le meilleur fromage. Ils dépouillent tous les animaux avec la plus grande adresse ; et lorsqu'ils sont gras , ils font , comme les corbeaux , un croassement de plaisir , en dévot des yeux les parties dont ils sont le plus friands.

On leur permet souvent de chasser et de pêcher pour leur compte ; et à leur retour ils font ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier ; mais ils en proportionnent la quantité à ce qui leur est rigoureusement nécessaire , ayant l'attention de l'augmenter , s'ils savent que de nouveaux hôtes sont en visite chez leurs supérieurs. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules , dont elles donnent les œufs à leurs enfans ; ces poules sont la propriété des Indiens , ainsi que leurs habillemens et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se

soient jamais volés entre eux , quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée , lorsque tous les habitans sont absens.

Ces mœurs paraîtront patriarcales à quelques-uns de nos lecteurs ; ils ne considéreront pas que , dans ces habitations , il n'est aucun ménage qui offre des objets capables de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture des Indiens étant assurée , il ne leur reste d'autre besoin que celui de donner la vie à des êtres qui doivent être aussi stupides qu'eux.

Les hommes des missions ont fait de plus grands sacrifices au christianisme que les femmes , parce que la polygamie leur était permise , et qu'ils étaient même dans l'usage d'épouser toutes les sœurs d'une famille. Les femmes ont acquis , au contraire , l'avantage de recevoir exclusivement les caresses d'un seul homme. J'avoue cependant que , malgré le rapport unanime des missionnaires sur cette prétendue polygamie , je n'ai jamais pu concevoir qu'elle ait pu s'établir chez une nation sauvage ; car le nombre des hom-

mes y étant à peu près égal à celui des femmes, il devait en résulter pour plusieurs une continence forcée, à moins que la fidélité conjugale n'y fût point aussi rigoureusement observée que dans les missions, où les religieux se sont constitués les gardiens de la vertu des femmes. Une heure après le souper, ils ont soin d'enfermer sous clef toutes celles dont les maris sont absens, ainsi que les jeunes filles au-dessus de neuf ans; et, pendant le jour, ils en confient la surveillance à des matrones. Tant de précautions sont encore insuffisantes, et nous avons vu des hommes au bloc et des femmes aux fers pour avoir trompé la vigilance de ces argus femelles qui n'ont pas assez de deux yeux.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas : mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habillemens; celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre qui couvre ses reins et descend au-dessous des aînes : les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile que la mission leur fournit pour cacher leur

nudité ; et un petit manteau de peau de lapin couvre leurs épaules et descend jusqu'à la ceinture ; il est attaché avec une ficelle sous le menton : le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête ; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très-bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée : celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches ; c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc et une jupe de peau de cerf, qui couvre leurs reins, et descend à mi-jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans n'ont qu'une simple ceinture, et les enfans de l'autre sexe sont tout nus.

Les cheveux des hommes et des femmes sont coupés à quatre ou cinq pouces de leurs racines. Les Indiens des rancheries*, n'ayant point d'instrumens de fer, font cette opération avec des tisons allumés ; ils sont aussi dans l'usage de se peindre le corps en rouge, et en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont proscrit

* Nom des villages des Indiens indépendans.

la première de ces peintures ; mais ils ont été obligés de tolérer l'autre , parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis : ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir , quoiqu'ils les aient perdus depuis long-temps ; ils se croient même offensés , si par inadvertance on a prononcé leur nom devant eux. Les liens de la famille ont moins de force que ceux de l'amitié : les enfans reconnaissent à peine leur père ; ils abandonnent sa cabane lorsqu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance : mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère , qui les a élevés avec une extrême douceur , et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfans du même âge.

Les vieillards des rancheries qui ne sont plus en état de chasser , vivent aux dépens de tout leur village , et sont assez généralement considérés. Les sauvages indépendans sont très-fréquemment en guerre ; mais la crainte des Espagnols leur fait respecter les missions , et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages chrétiens. Leurs armes

sont l'arc et les flèches armées d'un silex très-artistement travaillé : ces arcs , en bois et doublés d'un nerf de bœuf , sont très-supérieurs à ceux des habitans de la baie des Français.

On nous assura qu'ils ne mangeaient ni leurs prisonniers ni leurs ennemis tués à la guerre ; que cependant lorsqu'ils avaient vaincu et mis à mort sur le champ de bataille des chefs ou des hommes très-courageux , ils en mangeaient quelques morceaux , moins en signe de haine et de vengeance, que comme un hommage qu'ils rendaient à leur valeur, et dans la persuasion que cette nourriture était propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent , comme en Canada , la chevelure des vaincus , et arrachent leurs yeux , qu'ils ont l'art de préserver de la corruption , et qu'ils conservent précieusement comme des signes de leur victoire. Leur usage est de brûler les morts , et d'en déposer les cendres dans des morais.

Ils ont deux jeux qui occupent tous leurs loisirs. Le premier, auquel ils donnent le nom de *takersia* , consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de trois

pouces de diamètre dans un espace de dix toises en carré, nettoyé d'herbe et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette, de la grosseur d'une canne ordinaire, et de cinq pieds de long; ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement: s'ils y réussissent, ils gagnent deux points; et si le cercle, en cessant de rouler, repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un: la partie est en trois points. Ce jeu leur fait faire un violent exercice, parce que le cercle, ou les baguettes, sont toujours en action.

L'autre jeu, nommé *toussi*, est plus tranquille; on le joue à quatre, deux de chaque côté; chacun à son tour cache dans une de ses mains un morceau de bois, pendant que son partenaire fait mille gestes pour occuper l'attention des adversaires. Il est assez curieux pour un observateur de les voir accroupis les uns vis-à-vis des autres, gardant le plus profond silence, observant les traits du visage et les plus petites circonstances qui peuvent les aider à deviner la main qui cache le morceau de bois: ils gagnent ou perdent un

point , suivant qu'ils ont bien ou mal rencontré ; et ceux qui l'ont gagné ont droit de cacher à leur tour. La partie est en cinq points : l'enjeu ordinaire est des rassades ; et chez les Indiens indépendans, les faveurs de leurs femmes : ceux-ci n'ont aucune connaissance d'un dieu ni d'un avenir, à l'exception de quelques nations du Sud qui en avaient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires : ils plaçaient leur paradis au milieu des mers, où les élus jouissaient d'une fraîcheur qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlans, et ils supposaient l'enfer dans le creux des montagnes.

Les missionnaires, toujours persuadés, d'après leurs préjugés, et peut-être d'après leur propre expérience, que la raison de ces hommes n'est presque jamais développée, ce qui est pour eux un juste motif de les traiter comme des enfans, n'en admettent qu'un très-petit nombre à la communion : ce sont les génies de la peuplade qui, comme Descartes et Newton, auraient éclairé leur siècle et leurs compatriotes, en leur apprenant que quatre et quatre font huit, calcul au-dessus

de la portée d'un grand nombre. Le régime des missions n'est pas propre à les faire sortir de cet état d'ignorance ; tout y est combiné pour obtenir les récompenses de l'autre vie ; et les arts les plus usuels , celui même de la chirurgie de nos villages , n'y sont pas exercés : plusieurs enfans périssent de la suite de hernies que la plus légère adresse pourrait guérir, et nos chirurgiens ont été assez heureux pour en soulager un petit nombre, et leur apprendre à se servir de bandages.

Il faut convenir que si les jésuites n'étaient ni plus pieux ni plus charitables que ces religieux , ils étaient au moins plus habiles : l'édifice immense qu'ils ont élevé au Paraguay , doit exciter la plus vive admiration ; mais on aura toujours à reprocher à leur ambition et à leurs préjugés ce système de communauté, si contraire aux progrès de la civilisation , et trop servilement imité dans toutes les missions de la Californie. Ce gouvernement est une véritable théocratie pour les Indiens ; ils croient que leurs supérieurs sont en communication immédiate et continue avec Dieu , et qu'ils le font des-

cedre chaque jour sur l'autel. A la faveur de cette opinion , les pères vivent au milieu des villages avec la plus grande sécurité; leurs portes ne sont pas même fermées la nuit pendant leur sommeil , quoique l'histoire de leur mission fournisse l'exemple d'un religieux massacré : on sait que cet assassinat fut la suite d'une émeute occasionnée par une imprudence ; car l'homicide est un crime très-rare , même parmi les indépendans ; il n'est cependant vengé que par le mépris général. Mais si un homme succombe sous les coups de plusieurs , on suppose qu'il a mérité son sort , puisqu'il s'est attiré tant d'ennemis.

La Californie septentrionale , dont l'établissement le plus au nord est Saint-François , par 37° 58' de latitude , n'a de bornes , suivant l'opinion du gouverneur de Monterey , que celles de l'Amérique ; et nos vaisseaux , en pénétrant jusqu'au mont Saint-Élie , n'en ont pas atteint les limites. Aux motifs de piété qui avaient déterminé l'Espagne à sacrifier des sommes considérables pour l'entretien de ses présidios et des missions , se joignent aujourd'hui de puissantes raisons d'état , qui peuvent

diriger l'attention du gouvernement vers cette précieuse partie de l'Amérique, où les peaux de loutre sont aussi communes qu'aux îles Aleutiennes, et dans les autres parages fréquentés par les Russes.

Nous trouvâmes à Monterey un commissaire espagnol appelé M. Vincent Vassadre y Vega ; il avait apporté au gouverneur des ordres par lesquels il lui était enjoint de rassembler toutes les peaux de loutre de ses quatre présidios et des dix missions, le gouvernement s'en réservant exclusivement le commerce. M. Fagès m'assura qu'il en pourrait fournir vingt mille chaque année ; et comme il connaissait le pays, il ajouta que, si le commerce de la Chine comportait un débit de trente mille peaux, deux ou trois établissemens au nord de Saint-François les procureraient bientôt au commerce de sa nation.

On ne peut assez s'étonner que les Espagnols, ayant des rapports si prochains et si fréquens avec la Chine par Manille, aient ignoré jusqu'à présent la valeur de cette précieuse fourrure.

C'est au capitaine Cook, c'est à la pu-

blication de son ouvrage , qu'ils doivent ce trait de lumière qui leur procurera les plus grands avantages : ainsi ce grand homme a voyagé pour toutes les nations , et la sienne n'a sur les autres que la gloire de l'entreprise et celle de l'avoir vu naître.

La loutre est un amphibie aussi commun sur toute la côte occidentale de l'Amérique , depuis le 28° jusqu'au 60°, que les loups marins sur la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Les Indiens , qui ne sont pas aussi bons marins que les Esquimaux , et dont les canots , à Monterey , ne sont faits que de jones* , les prennent à terre avec des lacs , ou les assomment à coups de bâtons lorsqu'ils les trouvent éloignés du rivage : pour cet effet , ils se tiennent cachés derrière des roches , car au moindre bruit cet animal s'effraie et plonge tout de suite dans l'eau. Avant cette année , une peau de loutre n'avait

* Ceux du canal de Sainte-Barbe et de Saint-Diégo ont des pirogues de bois construites à peu près comme celles des habitans de Mowée , mais sans balancier.

pas plus de valeur que deux peaux de lièvre : les Espagnols ne soupçonnaient pas qu'elle pût être recherchée ; ils n'en avaient jamais envoyé en Europe ; et Mexico était un pays trop chaud, pour qu'on pût supposer qu'elles y fussent d'aucun débit.

Je pense qu'il y aura, sous peu d'années, une très-grande révolution dans le commerce des Russes à Kiatcha, par la difficulté qu'ils auront à soutenir cette concurrence. La comparaison que j'ai faite des peaux de loutre de Monterey avec celles de la baie des Français, me porte à croire que les peaux du Sud sont un peu inférieures ; mais la différence est si petite, que je n'en suis pas rigoureusement certain, et je doute que cette infériorité puisse faire une différence de dix pour cent dans le prix de la vente. Il est presque certain que la nouvelle compagnie de Manille cherchera à s'emparer de ce commerce ; et c'est ce qui peut arriver de plus heureux aux Russes, parce qu'il est de la nature des privilèges exclusifs de porter la mort ou au moins l'engourdissement dans toutes les branches du commerce et

de l'industrie ; et il n'appartient qu'à la liberté de leur donner toute l'activité dont ils sont susceptibles.

La nouvelle Californie, malgré sa fertilité, ne compte pas encore un seul habitant ; quelques soldats mariés avec des Indiennes, qui demeurent dans l'intérieur des forts, ou qui sont répandus comme des escouades de maréchaussée dans les différentes missions, constituent jusqu'à présent toute la nation espagnole de cette partie de l'Amérique. Elle ne le céderait en rien à la Virginie, qui lui est opposée, si elle était à une moindre distance de l'Europe ; mais sa proximité de l'Asie pourrait l'en dédommager, et je crois que de bonnes lois, et surtout la liberté du commerce, lui procureraient bientôt quelques habitans : car les possessions de l'Espagne sont si étendues, qu'il est impossible de penser que, d'ici à bien long-temps, la population puisse augmenter dans aucune de ses colonies. Le grand nombre de célibataires des deux sexes, qui, par principe de perfection, se sont voués à cet état, et la politique constante du gouvernement de n'admettre qu'une religion, et

d'employer les moyens les plus violens pour la maintenir , opposeront sans cesse un nouvel obstacle à tout accroissement.

Le régime des peuplades converties au christianisme serait plus favorable à la population, si la propriété et une certaine liberté en étaient la base ; cependant, depuis l'établissement des dix différentes missions de la Californie septentrionale, les pères y ont baptisé sept mille sept cent un Indiens des deux sexes, et enterré seulement deux mille trois cent quatre-vingt-huit : mais il faut remarquer que ce calcul n'apprend pas, comme ceux de nos villes d'Europe, si la population augmente ou diminue, parce qu'ils baptisent tous les jours des Indiens indépendans; il en résulte seulement que le christianisme se propage, et j'ai déjà dit que les affaires de l'autre vie ne pouvaient être en meilleures mains.

Les franciscains missionnaires sont presque tous européens ; ils ont un collège * à Mexico, dont le gardien est, en Amérique, le général de son ordre : cette mai-

* C'est le nom qu'ils donnent à leur couvent.

son ne dépend pas du provincial des franciscains du Mexique, et ses supérieurs sont en Europe.

Le vice-roi est aujourd'hui seul juge des affaires contentieuses des différentes missions qui ne reconnaissent pas l'autorité du commandant de Monterey; celui-ci est seulement obligé de leur donner main-forte lorsqu'ils la réclament : mais comme il a des droits sur tous les Indiens, et principalement sur ceux des rancheries, qu'il commande en outre les escouades de cavalerie en résidence dans les missions, ces différens rapports troublent très-fréquemment l'harmonie entre le gouvernement militaire et le gouvernement religieux, qui, en Espagne, a de grands moyens pour ne pas perdre le procès. Ces affaires étaient portées autrefois devant le gouverneur des provinces intérieures; mais le nouveau vice-roi, don Bernardo Galves, a réuni tous les pouvoirs.

L'Espagne donne quatre cents piastres à chaque missionnaire, dont le nombre est fixé à deux par paroisse; s'il y en a un surnuméraire, il ne reçoit point de solde. L'argent est bien peu nécessaire

dans un pays où l'on ne trouve rien à acheter ; les rassades sont la seule monnaie des Indiens : en conséquence , le collège de Mexico n'envoie jamais une piastre en nature , mais la valeur en effets , tels que bougie pour l'église , chocolat , sucre , huile , vin , avec quelques toiles que les missionnaires divisent en petites ceintures , pour couvrir ce que la modestie ne permet plus aux Indiens convertis de montrer. La solde du gouverneur est de quatre mille piastres ; celle de son lieutenant , de quatre cent cinquante ; celle du capitaine inspecteur des deux cent quatre-vingt-trois cavaliers distribués dans les deux Californies , de deux mille. Chaque cavalier en a deux cent dix-sept ; mais il est obligé de pourvoir à sa subsistance , de se fournir de chevaux , d'habillemens , d'armement , et généralement de tous ses besoins. Le gouvernement , qui a des haras et des troupeaux de bœufs , vend aux soldats les chevaux , ainsi que la viande nécessaire à leur consommation. Le prix d'un bon cheval est de huit piastres , et celui d'un bœuf de cinq. Le gouverneur est

administrateur des haras et parcs à bœufs ; à la fin de l'année , il fait à chaque cavalier le décompte de ce qui lui reste en argent , et le paie très-exactement.

Comme les soldats * nous avaient rendu mille petits services , je demandai à leur faire présent d'une pièce de drap bleu ; et j'envoyai aux missions, des couvertures, des étoffes, des rassades, des outils de fer, et généralement tous les petits effets qui pouvaient leur être nécessaires, et que nous n'avions pas eu occasion de distribuer aux Indiens du Port des Français. Le président annonça à tout le village que c'était un présent de leurs fidèles et anciens alliés, qui professaient la même religion que les Espagnols ; ce qui nous attira si particulièrement leur bienveillance, que chacun d'eux nous apporta, le lendemain, une botte de foin ou de paille pour les bœufs et les moutons que nous devions embarquer. Notre jardinier donna aux missionnaires quelques pommes de terre du Chili, parfaitement conservées ; je crois que ce n'est pas un de nos moindres

* Ils n'étaient que dix-huit au présidio.

dres présens, et que cette racine réussira parfaitement dans les terres légères et très-végétales des environs de Monterey.

Dès le jour de notre arrivée nous nous étions occupés du soin de faire notre eau et notre bois ; il nous était permis de le couper le plus à portée possible de nos chaloupes. Nos botanistes, de leur côté, ne perdirent pas un moment pour augmenter leur collection de plantes : mais la saison n'était pas favorable ; la chaleur de l'été les avait entièrement desséchées, et leurs graines étaient répandues sur la terre : celles que M. Collignon, notre jardinier, put reconnaître, sont, la grande absinthe, l'absinthe maritime, l'aurone mâle, l'armoise, le thé du Mexique, la verge d'or du Canada, l'aster (œil de christ), la mille-feuille, la morelle à fruit noir, la perce-pierre (criste-marine), et la menthe aquatique. Les jardins du gouverneur et des missions étaient remplis d'une infinité de plantes potagères qui furent cueillies pour nous ; et nos équipages n'ont eu, dans aucun pays, une plus grande quantité de légumes.

Nos lithologistes n'étaient pas moins zélés que les botanistes, mais ils furent encore moins heureux; ils ne rencontrèrent sur les montagnes, dans les ravins, sur le bord de la mer, qu'une pierre légère et argileuse, d'une décomposition facile, et qui est une espèce de marne; ils trouvèrent aussi des blocs de granit dont les veines recélaient du feld-spath cristallisé, quelques morceaux de porphyre et de jaspe roulés, mais nulle trace de métal. Les coquilles n'y sont pas plus abondantes, à l'exception de superbes oreilles de mer, dont la nacre est du plus bel orient; elles ont jusqu'à neuf pouces de longueur, sur quatre de largeur; tout le reste ne vaut pas le soin qu'on se donnerait à le rassembler*. La côte orientale et méridionale de l'ancienne Californie est bien plus riche dans cette partie de l'histoire naturelle: on y trouve des huîtres dont les perles égalent en beauté et en grosseur celles de Ceylan, ou du golfe

* On y trouve de petites olives, des buccins, et différens limaçons de mer qui n'offrent rien de curieux.

Persique. Ce serait encore un article d'une grande valeur et d'un débit assuré à la Chine ; mais il est impossible aux Espagnols de suffire à tous leurs moyens d'industrie.

Le 22 au soir tout était embarqué ; nous prîmes congé du gouverneur et des missionnaires. Nous emportions autant de provisions qu'à notre sortie de la Conception ; la basse-cour de M. Fagès et celle des religieux avaient passé dans nos cages : ces derniers y avaient joint , en outre , du grain , des fèves , des pois , et n'avaient conservé que ce qui leur était rigoureusement nécessaire ; ils ne voulaient recevoir aucun paiement , et ils ne cédèrent qu'aux représentations que nous leur fîmes qu'ils n'étaient qu'administrateurs et non propriétaires des biens des missions.

Le 23 , les vents furent contraires , et , le 24 au matin , nous mîmes à la voile avec une brise de l'ouest. Don Estevan Martinez s'était rendu à bord dès la pointe du jour ; sa chaloupe et tout son équipage furent constamment à nos ordres , et nous aidèrent dans tous nos travaux. Je ne puis

exprimer que bien faiblement les sentimens de reconnaissance que nous devons à ses bons procédés, ainsi qu'à ceux de M. Vincent Vassadre y Vega, jeune homme plein d'esprit et de mérite, qui devait partir pour la Chine, afin d'y conclure un traité de commerce relatif aux peaux de loutre.

Pendant que nos équipages s'occupaient du remplacement de l'eau et du bois qui nous étaient nécessaires, M. Dagelet fit mettre à terre son quart-de-cercle, afin de fixer, avec la plus grande précision, la latitude de Monterey.

D'après les observations de M. de Lamanon, il n'est, peut-être, aucun pays où les différens idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale. Les nombreuses peuplades qui divisent cette contrée, quoique très-près les unes des autres, vivent isolées et ont chacune une langue particulière. C'est la difficulté de les apprendre toutes, qui console les missionnaires de n'en savoir aucune. Ils ont besoin d'un interprète pour leurs sermons et leurs exhortations à l'heure de la mort.

Monterey, et la mission de S. Carlos

qui en dépend , comprennent le pays des Achastliens et des Ecclemachs. Les deux langues de ces peuples , en partie réunis dans la même mission , en formeraient bientôt une troisième , si les Indiens chrétiens cessaient de communiquer avec ceux des rancheries. La langue des Achastliens est proportionnée au faible développement de leur intelligence. Comme ils ont peu d'idées abstraites , ils ont peu de mots pour les exprimer.

Le pays des Ecclemachs s'étend à plus de vingt lieues à l'est de Monterey : la langue de ses habitans diffère absolument de toutes celles de leurs voisins ; elle a même plus de rapport avec nos langues européennes qu'avec celles de l'Amérique. Ce phénomène grammatical , le plus curieux à cet égard qui ait encore été observé sur ce continent , intéressera peut-être les savans qui cherchent dans la comparaison des langues l'histoire de la transplantation des peuples. Il paraît que les langues de l'Amérique ont un caractère distinctif qui les sépare absolument de celles de l'ancien continent. En les rapprochant de celles du Brésil , du Chili ,

d'une partie de la Californie, ainsi que des nombreux vocabulaires donnés par les différens voyageurs, on voit que généralement les langues américaines manquent de plusieurs lettres labiales, et plus particulièrement de la lettre F, que les Ecclemachs emploient, et prononcent comme les Européens. L'idiome de cette nation est d'ailleurs plus riche que celui des autres peuples de la Californie, quoiqu'il ne puisse être comparé aux langues des nations civilisées. Si on se pressait de conclure de ces observations, que les Ecclemachs sont étrangers à cette partie de l'Amérique, il faudrait admettre au moins qu'ils l'habitent depuis long-temps; car ils ne diffèrent en rien par la couleur, par les traits, et généralement par toutes les formes extérieures, des autres peuples de cette contrée.

Départ de Monterey. — Projet de la route que nous nous proposons de suivre en traversant l'Océan occidental jusqu'à la Chine. — Vaine recherche de l'île de Nostra Senora de la Gorta. — Découverte de l'île Necker. — Rencontre pendant la nuit d'une vigie sur laquelle nous faillîmes de nous perdre. — Description de cette vigie. — Détermination de sa latitude et de sa longitude. — Vaine recherche des îles de la Mira et des Jardins. — Nous avons connaissance de l'île de l'Assomption des Mariannes. — Description et véritable position de cette île en latitude et en longitude ; erreur des anciennes cartes des Mariannes. — Nous déterminons la longitude et la latitude des îles Bashées. — Nous mouillons dans la rade de Macao.

La partie du grand Océan que nous avons à traverser pour nous rendre à Macao, est une mer presque inconnue, sur laquelle nous pouvions espérer de rencontrer quelques îles nouvelles : les Espagnols, qui seuls la fréquentent, n'ont plus, depuis long-temps, cette ardeur des découvertes, que la soif de l'or avait peut-

être excitée, mais qui leur faisait braver tous les dangers. A l'ancien enthousiasme a succédé le froid calcul de la sécurité; leur route, pendant la traversée d'Acapulco à Manille, est renfermée dans un espace de vingt lieues, entre le 13^e et le 14^e degré de latitude; à leur retour, ils parcourent à peu près le 40^e parallèle, à l'aide des vents d'ouest, qui sont très-fréquens dans ces parages. Certains, par une longue expérience, de n'y rencontrer ni vigies ni basses, ils peuvent naviguer la nuit avec aussi peu de précaution que dans les mers d'Europe; leurs traversées étant plus directes sont plus courtes, et les intérêts de leurs commettans en sont moins exposés à être anéantis par des naufrages.

Notre campagne ayant pour objet de nouvelles découvertes, et le progrès de la navigation dans les mers peu connues, nous évitions les routes fréquentées, avec autant de soin que les galions en mettent, au contraire, à suivre en quelque sorte le sillon du vaisseau qui les a précédés: nous étions cependant assujettis à naviguer dans la zone des vents alizés; nous n'aurions pu, sans leur secours, nous flatter d'arri-

ver en six mois à la Chine, et conséquemment suivre le plan ultérieur de notre voyage.

En partant de Monterey, je formai le projet de diriger ma route au sud-ouest, jusque par 28° de latitude, parallèle sur lequel quelques géographes ont placé l'île de Nostra Senora de la Gorta. Toutes mes recherches pour connaître le voyageur qui a fait anciennement cette découverte ont été infructueuses.

Les vents contraires et les calmes nous retinrent deux jours à vue de Monterey; mais bientôt ils se fixèrent au nord-ouest, et me permirent d'atteindre le 28° parallèle, sur lequel je me proposais de parcourir l'espace de cinq cents lieues, jusqu'à la longitude assignée à l'île de Nostra Senora de la Gorta. J'avais le projet de décliner ensuite vers le sud-ouest, et de couper la route du capitaine Clerke au 20° degré de latitude, et par le 179° degré de longitude orientale, méridien de Paris; c'est à peu près le point où ce capitaine anglais fut obligé d'abandonner cette route pour se rendre au Kamtschatka.

Ma traversée fut d'abord très-heureuse;

les vents du nord-est succédèrent aux vents de nord-ouest, et je ne doutai pas que nous n'eussions atteint la région des vents constans : mais, dès le 18 octobre, ils passèrent à l'ouest, et ils y furent aussi opiniâtres que dans les hautes latitudes, ne variant que du nord-ouest au sud-ouest. Je luttai pendant huit ou dix jours contre ces obstacles, profitant des différentes variations pour m'élever à l'ouest, et gagner enfin la longitude sur laquelle je m'étais proposé d'arriver.

Les pluies et les orages furent presque continuels ; l'humidité était extrême dans nos entre-ponts ; toutes les hardes des matelots étaient mouillées, et je craignais beaucoup que le scorbut ne fût la suite de ce contre-temps : mais nous n'avions plus que quelques degrés à parcourir pour parvenir au méridien que je voulais atteindre ; j'y arrivai le 27 octobre. Nous n'eûmes d'autre indice de terre que deux espèces de coulon-chauds *, qui furent pris à bord de l'Astrolabe ; mais ils étaient si maigres,

* Oiseaux de rivage, plus particulièrement connus sous le nom d'alouettes de mer.

qu'il nous parut très-possible qu'ils se fussent égarés sur les mers depuis longtemps , et ils pouvaient venir des îles Sandwich , dont nous n'étions éloignés que de cent vingt lieues. L'île Nostra Señora de la Gorta étant portée sur ma carte espagnole 45' plus au sud et 4° plus à l'ouest que sur la carte de l'amiral Anson, je dirigeai ma route dans le dessein de passer sur ce second point , et je ne fus pas plus heureux. Les vents d'ouest continuant toujours à souffler dans ces parages , je cherchai à me rapprocher du Tropique pour trouver enfin les vents alizés qui devaient nous conduire en Asie , et dont la température me paraissait plus propre à maintenir la bonne santé de nos équipages : nous n'avions encore aucun malade ; mais notre voyage , quoique déjà très-long , était à peine commencé , relativement à l'espace immense qui nous restait à parcourir. Si le vaste plan de notre navigation n'effrayait personne , nos voiles et nos agrès nous avertissaient chaque jour que nous tenions constamment la mer depuis seize mois ; à chaque instant nos manœuvres se rompaient , et nos voiliers ne pou-

vaient suffire à réparer des toiles qui étaient presque entièrement usées : nous avions , à la vérité , des rechanges à bord ; mais la longueur projetée de notre voyage exigeait la plus sévère économie. Près de la moitié de nos cordages était déjà hors de service , et nous étions bien loin d'être à la moitié de notre navigation.

Le 3 novembre , par $24^{\circ} 4'$ de latitude nord , et $165^{\circ} 2'$ de longitude occidentale , nous fûmes environnés d'oiseaux du genre des fous , des frégates et des hirondelles de mer , qui généralement s'éloignent peu de terre : nous naviguâmes avec plus de précaution , faisant petites voiles la nuit ; et le 4 novembre , au soir , nous eûmes connaissance d'une île qui nous restait à quatre ou cinq lieues dans l'ouest ; elle paraissait peu considérable , mais nous nous flattions qu'elle n'était pas seule.

Je fis signal de tenir le vent , et de rester bord sur bord toute la nuit , attendant le jour avec la plus vive impatience pour continuer notre découverte. A cinq heures du matin , le 5 novembre , nous n'étions qu'à trois lieues de l'île , et j'arrivai vent arrière pour la reconnaître. Je hélai à l'As-

trolabe de chasser en avant, et de se disposer à mouiller, si la côte offrait un ancrage et une anse où il fût possible de débarquer.

Cette île, très-petite, n'est, en quelque sorte, qu'un rocher de cinq cents toises environ de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation : on n'y voit pas un seul arbre, mais il y a beaucoup d'herbe vers le sommet; le roc nu est couvert de fientes d'oiseaux, et paraît blanc, ce qui le fait contraster avec différentes taches rouges sur lesquelles l'herbe n'a point poussé. J'en approchai à un tiers de lieue; les bords étaient à pic, comme un mur, et la mer brisait partout avec force : ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Sa latitude et sa longitude sont 23° 34' nord, et 166° 52' à l'occident de Paris : je l'ai nommée *île Necker*. Si sa stérilité la rend peu importante, sa position précise devient très-intéressante aux navigateurs, auxquels elle pourrait être funeste. Il m'a paru évident que l'île Necker n'est plus aujourd'hui que le sommet, ou en quelque sorte le noyau d'une île beaucoup plus considérable, que la mer a minée peu à peu, parce qu'elle était vrai-

semblablement composée d'une substance tendre ou dissoluble : mais le rocher qu'on aperçoit aujourd'hui est très-dur ; il bravera, pendant bien des siècles, la lime du temps et les efforts de la mer. Comme il nous importait beaucoup de connaître l'étendue de ce banc, nous continuâmes à sonder à bord des deux frégates, en dirigeant notre route à l'ouest. Le fond augmenta graduellement, à mesure que nous nous éloignâmes de terre ; et à dix milles environ de distance, une ligne de cent cinquante brasses ne rapporta plus de fond : mais sur cet espace de dix milles nous ne trouvâmes qu'un fond de corail et de coquilles pourries.

Nous eûmes sans cesse, pendant cette journée, des vigies au haut des mâts. Le temps était par grains, et pluvieux ; il y avait cependant, de moment en moment, de très-beaux éclaircis, et notre horizon s'étendait alors à dix ou douze lieues : au coucher du soleil surtout, il fut le plus beau possible. Nous n'apercevions rien autour de nous : mais le nombre des oiseaux ne diminuait pas, et nous en voyions des volées de plusieurs centaines, dont les

routes se croisaient ; ce qui mettait en défaut nos observations , relativement au point de l'horizon vers lequel ils paraissaient se diriger.

Nous avions eu une si belle vue à l'entrée de la nuit , et la lune , qui était presque pleine , répandait une si grande lumière , que je crus pouvoir faire route : en effet , j'avais aperçu la veille , au clair de la lune , l'île Necker à quatre ou cinq lieues de distance : j'ordonnai cependant de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Depuis notre départ de Monterey , nous n'avions eu ni une plus belle nuit , ni une plus belle mer ; et c'est cette tranquillité de l'eau qui pensa nous être si funeste. Vers une heure et demie du matin , nous découvrîmes des brisans à deux encâblures de l'avant de notre frégate ; la mer était si belle , comme je l'ai déjà dit , qu'ils ne faisaient presque pas de bruit , ne déferlaient que de loin en loin et très-peu. L'Astrolabe en eut connaissance en même temps ; ce bâtiment en était un peu plus éloigné que la Boussole ; mais je ne crois pas qu'on puisse estimer à plus d'une encâblure la distance

où nous avons été de ces brisans. Nous venions d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs aient pu se trouver ; et je dois à mon équipage la justice de dire qu'il n'y a jamais eu , en pareille circonstance , moins de désordre et de confusion : la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisans , eût nécessairement entraîné notre perte. Nous aperçûmes pendant près d'une heure la continuation de ces brisans ; mais ils s'éloignaient dans l'ouest , et à trois heures on les avait perdus de vue. Je suis persuadé que si nous n'avions pas reconnu plus particulièrement cette vigie , elle aurait laissé beaucoup de doutes sur la réalité de son existence. Mais il ne suffisait pas d'en être certain , et d'avoir échappé au danger ; je voulais encore que les navigateurs n'y fussent plus exposés : en conséquence , à la pointe du jour , je fis signal de virer de bord pour la retrouver. Nous en eûmes connaissance à huit heures du matin , dans le nord-nord-ouest ; je forçai de voiles pour en approcher , et bientôt nous aperçûmes un îlot ou rocher

fendu , de cinquante toises au plus de diamètre , et de vingt ou vingt-cinq d'élévation ; il était placé sur l'extrémité nord-ouest de cette batture dont la pointe du sud-est , sur laquelle nous avons été si près de nous perdre , s'étendait à plus de quatre lieues dans cette aire de vent. Entre l'îlot et les brisans du sud-est , nous vîmes trois bancs de sable qui n'étaient pas élevés de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer ; ils étaient séparés entre eux par une espèce d'eau verdâtre qui ne paraissait pas avoir une brasse de profondeur : des rochers à fleur d'eau , sur lesquels la mer brisait avec force , entouraient cet écueil , comme un cercle de diamans entoure un médaillon , et le garantissaient ainsi des fureurs de la mer. Nous le côtoyâmes à moins d'une lieue de distance dans la partie de l'est, et dans celles du sud et de l'ouest ; il ne nous resta d'incertitude que pour la partie du nord, qui n'avait pu être aperçue que du haut des mâts , et à vue d'oiseau : ainsi il est possible qu'elle soit beaucoup plus étendue que nous ne l'avons jugé ; mais sa longueur , du sud-est au nord-ouest , ou depuis l'extrémité des brisans

qui avaient failli nous être si funestes , jusqu'à l'îlot, est de quatre lieues. La position géographique de cet îlot , qui est le seul endroit apparent , a été fixée par M. Dagelet à $23^{\circ} 45'$ de latitude nord , et $168^{\circ} 10'$ de longitude occidentale ; il est distant de vingt-trois lieues , à l'ouest un quart nord-ouest , de l'île Necker : il ne faut pas perdre de vue que la pointe de l'est en est à quatre lieues plus près. J'ai nommé cet écueil *Basse des frégates françaises* , parce qu'il s'en est fallu de très-peu qu'il n'ait été le dernier terme de notre voyage.

Je dirigeai ensuite ma route à l'ouest-sud-ouest. J'avais remarqué que tous les nuages paraissaient s'amonceler dans cette aire de vent, et je me flattais d'y trouver enfin une terre de quelque importance. Une grosse houle , qui venait de l'ouest-nord-ouest , me faisait présumer qu'il n'y avait point d'île au nord , et j'avais de la peine à me persuader que l'île Necker et la Basse des frégates françaises ne précédassent pas un archipel peut-être habité , ou au moins habitable : mais mes conjectures ne se réalisèrent pas ; bientôt les oiseaux disparurent , et nous perdîmes tout espoir de rien rencontrer.

Je ne changeai pas le plan que je m'étais fait de couper la route du capitaine Clerke au 179° degré de longitude orientale, et j'atteignis ce point le 16 novembre. Mais quoique au sud du Tropicque de plus de deux degrés, nous ne trouvâmes pas ces vents alizés qui, dans l'Océan atlantique, n'éprouvent par cette latitude que des variations légères et momentanées; et dans un espace de plus de huit cents lieues, jusqu'aux environs des Mariannes, nous avons suivi le parallèle des 20° avec des vents presque aussi variables que ceux qu'on éprouve aux mois de juin et de juillet sur les côtes de France. Les vents de nord-ouest qui élevaient beaucoup la mer, passaient au nord, et successivement au nord-est; le temps devenait clair et très-beau: bientôt ils tournaient à l'est et au sud-est; le ciel était alors blanchâtre et terne, et il pleuvait beaucoup: quelques heures après, lorsque ces mêmes vents avaient passé au sud-ouest, puis à l'ouest, et enfin au nord-ouest, l'horizon s'éclaircissait. Cette révolution durait trois ou quatre jours; et il n'est pas arrivé une seule fois que les vents du sud-est soient revenus à l'est et au nord-est.

J'avais dirigé ma route dans le dessein de passer entre l'île de la Mira et les îles Déserte et des Jardins ; mais leurs noms oiseux occupent sur les cartes des espaces où il n'y eut jamais de terre , et trompent ainsi les navigateurs, qui les rencontreront peut-être un jour à plusieurs degrés au nord ou au sud. L'île de l'Assomption elle-même , qui fait partie d'un groupe d'îles si connues , sur lesquelles nous avons une histoire en plusieurs volumes , est placée, sur la carte des jésuites , copiée par tous les géographes , 30' trop au nord ; sa véritable position est par $19^{\circ} 45'$ de latitude nord, et $143^{\circ} 15'$ de longitude orientale.

Comme nous avons relevé du mouillage les Mangs 28° ouest à environ cinq lieues, nous avons reconnu que les trois rochers de ce nom sont aussi placés 30' trop au nord ; et il est à peu près certain que la même erreur existe pour Uracas, la dernière des îles Mariannes, dont l'archipel ne s'étendrait que jusqu'à $20^{\circ} 20'$ de latitude nord. Les jésuites ont assez bien estimé leurs distances entre elles ; mais ils ont fait à cet égard de très-mauvaises observations astronomiques. Ils n'ont pas

jugé plus heureusement de la grandeur de l'Assomption : ils lui attribuent six lieues de circonférence ; les angles que nous avons pris la réduisent à la moitié , et le point le plus élevé est à environ deux cents toises au-dessus du niveau de la mer. L'imagination la plus vive se peindrait difficilement un lieu plus horrible. L'aspect le plus ordinaire, après une aussi longue traversée , nous eût paru ravissant : mais un cône parfait , dont le pourtour , jusques à quarante toises au-dessus du niveau de la mer , était aussi noir que du charbon, ne pouvait qu'affliger notre vue, en trompant nos espérances ; car , depuis plusieurs semaines, nous nous entretenions des tertres et des cocos que nous nous flattons de trouver sur une des îles Mariannes.

Nous apercevions , à la vérité , quelques cocotiers , qui occupent à peine la quinzième partie de la circonférence de l'île , sur une profondeur de quarante toises , et qui étaient tapis , en quelque sorte , à l'abri des vents d'est ; c'est le seul endroit où il soit possible aux vaisseaux de mouiller , par un fond de trente brasses , sable noir , qui s'étend à moins d'un quart de

lieu. L'Astrolabe avait gagné ce mouillage : j'avais aussi laissé tomber l'ancre à une portée de pistolet de cette frégate ; mais ayant chassé une demi-encâblure , nous perdîmes fond et fûmes obligés de la relever avec cent brasses de câble , et de courir deux bords pour rapprocher la terre. Ce petit malheur m'affligea peu , parceque je voyais que l'île ne méritait pas un long séjour. Mon canot était à terre , commandé par M. Boutin , lieutenant de vaisseau , ainsi que celui de l'Astrolabe , dans lequel M. de Largle s'était embarqué avec MM. de la Martinière , Vaujuas , Prévost et le père Receveur. J'avais observé , à l'aide de ma lunette , qu'ils avaient eu beaucoup de peine à débarquer ; la mer brisait partout , et ils avaient profité d'un intervalle en se jetant à l'eau jusques au cou : ma crainte était que le rembarquement ne fût encore plus difficile , la lame pouvant augmenter d'un instant à l'autre ; c'était désormais le seul événement qui pût m'y faire mouiller , car nous étions tous aussi pressés d'en partir que nous avions été ardens à désirer d'y arriver. Heureusement , à deux heures , je

vis revenir nos canots, et l'Astrolabe mit sous voile. M. Boutin me rapporta que l'île était mille fois plus horrible qu'elle ne le paraissait d'un quart de lieue ; la lave qui a coulé a formé des ravins et des précipices , bordés de quelques cocotiers rabougris, très-clair-semés, et entremêlés de lianes et d'un petit nombre de plantes , entre lesquelles il est presque impossible de faire cent toises en une heure. Quinze ou seize personnes furent employées depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, pour porter aux deux canots environ cent noix de cocos , qu'elles n'avaient que la peine de ramasser sous les arbres ; mais l'extrême difficulté consistait à les porter sur le bord de la mer , quoique la distance fût très-petite. La lave sortie d'un cratère s'est emparée de tout le pourtour du cône , jusqu'à une lisière d'environ quarante toises vers la mer ; le sommet paraît en quelque sorte comme vitrifié , mais d'un verre noir et couleur de suie. Nous n'avons jamais aperçu le haut de ce sommet , il est toujours resté coiffé d'un nuage : mais quoique nous ne l'ayons pas vu fumer , l'odeur de soufre qu'il répan-

allait jusqu'à une demi-lieue en mer, m'a fait soupçonner qu'il n'était pas entièrement éteint, et qu'il était possible que sa dernière éruption ne fût pas ancienne; car il ne paraissait aucune trace de décomposition sur la lave du milieu de la montagne.

Tout annonçait qu'aucune créature humaine, aucun quadrupède, n'avait jamais été assez malheureux pour n'avoir que cet asile, sur lequel nous ne vîmes que des crabes de la plus grande espèce, qui seraient très-dangereux la nuit si l'on s'abandonnait au sommeil; on en rapporta un à bord: il est vraisemblable que ce crustacé a chassé de l'île les oiseaux de mer, qui pondent toujours à terre, et dont les œufs auront été dévorés. Nous ne vîmes au mouillage que trois ou quatre fous; mais lorsque nous approchâmes des Mangs, nos vaisseaux furent environnés d'une quantité innombrable d'oiseaux. M. de Langle tua sur l'île de l'Assomption un oiseau noir, ressemblant à un merle, qui n'augmenta pas notre collection, parce qu'il tomba dans un précipice. Nos naturalistes y trouvèrent, dans le creux

des rochers, de très-belles coquilles. M. de la Martinière fit une ample moisson de plantes, et rapporta à bord trois ou quatre espèces de bananiers, que je n'avais jamais vues dans aucun pays. Nous n'aperçûmes d'autres poissons qu'une carangue rouge, de petits requins, et un serpent de mer qui pouvait avoir trois pieds de longueur sur trois pouces de diamètre. Les cent noix de cocos, et le petit nombre d'objets d'histoire naturelle que nous avions si rapidement dérobés à ce volcan, car c'est le vrai nom de l'île, avaient exposé nos canots et nos équipages à d'assez grands dangers. M. Boutin, obligé de se jeter à la mer pour débarquer et se rembarquer, avait eu plusieurs blessures aux mains, qu'il avait été forcé d'appuyer contre les roches tranchantes dont l'île est bordée; M. de Langle avait aussi couru quelques risques : mais ils sont inséparables de tous les débarquemens dans des îles aussi petites, et surtout d'une forme aussi ronde; la mer, qui vient du vent, glisse sur la côte, et forme sur tous les points un ressac qui rend le débarquement très-dangereux.

Heureusement nous avions assez d'eau pour nous rendre à la Chine ; car il eût été difficile d'en prendre à l'Assomption , si toutefois il y en a sur cette île : nos voyageurs n'en avaient vu que dans le creux de quelques rochers , où elle se conservait comme dans un vase , et le plus considérable n'en contenait pas six bouteilles.

A trois heures , l'Astrolabe ayant mis sous voile , nous continuâmes notre route à l'ouest quart nord-ouest , prolongeant , à trois ou quatre lieues , les Mangs , qui nous restaient au nord-est quart nord. J'aurais bien désiré pouvoir déterminer la position d'Uracas , la plus septentrionale des îles Mariannes ; mais il fallait perdre une nuit , et j'étais pressé d'atteindre la Chine , dans la crainte que les vaisseaux d'Europe n'en fussent partis avant notre arrivée : je souhaitais ardemment faire parvenir en France les détails de nos travaux sur la côte de l'Amérique , ainsi que la relation de notre voyage jusqu'à Macao ; et pour ne pas perdre un instant , je fis route toutes voiles dehors.

Les deux frégates furent environnées ,

pendant la nuit , d'une innombrable quantité d'oiseaux , lesquels me parurent être des habitans des Mangs et d'Uracas , qui ne sont que des rochers. Il est évident que ces oiseaux ne s'en éloignent que sous le vent ; car nous n'en avons presque point vu dans l'est des Mariannes, et ils nous ont accompagnés cinquante lieues dans l'ouest. Le plus grand nombre étaient des espèces de frégates et de fous , avec quelques goélands , des hirondelles de mer et des paille-en-queue , ou oiseaux du Tropique. Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines, la mer très-grosse , et les courans nous portèrent constamment au sud : leur vitesse peut être évaluée à un demi-nœud par heure. La frégate fit un peu d'eau, pour la première fois depuis notre départ de France ; mais j'en attribuai la cause à quelques coutures de la flottaison , dont l'étaupe s'était pourrie. Nos calfats , qui , pendant cette traversée , reprirent le côté du bâtiment , trouvèrent plusieurs coutures presque entièrement vides ; et ils soupçonnaient celles qui étaient auprès de l'eau d'être dans le même état : il ne leur avait

pas été possible de les travailler à la mer, mais ce fut leur première occupation à notre arrivée dans la rade de Macao.

Le 28, nous eûmes connaissance des îles Bashées*. Nous passâmes à une lieue des deux rochers qui sont le plus au nord : ils doivent être appelés *îlots*, malgré l'autorité de Dampier, parce que le moins gros a une demi-lieue de tour; et, quoiqu'il ne soit point boisé, on aperçoit beaucoup d'herbes du côté de l'est. La longitude orientale de cet îlot, déterminée lorsqu'il nous restait à une lieue au sud, a été fixée, d'après le *medium* de plus de soixante observations de distance, prises dans les circonstances les plus favorables, par $119^{\circ}41'$, et sa latitude nord par $21^{\circ}9'13''$ **.

M. Bernizet a aussi tracé la direction de toutes ces îles entre elles, et levé un plan qui est le résultat de plus de deux cents

* Guillaume Dampier les a ainsi nommées parce qu'on y boit abondamment une liqueur enivrante qui porte ce nom.

** J'ai cru qu'il était nécessaire d'apprendre aux navigateurs que ces prétendus rochers sont de petites îles, parce que cette dénomination m'a induit en erreur pendant plusieurs heures.

relèvemens. Je ne me proposai pas d'y relâcher, les Bashées ayant déjà été visitées plusieurs fois, et rien ne pouvant nous y intéresser. Après en avoir déterminé la position, je continuai donc ma route vers la Chine, et, le 2 janvier 1787, nous fûmes environnés d'un très-grand nombre de bateaux pêcheurs qui tenaient la mer par un très-mauvais temps : ils ne purent faire aucune attention à nous. Le genre de leur pêche ne permet pas qu'ils se détournent pour accoster les vaisseaux; ils draguent sur le fond avec des filets extrêmement longs, et qu'on ne pourrait pas lever en deux heures.

Le même jour, nous eûmes connaissance de la Pierre-Blanche; nous mouillâmes le soir au nord de l'île Ling-ting, et le lendemain dans la rade de Macao, après avoir embouqué un canal que je crois peu fréquenté, quoique très-beau * :

* Les navigateurs qui voudront connaître ce canal, doivent se procurer la carte de Dalrymple, gravée dans le *Neptune* de Daprés; nous avons laissé au sud la grande Lamma, les îles de Ling-ting, de Chichow, de Laf-sam-mée, de Long-shitow, de Chang-chow, et n'avons laissé au nord que l'île Sockochow et la grande île Lantao.

nous avons pris des pilotes chinois en dedans de l'île Lamma.

Arrivée à Macao. — Séjour dans la rade du Typa. — Accueil obligeant du gouverneur. — Description de Macao. — Son gouvernement. — Sa population. — Ses rapports avec les Chinois. — Départ de Macao. — Atterrage sur l'île de Luçon. — Incertitude de la position des bancs de Bulinao, Mansiloq et Marivelle. — Description du village de Marivelle ou Mirabelle. — Nous entrons dans la baie de Manille par la passe du sud; nous avons essayé vainement celle du nord. — Observation pour louvoyer sans risque dans la baie de Manille. — Mouillage à Cavite.

LES Chinois qui nous avaient pilotés devant Macao, refusèrent de nous conduire au mouillage du Typa; ils montrèrent le plus grand empressement de s'en aller avec leurs bateaux, et nous avons appris depuis, que, s'ils avaient été aperçus, le mandarin de Macao aurait exigé de chacun d'eux la moitié de la somme

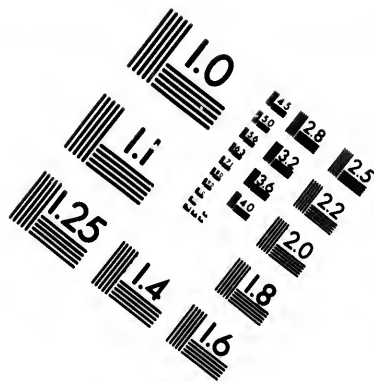
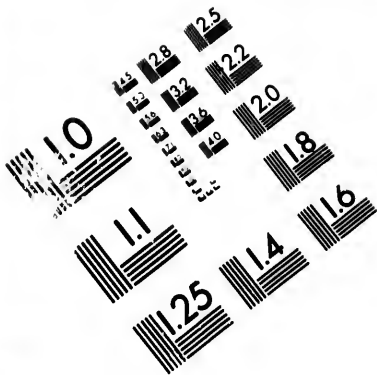
qu'il avait reçue. Ces sortes de contributions sont assez ordinairement précédées de plusieurs volées de coups de bâton. Ce peuple , dont les lois sont si vantées en Europe , est peut-être le plus malheureux , le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre , si toutefois on peut juger du gouvernement chinois par le despotisme du mandarin de Macao.

Le temps , qui était très-couvert , nous avait empêchés de distinguer la ville ; il s'éclaircit à midi , et nous la relevâmes à l'ouest un degré sud à environ trois lieues. J'envoyai à terre un canot , commandé par M. Bôutin , pour prévenir le gouverneur de notre arrivée , et lui annoncer que nous nous proposons de faire quelque séjour dans la rade , afin d'y rafraîchir et d'y reposer nos équipages. M. Bernardo Alexis de Lemos , gouverneur de Macao , reçut cet officier de la manière la plus obligeante ; il nous offrit tous les secours qui dépendaient de lui , et il envoya sur-le-champ un pilote more pour nous conduire au mouillage du Typa : nous appareillâmes le lendemain à la

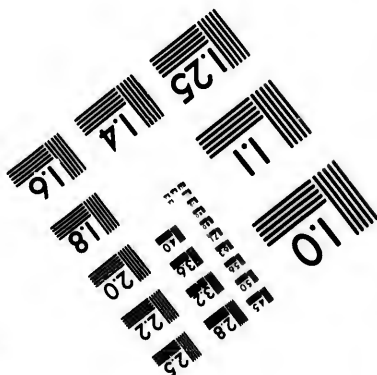
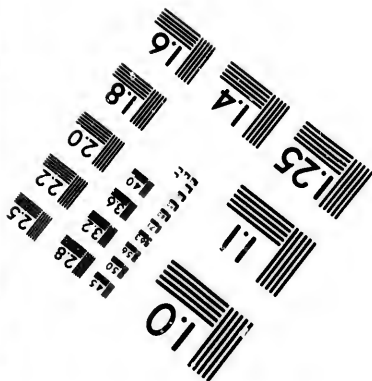
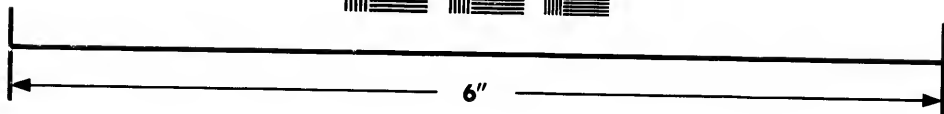
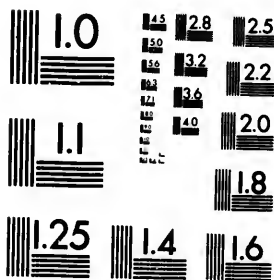
pointe du jour , et nous laissâmes tomber l'ancre à huit heures du matin , la ville de Macao restant au nord-ouest , à cinq milles.

Nous mouillâmes à côté d'une flûte française , commandée par M. de Richery , enseigne de vaisseau : elle venait de Manille ; elle était destinée par MM. d'Entrecasteaux et Cossigny à naviguer sur les côtes de l'est , et à y protéger notre commerce. Nous eûmes donc enfin , après dix-huit mois , le plaisir de rencontrer non-seulement des compatriotes , mais même des camarades et des connaissances. M. de Richery avait accompagné , la veille , le pilote more , et nous avait apporté une quantité très-considérable de fruits , de légumes , de viande fraîche , et généralement tout ce qu'il avait supposé pouvoir être agréable à des navigateurs après une longue traversée. Notre air de bonne santé parut le surprendre ; il nous apprit les nouvelles politiques de l'Europe , dont la situation était absolument la même qu'à notre départ de France : mais toutes ses recherches à Macao , pour trouver quelqu'un qui eût été chargé de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.0
1.5
2.0

nos paquets , furent vaines ; il était plus que probable qu'il n'était arrivé à la Chine aucune lettre à notre adresse , et nous eûmes la douleur de craindre d'avoir été oubliés par nos familles et par nos amis. Les situations tristes rendent injuste : il était possible que ces lettres que nous regrettions si fort eussent été confiées au bâtiment de la compagnie qui avait manqué son voyage ; il n'était venu cette année que sa conserve , et on avait appris par le capitaine que la plus grande partie des fonds et toutes les lettres avaient été embarquées sur l'autre vaisseau. Nous fûmes peut-être plus affligés que les actionnaires , des contre-temps qui avaient empêché l'arrivée de ce bâtiment ; et il nous fut impossible de ne pas remarquer que , sur vingt-neuf vaisseaux anglais , cinq hollandais , deux danois , un suédois , deux américains et deux français , le seul qui eût manqué son voyage était de notre nation. Comme les Anglais ne confient ces commandemens qu'à des marins extrêmement instruits , un pareil événement leur est presque inconnu ; et lorsqu'arrivés trop tard dans les mers de Chine , ils y trou-

vent la mousson du nord-est formée , ils luttent avec opiniâtreté contre cet obstacle; ils pénètrent souvent à l'est des Philippines, et, s'élevant au nord dans cette mer infiniment plus vaste et moins exposée aux courans, ils rentrent par le sud des îles Bashées , vont atterrir sur Piedra-Blanca, et passent, comme nous, au nord de la grande Lamma. Nous fûmes témoins de l'arrivée d'un vaisseau anglais qui , après avoir fait cette route , mouilla dix jours après nous dans la rade de Macao , et monta tout de suite à Canton.

Mon premier soin , après avoir affourché la frégate , fut de descendre à terre avec M. de Langle, pour remercier le gouverneur de l'accueil obligeant qu'il avait fait à M. Boutin , et lui demander la permission d'avoir un établissement à terre , afin d'y dresser un observatoire, et de faire reposer M. Dagelet, que la traversée avait beaucoup fatigué , ainsi que M. Rollin , notre chirurgien-major , qui , après nous avoir garantis du scorbut et de toutes les autres maladies par ses soins et ses conseils , aurait lui-même succombé aux fatigues de notre longue navigation , si

notre arrivée eût été retardée de huit jours.

M. de Lémos nous reçut comme des compatriotes; toutes les permissions furent accordées avec une honnêteté que les expressions ne peuvent rendre; sa maison nous fut offerte; et comme il ne parlait pas français, son épouse, jeune Portugaise de Lisbonne, lui servait d'interprète: elle ajoutait aux réponses de son mari une grâce, une amabilité qui lui était particulière, et que des voyageurs ne peuvent se flatter de rencontrer que très-rarement dans les principales villes de l'Europe.

Dona Maria de Saldagna avait épousé M. de Lémos à Goa, il y avait douze ans, et j'étais arrivé dans cette ville, commandant la flûte la Seine, peu après son mariage: elle eut la bonté de me rappeler cet événement qui était très-présent à ma mémoire, et d'ajouter obligeamment que j'étais une ancienne connaissance: appelant ensuite tous ses enfans, elle me dit qu'elle se présentait ainsi à ses amis, que leur éducation était l'objet de tous ses soins, qu'elle était fière d'être leur mère, qu'il

fallait lui pardonner cet orgueil, et qu'elle voulait se faire connaître avec tous ses défauts.

Aucune partie du monde n'a peut-être jamais offert un tableau plus ravissant ; les plus jolis enfans entouraient et embrassaient la mère la plus charmante ; et la bonté et la douceur de cette mère se répandaient sur tout ce qui l'entourait.

Nous sûmes bientôt qu'à ses agrémens et à ses vertus privées elle joignait un caractère ferme et une âme élevée ; que , dans plusieurs circonstances délicates où M. de Lémós s'était trouvé vis-à-vis des Chinois , il avait été confirmé dans ses résolutions généreuses par Mme de Lémós , et qu'ils avaient pensé l'un et l'autre qu'ils ne devaient pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs , sacrifier l'honneur de leur nation à aucun autre intérêt. L'administration de M. de Lémós aurait fait époque, si l'on eût été assez éclairé à Goa pour lui conserver sa place plus de trois années, et pour lui laisser le temps d'accoutumer les Chinois à une résistance dont ils ont perdu le souvenir depuis plus d'un siècle.

Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao qu'en Europe , par l'extrême

difficulté de pénétrer dans cet empire , je n'imiterai pas les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connaître ; et je me bornerai à décrire les rapports des Européens avec les Chinois , l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent , la faible protection qu'ils peuvent retirer de l'établissement portugais sur la côte de la Chine , l'importance enfin dont pourrait être la ville de Macao pour une nation qui se conduirait avec justice , mais avec fermeté et dignité , contre le gouvernement peut-être le plus injuste , le plus oppresseur et en même temps le plus lâche qui existe dans le monde.

Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions , dont les deux cinquièmes sont soldés en argent , le reste en draps anglais , en calin de Batavia ou de Malac , en coton de Surate ou de Bengale , en opium de Patna , en bois de sandal , et en poivre de la côte de Malabar. On apporte aussi d'Europe quelques objets de luxe , comme glaces de la plus grande dimension , montres de Genève , corail , perles fines ; mais ces derniers articles doivent à peine être comptés , et

ne peuvent être vendus avec quelque avantage qu'en très-petite quantité. On ne rapporte en échange de toutes ces richesses que du thé vert ou noir, avec quelques caisses de soie écrue pour les manufactures européennes; car je compte pour rien les porcelaines qui lestent les vaisseaux, et les étoffes de soie qui ne procurent presque aucun bénéfice. Aucune nation ne fait certainement un commerce aussi avantageux avec les étrangers, et il n'en est point cependant qui impose des conditions aussi dures, qui multiplie avec plus d'audace les vexations, les gênes de toute espèce : il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton, qui l'ont embarqué, et ont sillonné la moitié du globe pour apporter cette feuille dans nos marchés.

Il m'est impossible de ne pas rapporter qu'un canonier anglais, faisant un salut par ordre de son capitaine, tua, il y a deux ans, un pêcheur chinois dans un champan qui était venu imprudemment se placer sous la volée de son canon et qu'il ne pouvait apercevoir. Le *santoq* ou gou-

verneur de Canton réclama le canonnier, et ne l'obtint enfin qu'en promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal, ajoutant qu'il n'était pas assez injuste pour punir un homicide involontaire. Sur cette assurance, ce malheureux lui fut livré, et deux heures après il était pendu. L'honneur national eût exigé une vengeance prompte et éclatante, mais des bâtimens marchands n'en avaient pas les moyens; et les capitaines de ces navires, accoutumés à l'exactitude, à la bonne foi, et à la modération qui ne compromet pas les fonds des commettans, ne purent entreprendre une résistance généreuse, qui aurait occasioné une perte de quarante millions à la compagnie dont les vaisseaux seraient revenus à vide: mais ils ont sans doute dénoncé cette injure, et ils se sont flattés qu'ils en obtiendraient satisfaction. J'oserais assurer que tous les employés des différentes compagnies européennes donneraient collectivement une grande partie de leur fortune, pour qu'enfin on apprît à ces lâches mandarins qu'il est un terme à toutes les injustices, et que les leurs ont passé toutes les bornes.

Les Portugais ont encore plus que tous les autres peuples à se plaindre des Chinois ; on sait à quel titre respectable ils sont possesseurs de Macao. Le don de l'emplacement de cette ville est un monument de la reconnaissance de l'empereur Camhy ; elle fut donnée aux Portugais pour avoir détruit, dans les îles des environs de Canton, les pirates qui infestaient les mers et ravageaient toutes les côtes de la Chine. C'est une vaine déclamation d'attribuer la perte de leurs privilèges à l'abus qu'ils en ont fait : leurs crimes sont dans la faiblesse de leur gouvernement. Chaque jour les Chinois leur ont fait de nouvelles injures, à chaque instant ils ont annoncé de nouvelles prétentions : le gouvernement portugais n'y a jamais opposé la moindre résistance ; et cette place, d'où une nation européenne qui aurait un peu d'énergie imposerait à l'empereur de la Chine, n'est plus en quelque sorte qu'une ville chinoise, dans laquelle les Portugais sont soufferts, quoiqu'ils aient le droit incontestable d'y commander, et les moyens de s'y faire craindre s'ils y entretenaient seulement une garnison de deux mille

Européens , avec deux frégates , quelques corvettes et une galiote à bombes.

Macao , situé à l'embouchure du Tigre , peut recevoir dans sa rade , à l'entrée du Typa , des vaisseaux de soixante-quatre canons ; et dans son port , qui est sous la ville et communique avec la rivière en remontant dans l'est , des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux , à moitié chargés. Suivant nos observations , sa latitude nord est de $22^{\circ} 12' 40''$, et sa longitude orientale de $111^{\circ} 19' 30''$.

L'entrée de ce port est défendue par une forteresse à deux batteries , qu'il faut ranger , en entrant , à une portée de pistolet. Trois petits forts , dont deux armés de douze canons et un de six , garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise chinoise : ces fortifications , qui sont dans le plus mauvais état , seraient peu redoutables à des Européens ; mais elles peuvent imposer à toutes les forces maritimes des Chinois. Il y a de plus une montagne qui domine la plage , et sur laquelle un détachement pourrait soutenir un très-long siège. Les Portugais de Macao , plus religieux que militaires , ont

bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnait cette montagne et formait un poste inexpugnable.

Le côté de terre est défendu par deux forteresses : l'une est armée de quarante canons , et peut contenir mille hommes de garnison ; elle a une citerne, deux sources d'eau vive, et des casemates pour renfermer les munitions de guerre et de bouche : l'autre forteresse, sur laquelle on compte trente canons, ne peut comporter plus de trois cents hommes ; elle a une source qui est très-abondante et ne tarit jamais. Ces deux citadelles commandent tout le pays. Les limites portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville ; elles sont bordées d'une muraille gardée par un mandarin avec quelques soldats. Ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois : il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites ; mais il peut visiter la place et même les fortifications, inspecter les douanes, etc. Dans ces occasions, les Portugais lui doivent un salut de cinq coups de canon. Mais aucun Européen ne peut faire un pas sur le territoire chinois au-delà de

la muraille ; une imprudence le mettrait à la discrétion des Chinois, qui pourraient ou le retenir prisonnier, ou exiger de lui une grosse somme : quelques officiers de nos frégates s'y sont cependant exposés, et cette petite légèreté n'a eu aucune suite fâcheuse.

La population entière de Macao peut être évaluée à vingt mille âmes, dont cent Portugais de naissance, sur deux mille métis ou Portugais indiens ; autant d'esclaves cafres qui leur servent de domestiques ; le reste est Chinois, et s'occupe du commerce et de différens métiers qui rendent ces mêmes Portugais tributaires de leur industrie. Ceux-ci, quoique presque tous mulâtres, se croiraient déshonorés s'ils exerçaient quelque art mécanique, et faisaient ainsi subsister leur famille ; mais leur amour-propre n'est pas révolté de solliciter sans cesse, et avec importunité, la charité des passans.

Le vice-roi de Goa nomme à toutes les places civiles et militaires de Macao ; le gouverneur est de son choix, ainsi que tous les sénateurs qui partagent l'autorité civile. Il vient de fixer la garnison à cent

quatre - vingts cipayes, indiens et cent vingt hommes de milice : le service de cette garde consiste à faire la nuit des patrouilles; les soldats sont armés de bâtons; l'officier seul a droit d'avoir une épée, mais dans aucun cas il ne peut en faire usage contre un Chinois. Si un voleur de cette nation est surpris enfonçant une porte, ou enlevant quelque effet, il faut l'arrêter avec la plus grande précaution; et si le soldat, en se défendant contre le voleur, a le malheur de le tuer, il est livré au gouverneur chinois, et pendu au milieu de la place du marché, en présence de cette même garde dont il faisait partie, d'un magistrat portugais, et de deux mandarins chinois qui, après l'exécution, sont salués du canon en sortant de la ville, ainsi qu'ils l'ont été en y entrant : mais si au contraire un Chinois tue un Portugais, il est remis entre les mains des juges de sa nation, qui, après l'avoir spolié, font semblant de remplir les autres formalités de la justice, mais le laissent s'évader, très-indifférens sur les réclamations qui leur sont faites, et qui n'ont jamais été suivies d'aucune satisfaction.

Les Portugais ont fait, dans ces derniers temps, un acte de vigueur qui sera gravé sur l'airain dans les fastes du sénat. Un cipaye ayant tué un Chinois, ils le firent fusiller eux-mêmes, en présence des mandarins, et refusèrent de soumettre la décision de cette affaire au jugement des Chinois.

Le sénat de Macao est composé du gouverneur, qui en est le président, et de trois *vercadores*, qui sont les vérificateurs des finances de la ville, dont les revenus consistent dans les droits imposés sur les marchandises qui entrent à Macao par les seuls vaisseaux portugais : ils sont si peu éclairés, qu'ils ne permettraient à aucune autrenation de débarquer des effets de commerce dans leur ville, en payant les droits établis ; comme s'ils craignaient d'augmenter le revenu de leur fisc, et de diminuer celui des Chinois à Canton.

Il est certain que si le port de Macao devenait franc, et si cette ville avait une garnison qui pût assurer les propriétés commerciales qu'on y déposerait, les revenus des douanes seraient doublés, et suffiraient sans doute à tous les frais du gou-

vernement ; mais un petit intérêt particulier s'oppose à un arrangement que la saine raison prescrit. Le vice-roi de Goa vend aux négocians des différentes nations qui font le commerce d'Inde en Inde , des commissions portugaises ; ces mêmes armateurs font au sénat de Macao quelques présens , suivant l'importance de leur expédition ; et ce motif mercantile est un obstacle peut-être invincible à l'établissement d'une franchise qui rendrait Macao une des villes les plus florissantes de l'Asie , et cent fois supérieure à Goa , qui ne sera jamais d'aucune utilité à sa métropole.

Après les trois *vercadores* dont j'ai parlé, viennent deux juges des orphelins, chargés des biens vacans , de l'exécution des testamens, de la nomination des tuteurs et curateurs et généralement de toutes les discussions relatives aux successions : on peut appeler de leur sentence à Goa.

Les autres causes civiles ou criminelles sont attribuées aussi , en première instance , à deux sénateurs nommés juges. Un trésorier reçoit le produit des douanes, et paie, sur les ordonnances du sénat, les

appointemens , et les différentes dépenses , qui ne peuvent cependant être ordonnées que par le vice-roi de Goa , si elles excèdent trois mille piastres.

La magistrature la plus importante est celle du procureur de la ville ; il est intermédiaire entre le gouvernement portugais et le gouvernement chinois ; il répond à tous les étrangers qui hivernent à Macao , reçoit et fait parvenir à leur gouvernement respectif les plaintes réciproques des deux nations , dont un greffier , qui n'a point voix délibérative , tient registre , ainsi que de toutes les délibérations du conseil. Il est le seul dont la place soit inamovible ; celle du gouverneur dure trois ans , les autres magistrats sont changés chaque année. Un renouvellement si fréquent , qui s'oppose à tout système suivi , n'a pas peu contribué à l'anéantissement des anciens droits des Portugais , et il ne peut sans doute être maintenu que parce que le vice-roi de Goa trouve son compte à avoir beaucoup de places à donner ou à vendre ; car les mœurs et les usages de l'Asie permettent cette conjecture.

On peut appeler à Goa de tous les juge-

mens du sénat ; l'incapacité reconnue de ces prétendus sénateurs rend cette loi extrêmement nécessaire. Les collègues du gouverneur, homme plein de mérite, sont des Portugais de Macao, très-vains, très-orgueilleux, et plus ignorans que nos magistrats des campagnes.

L'aspect de cette ville est très-riant. Il reste de son ancienne opulence plusieurs belles maisons louées aux subrécargues des différentes compagnies, qui sont obligés de passer l'hiver à Macao ; les Chinois les forçant de quitter Canton, lorsque le dernier vaisseau de leur nation en est parti, et ne leur permettant d'y retourner qu'avec les vaisseaux qui arrivent d'Europe à la mousson suivante.

Le séjour de Macao est très-agréable pendant l'hivernage, parce que les différens subrécargues sont généralement d'un mérite distingué, très-instruits, et qu'ils ont un traitement assez considérable pour tenir une excellente maison. L'objet de notre mission nous a valu, de leur part, l'accueil le plus obligeant ; nous aurions été presque orphelins, si nous n'eussions eu que le titre de Français, notre compa-

gnie n'ayant encore aucun représentant à Macao.

Nous devons un témoignage public de reconnaissance à M. Elstockenstrom , chef de la compagnie suédoise , dont les manières obligeantes ont été pour nous celles d'un ancien ami , et du compatriote le plus zélé pour les intérêts de notre nation. Il voulut bien se charger , à notre départ , de la vente de nos pelleteries , dont le produit était destiné à être réparti entre nos équipages , et il eut la bonté de nous promettre d'en faire passer le montant à l'île de France.

La valeur de ces pelleteries était dix fois moindre qu'à l'époque où les capitaines Gore et King étaient arrivés à Canton , parce que les Anglais avaient fait cette année six expéditions pour la côte du nord-ouest de l'Amérique ; deux bâtimens destinés à cette traite étaient partis de Bombay , deux du Bengale , et deux de Madras. Ces deux derniers étaient seuls de retour , avec une assez petite quantité de peaux ; mais le bruit de cet armement s'était répandu à la Chine , et on ne trouvait plus que douze à quinze piastres de la

même qualité de peau qui en 1780 en eût valu plus de cent.

Nous avons mille peaux qu'un négociant portugais avait achetées neuf mille cinq cents piastres ; mais au moment de notre départ pour Manille , lorsqu'il fallut compter l'argent , il fit difficulté de les recevoir , sous de vains prétextes. Comme la conclusion de notre marché avait éloigné tous les autres concurrens , qui étaient retournés à Canton , il espérait sans doute que , dans l'embaras où nous nous trouverions , nous les céderions au prix qu'on voudrait en donner ; et nous avons lieu de soupçonner qu'il envoya à bord de nouveaux marchands chinois , qui en offrirent une beaucoup moindre somme : mais , quoique peu accoutumés à ces manœuvres , elles étaient trop grossièrement tissées pour n'être pas démêlées ; et nous refusâmes absolument de les vendre.

Il n'y avait de difficulté que pour le débarquement de nos pelleteries , et leur entrepôt à Macao. Le sénat , auquel M. Veillard , notre consul , s'adressa , refusa la permission : mais le gouverneur , informé que c'était une propriété de nos

matelots , employés à une expédition qui pouvait devenir utile à tous les peuples maritimes de l'Europe , crut remplir les vues du gouvernement portugais en s'écartant des règles prescrites , et se conduisit dans cette occasion , comme dans toutes les autres , avec sa délicatesse ordinaire.

Il est inutile de dire que le mandarin de Macao ne demanda rien pour notre séjour dans la rade du Typa , qui ne fait plus partie , ainsi que les différentes îles , des possessions portugaises ; ses prétentions , s'il en eût montré , eussent été rejetées avec mépris : mais nous apprîmes qu'il avait exigé mille piastres du *crompador* qui fournissait nos vivres. Cette somme n'était pas forte relativement à la friponnerie de ce *crompador* , dont les comptes des cinq ou six premiers jours se montèrent à plus de trois cents piastres : mais , convaincus de sa mauvaise foi , nous le renvoyâmes. Le commis du munitionnaire allait chaque jour au marché , comme dans une ville d'Europe , acheter ce qui était nécessaire , et la dépense totale d'un mois entier fut moindre que celle de la première semaine.

Il est vraisemblable que notre économie

déplut au mandarin : mais ce fut pour nous une simple conjecture ; nous ne pouvions rien avoir à démêler avec lui. Les douanes chinoises n'ont de rapport avec les Européens que pour des articles de commerce qui viennent de l'intérieur de la Chine sur les bateaux chinois, ou qui sont embarqués à Macao sur ces mêmes bateaux, pour être vendus dans l'intérieur de l'empire ; mais ce que nous achetions à Macao, pour être transporté à bord de nos frégates par nos propres chaloupes, n'était sujet à aucune visite.

Le climat de la rade du Typa est fort inégal dans cette saison ; le thermomètre variait de huit degrés d'un jour à l'autre : nous eûmes presque tous la fièvre avec de gros rhumes, qui cédèrent à la belle température de l'île de Luçon ; nous l'aperçûmes le 15 février. Nous étions partis de Macao le 5 à huit heures du matin, avec un vent de nord qui nous aurait permis de passer entre les îles, si j'eusse eu un pilote ; mais voulant épargner cette dépense, qui est assez considérable, je suivis la route ordinaire, et je passai au sud de la grande Ladrone. Nous avons embarqué

sur chaque frégate six matelots chinois, en remplacement de ceux que nous avons eu le malheur de perdre lors du naufrage de nos canots.

Ce peuple est si malheureux, que, malgré les lois de cet empire, qui défendent, sous peine de la vie, d'en sortir, nous aurions pu enrôler en une semaine deux cents hommes, si nous en eussions eu besoin.

Notre observatoire avait été dressé à Macao dans le couvent des Augustins, d'où nous avons conclu la longitude orientale de cette ville à $111^{\circ} 19' 30''$, par un milieu entre plusieurs suites de distances de la lune au soleil.

Les vents du nord me permirent de m'élever à l'est, et j'aurais pris connaissance de Piedra-Blanca s'ils n'eussent bientôt passé à l'est-sud-est. Les renseignemens qu'on m'avait donnés à Macao sur la meilleure route à suivre jusqu'à Manille, ne m'avaient point appris s'il convenait mieux de passer au nord ou au sud du banc de Pratas; mais je devais conclure de la diversité des opinions, que l'une ou l'autre route était indifférente.

Les vents d'est qui soufflèrent avec violence, me déterminèrent à diriger ma route sous le vent de ce banc, mal placé sur toutes les cartes jusqu'au troisième voyage de Cook. Le capitaine King, en ayant déterminé avec précision la latitude, a rendu un signalé service aux navigateurs qui font le cabotage de Macao à Manille. Comme je désirais atterrir sur l'île de Luçon par les 17° de latitude, afin de passer au nord du banc de Bulinao, je rangeai le banc de Pratas le plus près qu'il me fut possible; je passai même à minuit sur le point qu'il occupe sur la carte de M. Daprès, qui a étendu ce danger 25' trop au sud. La position qu'il a donnée aux bancs de Bulinao, de Mansiloq et de Marivelle, n'est pas plus exacte. Une ancienne routine a appris qu'on n'avait rien à craindre en atterrissant au nord de 17°, et cette observation a paru suffisante aux différens gouverneurs de Manille, qui, depuis deux siècles, n'ont pas trouvé un moment pour employer quelques petits bâtimens à faire la recherche de ces dangers, et à déterminer au moins leur latitude, avec leur distance de l'île de Luçon,

dont nous eûmes connaissance le 15 février par 18° 14'. Nous nous flattions de n'avoir plus qu'à descendre la côte avec des vents de nord-est jusqu'à l'entrée de Manille : mais les vents de mousson ne pénètrent pas le long de la terre , et jusqu'au 19 février nous n'avancâmes pas d'une lieue par jour. Enfin , les vents de nord ayant fraîchi , nous longeâmes la côte des Illocos à deux lieues , et nous aperçûmes , dans le port de Sainte-Croix , un petit bâtiment à deux mâts , qui vraisemblablement chargeait du riz pour la Chine. Nos relèvemens nous permettent de donner la direction de cette côte , bien peu connue , quoique très-fréquentée. Nous doublâmes , le 20 , le cap Bulinao , et relevâmes , le 21 , la pointe Capones , qui nous restait à l'est précisément dans le lit du vent : nous courûmes différens bords pour la rapprocher , et gagner le mouillage qui ne s'étend qu'à une lieue du rivage. Nous aperçûmes deux bâtimens espagnols qui paraissaient craindre de se présenter à l'entrée de la baie de Manille , d'où les vents d'est sortaient avec force ; ils restaient à l'abri sous la terre. Nous prolonge-

geâmes notre bordée jusqu'au sud de l'île Marivelle; et les vents ayant sauté à l'est-sud-est dans l'après-midi, nous dirigeâmes notre route entre cette île et celle de la Monha, et nous eûmes l'espoir d'entrer par la passe du nord: mais, après avoir couru plusieurs bords dans cette entrée, qui n'a guère qu'une demi-lieue de largeur, nous remarquâmes que les courans portaient à l'ouest avec assez de violence, et s'opposaient invinciblement à notre projet; nous prîmes alors le parti de relâcher dans le port de Marivelle, qui était à une lieue sous le vent, afin d'y attendre ou de meilleurs vents, ou un courant plus favorable. Ce port n'est ouvert qu'aux vents de sud-ouest; et la tenue y est si bonne, que je crois qu'on y serait sans aucun danger pendant la mousson où ils règnent.

Comme nous manquions de bois, et que je savais qu'il est très-cher à Manille, je me décidai à passer vingt-quatre heures à Marivelle pour en faire quelques cordes, et le lendemain, à la pointe du jour, nous envoyâmes à terre tous les charpentiers des deux frégates avec nos chaloupes; je

destinai en même temps nos petits canots à sonder la baie ; le reste de l'équipage , avec le grand canot , fut réservé pour une partie de pêche dans l'anse du village , qui paraissait sablonneuse et commode pour étendre la seine : mais c'était une illusion ; nous y trouvâmes des roches , et un fond si plat à deux encâblures du rivage , qu'il était impossible d'y pêcher. Nous ne retirâmes d'autre fruit de nos fatigues que quelques bécasses épineuses , assez bien conservées , que nous ajoutâmes à la collection de nos coquilles. Vers midi , je descendis au village ; il est composé d'environ quarante maisons construites en bambou , couvertes en feuilles , et élevées d'environ quatre pieds au-dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point , et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseau ; on y monte par une échelle , et je ne crois pas que tous les matériaux d'une pareille maison , le faitage compris , pèsent deux cents livres.

En face de la principale rue , est un grand édifice en pierre de taille , mais presque entièrement ruiné ; on voyait ce-

pendant encore deux canons de fonte à des fenêtres qui servaient d'embrasures.

Nous apprîmes que cette mesure était la maison du curé, l'église et le fort, mais que tous ces titres n'en avaient pas imposé aux Mores des îles méridionales des Philippines, qui s'en étaient emparés en 1780, avaient brûlé le village, incendié et détruit le fort, l'église, le presbytère, avaient fait esclaves tous les Indiens qui n'avaient pas eu le temps de fuir, et s'étaient retirés avec leurs captifs sans être inquiétés. Cet événement a si fort effrayé cette peuplade, qu'elle n'ose se livrer à aucun genre d'industrie; les terres y sont presque toutes en friche, et cette paroisse est si pauvre, que nous n'y avons pu acheter qu'une douzaine de poules avec un petit cochon. Le curé nous vendit un jeune bœuf, en nous assurant que c'était la huitième partie de l'unique troupeau qu'il y eût dans la paroisse, dont les terres sont labourées par des buffles.

Ce pasteur était un jeune mulâtre indien, qui fort nonchalamment habitait la mesure que j'ai décrite : quelques pots de terre et un grabat composaient son ameu-

blement. Il nous dit que sa paroisse contenait environ deux cents personnes des deux sexes et de tout âge, prêtes, à la moindre alerte, à s'enfoncer dans les bois pour échapper à ces Mores, qui font encore sur cette côte de fréquentes descentes : ils sont si audacieux, et leurs ennemis si peu vigilans, qu'ils pénètrent souvent jusqu'au fond de la baie de Manille : pendant le court séjour que nous avons fait depuis à Cavite, sept ou huit Indiens ont été enlevés dans leurs pirogues, à moins d'une lieue de l'entrée du port. On nous a assuré que des bateaux de passage de Cavite à Manille étaient pris par ces mêmes Mores, quoique ce trajet soit en tout comparable à celui de Brest à Landerneau par mer. Ils font ces expéditions dans des bâtimens à rames très-légers ; les Espagnols leur opposent une armadille de galères qui ne marchent point, et ils n'en ont jamais pris aucun.

Le premier officier, après le curé, est un Indien qui porte le nom pompeux d'alcade, et qui jouit du suprême honneur de porter une canne à pomme d'argent : il paraît exercer une grande autorité sur

les Indiens ; aucun n'avait le droit de nous vendre une poule sans sa permission, et sans qu'il en eût fixé le prix : il jouissait aussi du funeste privilège de vendre seul, au compte du gouvernement, le tabac à fumer dont ces Indiens font un très-grand et presque continuel usage. Cet impôt n'est établi que depuis peu d'années ; la classe la plus pauvre du peuple peut à peine en supporter le poids : il a déjà occasionné plusieurs révoltes, et je serais peu surpris qu'il eût un jour les mêmes suites que celui sur le thé et le papier timbré dans l'Amérique septentrionale. Nous vîmes chez le curé trois petites gazelles qu'il destinait au gouverneur de Manille, et qu'il refusa de nous vendre : nous n'avions d'ailleurs aucun espoir de les conserver ; ce petit animal est très-délicat, il n'exède pas la grosseur d'un fort lapin ; le mâle et la femelle sont absolument la miniature du cerf et de la biche.

Nos chasseurs aperçurent dans les bois les plus charmans oiseaux, variés des plus vives couleurs : mais ces forêts sont impénétrables à cause des lianes dont tous les arbres sont entrelacés ; ainsi leur

chasse fut peu abondante , parce qu'ils ne pouvaient tirer que sur la lisière du bois. Nous achetâmes dans le village des tourterelles-à-coup-de-poignard : on leur a donné ce nom , parce qu'elles ont au milieu de la poitrine une tache rouge qui ressemble exactement à une blessure faite par un coup de couteau.

Enfin , à l'entrée de la nuit , nous nous embarquâmes et disposâmes tout pour l'appareillage du lendemain. Un des deux bâtimens espagnols que nous avions aperçus le 23 sur la pointe Capones , avait pris , comme nous , le parti de relâcher à Marivelle , et d'attendre des brises plus modérées. Je lui fis demander un pilote ; le capitaine m'envoya son contre-maître , vieil Indien , qui m'inspira peu de confiance : nous convînmes cependant que je lui donnerais quinze piastres pour nous conduire à Cavite ; et le 25 , à la pointe du jour , nous mîmes à la voile , et fîmes route par la passe du sud, le vieil Indien nous ayant assuré que nous ferions de vains efforts pour entrer par celle du nord, où les courans portent toujours à l'ouest. Quoique la distance du port de Marivelle

à celui de Cavite soit seulement de sept lieues , nous ne fîmes ce trajet qu'en trois jours , mouillant chaque soir dans la baie par un bon fond de vase. Nous eûmes occasion d'observer que le plan de M. Daprès est peu exact : l'île du Fraile et celle de Cavalo , qui forment l'entrée de la passe du sud , y sont mal placées ; en général tout y fourmille d'erreurs. Mais nous aurions encore mieux fait de suivre ce guide que le pilote indien , qui pensa nous échouer sur le banc de Saint-Nicolas ; il voulut continuer sa bordée dans le sud , malgré mes représentations , et nous tombâmes dans moins d'une minute de dix-sept brasses à quatre : je virai de bord à l'instant , et je suis convaincu que nous aurions touché , si j'eusse couru une portée de pistolet de plus. La mer est si tranquille dans cette baie , que rien n'y annonce les bas-fonds ; mais une seule observation rend le louvoyage très-facile : il faut toujours apercevoir l'île de la Monha par la passe du nord de l'île de Marivelle , et virer de bord dès que cette île commence à se fermer. Enfin , le 28 , nous mouillâmes dans le port de Cavite , et laissâmes

tomber l'ancre à deux encâblures de la ville. Notre traversée de Macao à Cavite fut de vingt-trois jours ; et elle eût été bien plus longue si , suivant l'usage des anciens navigateurs portugais et espagnols, nous nous fussions obstinés à vouloir passer au nord du banc de Pratas.

FIN DU SOIXANTE-DIX-HUITIÈME VOLUME.

es de la
à Cavite
eût été
sage des
pagnols,
loir pas-

VOLUME.

. SAURIN.

